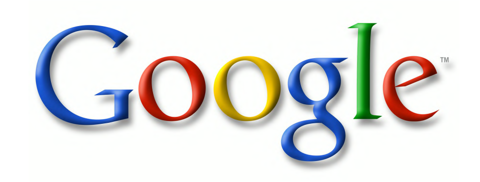
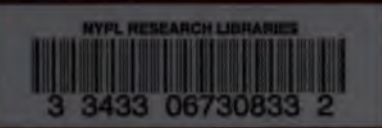
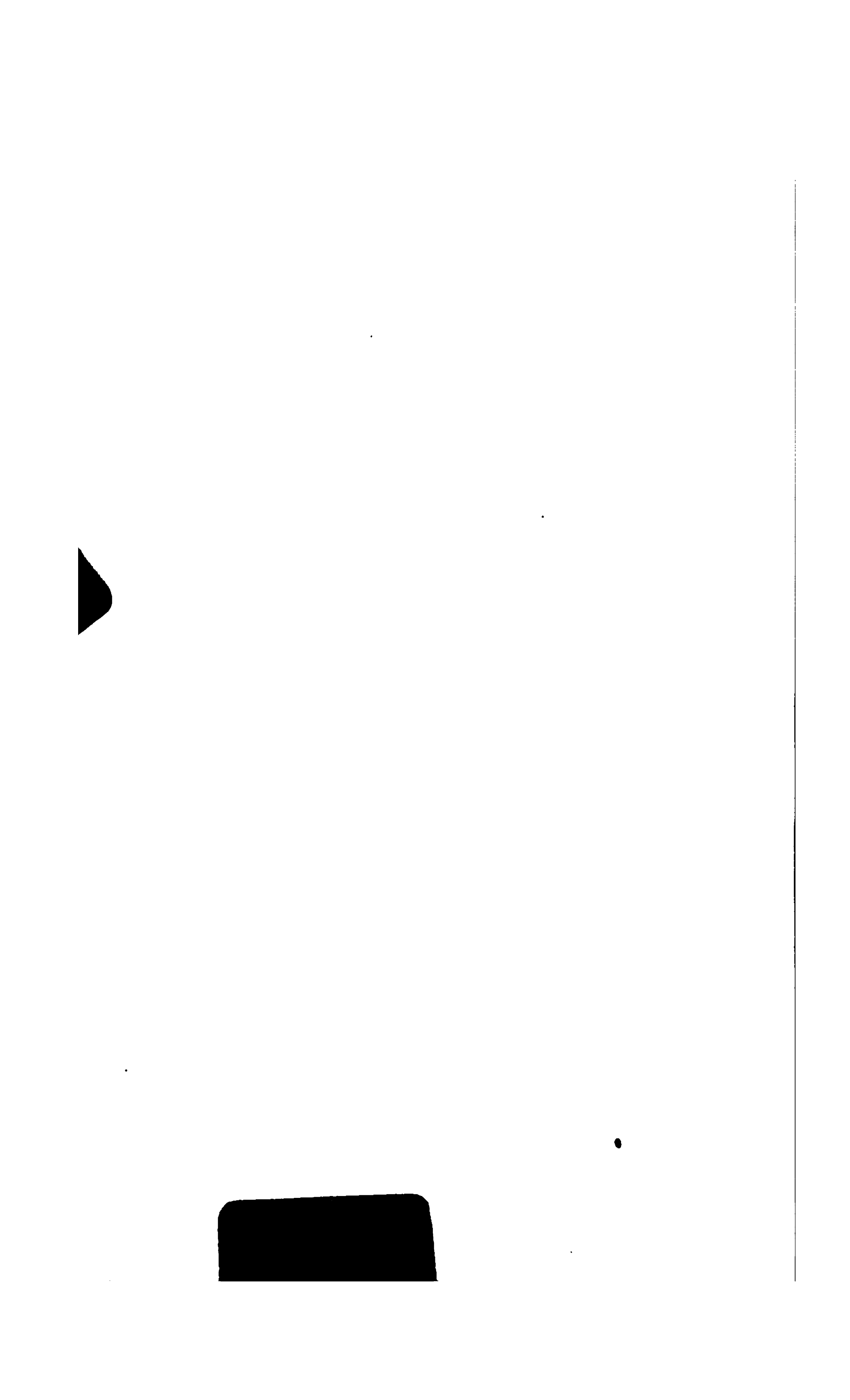



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730833 2



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

P. J. BITAUBÉ.

VIII.

LES

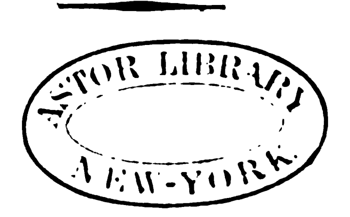
BATAVES.

PAR P. J. BITAUBÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE,
ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BERLIN.

SECONDE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.



PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat,
galeries de bois, n.° 240;
Et quai des Augustins (*ancienne maison DIDOT*), n.° 22.

AN XII. — 1804.

PRÉFACE.

De tous les héros qu'offre l'histoire, il en est peu que l'on puisse mettre à côté du fondateur de la république des Provinces-Unies. L'étendue de son génie, la grandeur de son projet, les obstacles qu'il voyait s'accumuler à chaque pas, la constance et l'intrépidité avec lesquelles il reparaissait après des défaites qui semblaient devoir l'anéantir, ses malheurs personnels au milieu des calamités publiques, toutes ces considérations lui assignent une place distinguée parmi les grands hommes.

Quant à ses successeurs, l'histoire ne présente guère de famille qui ait

produit autant de héros. D'ordinaire, ils ne se suivent qu'à de longs intervalles : les trophées des Nassau se touchent ; et (ce qui est remarquable) leur valeur s'illustra moins encore par des conquêtes que par la défense d'une nation libre. Ils triomphèrent tour-à-tour des plus formidables puissances. Par une destinée singulière, la Hollande, dans son berceau comme dans son accroissement, se vit plus d'une fois aux bords de sa ruine : mais, comme si tous ces chefs avaient eu la même ame, c'est dans les plus grands orages que leur valeur a le plus éclaté.

D'un autre côté, si l'on considère la nation qu'ils défendirent, il n'en est point qui aient fait de plus grands efforts pour leur liberté. La Grèce, atta-

quée par les Perses, eut à combattre des armées innombrables : mais elle était florissante et guerrière ; tandis que cette multitude d'ennemis, énervés eux-mêmes par le luxe, n'avaient qu'un fantôme de chef, plus enivré de sa puissance que capable d'en profiter. Les Suisses ont joui de l'avantage d'être entourés de montagnes et de rochers. Mais, dans la fondation des Provinces-Unies, les Hollandais avaient en tête Philippe II, monarque redoutable par ses forces et par sa politique, des armées et des généraux formés à l'école de Charles-Quint, et fameux par de brillantes victoires ; et ce ne furent que deux provinces d'un pays stérile et peu étendu, qui, seules d'abord, soutinrent tout le poids

de cette guerre, et obtinrent le triomphe. Lorsqu'ensuite les cinq autres provinces partagèrent leurs périls, les Hollandais combattirent encore tour-à-tour trois illustres capitaines, conservèrent, dans les plus grands malheurs, la même persévérance, et assurèrent leurs premiers succès. Ce n'est pas tout : pendant que la république, à peine établie, continuait de livrer ces combats, ses vaisseaux voguaient sur toutes les mers, abordaient au Brésil, au Pérou, arrivaient à l'Inde, et cherchaient, pour y pénétrer par le nord, des routes nouvelles.

Grotius caractérise ainsi cette nation et les Espagnols, en les considérant à cette époque. [1] « Les deux peuples

[1] De reb. Belg. L. I.

« jouissaient de la réputation d'une
« ancienne valeur ; mais l'un avait
« cessé de l'exercer, tandis que l'autre
« avait été tenu en activité par des
« expéditions en Italie et au-delà des
« mers, et par les avantages qui en
« avaient résulté. Les Bataves sup-
« portaient le travail, aimaient le
« commerce et la paix, sans néan-
« moins souffrir l'injustice. Courageux
« à défendre leurs propriétés, ils res-
« pectent celles d'autrui.... Après
« qu'ils eurent repoussé les invasions
« des barbares, les puissances étran-
« gères ne purent, durant huit siècles,
« les vaincre ni les désunir. Mais l'Es-
« pagne prit une partie des mœurs de
« plusieurs peuples, dont elle devint
« la conquête ; elle fut enfin soumise

« aux Goths; et dans ce nouveau sé-
« jour, le caractère de ce peuple,
« selon divers écrivains anciens et
« récens, fut un composé de celui
« des deux : avide de gloire ou de
« richesses, il ne craignait ni travaux
« ni périls; superstitieux, poussant
« la fierté jusqu'à mépriser les autres
« nations, ne méconnaissant pas les
« bienfaits, mais se laissant emporter
« par la férocité de la vengeance et
« de la victoire, et ne connaissant
« rien de honteux ni d'illicite envers
« ses ennemis. »

Il est peu d'événemens qui présentent des leçons aussi frappantes pour les peuples et pour ceux qui les gouvernent, que l'histoire de la révolution à laquelle les Hollandais durent

leur liberté. La haine du despotisme est si généralement enracinée dans les cœurs, qu'une nation qui le combat et qui en triomphe, ne peut être un spectacle indifférent aux autres nations. Celle qui s'est immortalisée par tant de courage et de constance, doit sur-tout se plaire au récit des actions glorieuses de ses ancêtres; on était sûr d'être écouté des Athéniens en leur parlant de Marathon et de Salamine. Si le luxe et la mollesse commençaient à porter atteinte aux vertus qui furent les fondemens de la splendeur de la Hollande, il ne serait pas inutile de les lui rappeler.

J'ai voulu réunir dans un tableau moral, que l'esprit embrasserait sans peine, les événemens les plus mémo-

rables de cette histoire, digne d'être présentée sous toutes les formes capables d'intéresser et d'instruire. L'action principale que j'ai choisie, à laquelle toutes les autres sont subordonnées, est la fondation de la république des Provinces-Unies; elle se termine à l'union d'Utrecht; ce qui la suivit n'est placé dans cet ouvrage que comme en perspective. Je me suis attaché à conserver le fond historique, et ne me suis permis, en faveur de l'unité de mon plan, qu'une transposition d'un petit nombre de faits, soit pour le tems, soit pour le lieu de la scène. Par exemple, je retarde un peu la mort d'Egmont et d'Horn; je prolonge de quelques mois le commandement que le duc d'Albe avait en chef de l'armée

espagnole, ne le faisant partir pour Madrid qu'après la fin du siége de Leyde, quoique ce siége ait seulement commencé sous ses ordres. J'ai puisé dans les meilleurs historiens, tels que De Thou et Grotius. L'arrivée de Guillaume au camp français, les secours que lui donna Coligni, sont des faits historiques; il en est de même de l'inondation d'une grande partie de la Zélande, et de l'invention des bombes, qu'on place au tems de ces guerres de Flandre. Plusieurs épisodes, que j'ai cru pouvoir adapter à mon sujet, m'ont été indiqués par l'histoire. Je ne citerai que le spectacle de la renaissance des lettres et des arts, et les îles bataves. Un petit nombre d'épisodes ont été imaginés, ou dans des

vues instructives, ou dans le dessein de varier le récit et d'augmenter l'intérêt.

Le fondateur de cette république, Guillaume de Nassau, est présenté dans l'histoire sous des couleurs très-avantageuses. L'ami du vertueux Barneveldt, Grotius, fait ce portrait de Guillaume : « Nul n'égala sa prudence, « son activité, sa douceur. Son ame « était grande, ses desseins impéné- « trables. Jamais on ne fut plus exempt « des vices odieux de la cruauté et « de l'avarice. Les sciences les moins « analogues à ses travaux ordinaires « furent l'objet de ses recherches, et « sa mémoire était immense. » Dans les circonstances où il se trouvait, il devait donc s'être appliqué à l'étude

des points fondamentaux sur lesquels reposent les droits des peuples : c'est ce que l'histoire témoigne. [1] Dans le récit qu'il fait aux guerriers français, L. 2 et 3 de cet ouvrage, dans le discours qu'il adresse aux chefs assemblés à Leyde, dans d'autres circonstances, je l'ai fait parler et agir d'après ses principes et son caractère connus. Il sacrifia la liberté de son fils aux intérêts de la Hollande. Voy. *De Thou.*

A cette époque, plusieurs peuples, se confiant en leur expérience, quoiqu'elle eût été plus d'une fois démentie, se contentèrent, en voulant réfor-

[1] Hist. de Guillaume de Nassau, par Amelot.

Languet, auteur du fameux traité intitulé : *Vindiciæ contra tyrannos*, et qui, en le publiant, se cacha sous le nom de *Junius Brutus*, se retira chez ce prince, et fut employé par lui à des affaires importantes. *De Thou*, L. 74.

mer leur gouvernement, d'établir ou d'améliorer une constitution mixte qui tenait de la monarchie et du républicanisme, et crurent pouvoir marquer des limites sûres qui maintiendraient leurs libertés sous l'autorité de chefs héréditaires. Il paraît encore que les circonstances très-critiques où se trouvèrent les Hollandais, les engagèrent à nommer un chef dont ils connaissaient les talens et le caractère, et qui, par son ascendant sur plusieurs princes de l'Europe dont il possédait l'estime, pouvait leur procurer des alliances et des secours. Il fut écarté, durant quelque tems, du premier rang après y avoir été élevé ; mais il fut remplacé par des chefs, élus dans les mêmes vues. Barneveldt, qui fit à la liberté le

sacrifice de sa vie, présenta aux États, après l'assassinat de Guillaume, le jeune Maurice, fils de ce prince. Il jugea sans doute qu'un chef qui montrait tant de valeur et de capacité pour la guerre, et qui avait tant de réputation, contribuerait beaucoup au maintien d'un État peu étendu, chancelant, et destiné à livrer encore de nombreux combats avant de s'affermir. Cette action de Barneveldt m'a dicté le discours que je lui fais prononcer, après la mort de Louis, pour consoler Guillaume de la perte de ce frère, et pour relever son courage [1]. J'ai dû, pour faire un tableau fidèle de cette révolution, représenter l'esprit du siècle, ou du

[1] Liv. 10.

moins celui du peuple qui l'opéra. La Hollande secoua à-la-fois le joug de deux tyrannies, celles de l'Espagne et de Rome, qui allaient envahir les droits qu'elle avait conservés; elle fortifia le parti des Protestans, contribua beaucoup à former la balance nécessaire pour s'opposer à la puissance espagnole, donna à l'Europe un exemple qui n'a pu lui être inutile, garantit par les effets de sa révolution les anciennes libertés des provinces belgiques qui cependant l'avaient abandonnée, et parvint à une prospérité qui fit l'étonnement et la jalousie des États les plus puissans. C'est aux politiques éclairés à juger si, dans les circonstances épineuses où elle était placée, elle aurait

pu s'écarter des maximes de plusieurs philosophes anciens et modernes, en introduisant de plus grandes et de plus promptes réformes. Quoi qu'il en soit, les motifs qui l'animèrent, son courage et sa persévérance, offrent un tableau moral, propre à inspirer la haine de l'oppression [1].

[1] Il y a long-tems que je me suis occupé de cet ouvrage. Après en avoir publié un essai en 1775 (vieux style), sous le titre de Guillaume, d'autres travaux littéraires me l'ont fait suspendre, et je l'avais enfin abandonné. S'il mérite quelque approbation, je dois à une estimable amie de l'avoir repris; cette amie est mademoiselle Abeille.

La deuxième édition des Bataves que je présente au public, est entièrement conforme pour le fond à celle qui parut l'an 5 de la république. Les retranchemens et les corrections que j'ai cru devoir y faire, ne concernent que le goût et le style.

Par bonheur pour l'humanité, il a paru rarement sur la terre un despote aussi cruel que Philippe II. Il communiqua ses passions féroces à plusieurs de ses courtisans, qui, à leur tour, les enflammèrent. Livré au fanatisme autant qu'à l'am-

bition, il avait juré la destruction entière de la réforme, et il n'est point de perfidies ni de violences qu'il ne se permît pour arriver à l'exécution de ce dessein. Il porta le fer et le feu dans des provinces qui avaient d'anciens droits à une sage liberté, dont elles n'abusaient pas, et qu'il avait fait le serment de maintenir; il soudoya des assassins, mit publiquement à prix la tête de Guillaume. Je me suis borné à peindre Philippe par le récit de ses actions, relativement à mon sujet. L'histoire a dévoilé toute la turpitude de son caractère. J'invite ceux de mes lecteurs qui voudront l'approfondir, à consulter, en particulier, l'histoire de Philippe II par Watson, et l'apologie de Guillaume, écrite par lui-même, laquelle termine l'ouvrage de cet historien anglais, apologie aussi vraie qu'éloquente. Parmi les grandes qualités de Guillaume, son parfait désintéressement est une des plus remarquables.

LES BATAVES.

LIVRE PREMIER.

Je célèbre le courage de ce peuple qui, secondé par un héros, combattit de formidables armées, surmonta les revers, conquit sa liberté, fit revivre son antique gloire; et digne descendant du Batave, délivra ses provinces des chaînes de l'Espagnol, et les unit d'un lien fortuné. En vain un roi, dont le sceptre menaçait d'asservir le monde, s'arma pour subjuguer cette valeureuse nation qui luttait contre sa puissance: le Batave rejeta le joug; et levant sa tête victorieuse, environné de ruines, il créa la Hollande.

Liberté, toi dont le culte et l'amour sont gravés dans le cœur des humains par l'Etre indépendant, comme la plus magnanime des passions, parle par ma voix; qu'on reconnaisse dans mes récits tes mâles accens. A ton aspect, que le despotisme, ton superbe ennemi; que la licence, l'anarchie, qui s'osent décorer de ton nom, disparaissent de la terre. O liberté, déité du Batave, c'est toi

qui livras pour lui tant de combats, qui couvris les mers de ses flottes; tu créas le sol où il respire, tu creusas ses canaux, tu élevas ses digues, et tu les soutiens contre les assauts des tempêtes. Redis-moi les travaux qui l'ont conduit à tant de gloire, et rends immortel comme lui le nom du héros que tu choisis pour être son guide.

Réunis en un seul peuple, le Belge et le Batave étaient accablés sous un joug de fer. Philippe avait renversé le rempart sacré des lois, élevé depuis tant de siècles entre ce peuple et le trône. Ces hommes intrépides, accoutumés à respecter dans leurs rois des pères, non à craindre des tyrans, voyaient la politique et la force accomplir leur perte; et le sceptre, aux âges de la vertu, le symbole de la justice, était devenu celui de l'oppression et du carnage. Albe, dont le seul nom inspire la terreur; Albe, digne favori de la victoire, s'il n'était sourd aux cris des malheureux, le farouche Albe, couvert du sang des héros qu'il vient de terrasser, reparaît dans Bruxelles avec son armée triomphante. Désormais ce peuple infortuné se voit sans défenseurs. Parmi ses chefs, les uns ont péri dans les combats, d'autres sont

dans les chaînes : enfin celui dont la prudence prévoit les périls et dont le courage les détourne ou les brave, Guillaume, appelé pour soutenir la liberté belgique, après des succès éclatans, suivis d'un combat où la trahison lui ravit la victoire, semble avoir posé les armes. On ne découvre point ses traces; le bruit de sa mort parcourt toutes ces contrées. Les citoyens, d'un œil morne, considèrent dans son tombeau celui de leur liberté ; et le Rhin, et l'Escaut, et la Meuse, répètent dans leur long cours les gémissemens des villes et des campagnes désolées.

Cette voix parvient jusque dans les prisons des illustres défenseurs de la liberté : glacés d'effroi, ces héros s'aperçoivent pour la première fois du poids de leurs fers.

Les peuples de l'Europe, dont l'œil était ouvert sur les destinées du Belge, sont pénétrés de regrets, pensent avec amertume qu'il n'est plus de remparts, plus d'asile contre la tyrannie. Rome triomphe, se flatte de se relever de ses pertes, de voir le monde entier fléchir devant la tiare; et Philippe, dont le cœur orgueilleux s'enfle encore de ces nouveaux succès, s'assure que désormais son trône est inébranlable,

Mais Coligni qui, près de la Loire, combattait la tyrannie de Médicis et des Guises, Coligni est plongé dans une douleur que l'armée partage. Le chef de cette armée, le jeune Henri, dont un jour le nom devait être cher aux Français, auquel Coligni servait de guide et de père, regrettait vivement le héros. Votre douleur, dit-il à Coligni, est juste; le Belge est malheureux; il perd ses défenseurs, vous un ami, que vous avez secondé vainement en faveur de ce peuple. Je n'ai point connu ce héros : la renommée m'a parlé comme vous de ses grands desseins, de ses vertus et de ses victoires. Je prends un vif intérêt à son sort, au sort de cette nation, que persécutent nos ennemis communs, Philippe et Médicis, et qui semble désormais, ainsi que nous peut-être, si nous n'avions pas encore en main les armes, ne pouvoir échapper à l'esclavage.

La mort l'a donc renversé! répond Coligni : il paraissait né pour arracher un peuple à la tyrannie.... J'entends les ris amers des Espagnols, envoyés par Albe dans le camp des Guises, et qui poursuivent en nous les alliés du Belge et les amis de ce chef que célèbre la renommée. Nous terrasserons leur

orgueil ; nous montrerons que tous les défenseurs de l'humanité n'ont pas disparu de la terre.

Il parlait encore, lorsqu'il croit entendre gronder un tonnerre lointain, et voit au bout de l'horizon s'élever un long nuage de poussière ; il s'épaissit à chaque instant, roule sur la plaine ébranlée, s'ouvre ; et, montées sur d'impétueux coursiers, sortent de son sein des cohortes guerrières. Coligni, frappé des traits de leur chef, est prêt à le nommer ; mais il écarte sa pensée comme une image trompeuse. Soudain tous deux volent dans les bras l'un de l'autre, et, serrés étroitement : Quoi ! s'écrie Coligni, Guillaume respire, et le Belge n'a pas perdu son plus grand défenseur, et vous venez vous-même essuyer les pleurs que je donnais à votre mort ! Votre arrivée est pour nous le présage de la victoire.

Nous devions la trouver aux plaines belgiques, répond Guillaume. Coligni, ce jour luit pour nous encore : mais, naguères victorieux aux bords de la Meuse, vous nous voyez trahis, vaincus, contraints de laisser, j'espère pour peu de tems, en proie à nos tyrans ce peuple que nous avons juré d'affran-

chir; heureux cependant si je puis secourir l'amitié, et satisfaire à la reconnaissance!

Henri admirait la grandeur, l'intrépidité, qui éclataient, à travers les nuages de l'infortune, dans les traits du héros. Tel le jeune architecte considère un temple antique, qui, au milieu de nombreuses ruines, survit aux ravages du tems, et paraît plus vénérable. Guillaume arrête l'œil sur Henri, cet élève de la nature et de l'adversité : la franchise, la conformité de leur sort, unissent leurs cœurs; ils s'embrassent et se jurent une éternelle amitié.

Coligni, Henri, serrent dans leurs bras les frères de Guillaume, Louis, Adolphe; et son fils, le jeune Maurice : ils accueillent honorablement le brave Lumey, Douza, guerrier intrépide et favori des Muses, Aldegonde, d'autres chefs, et la vaillante légion des Bataves qui suivaient les pas du héros.

Les ombres de la nuit descendaient sur les campagnes. Coligni conduit dans sa tente son ami, tous ces chefs; un festin célèbre leur arrivée. L'alégresse a banni le deuil : cependant les yeux de Guillaume se tournaient sur ses compagnons, rencontraient leurs regards attristés; et il leur échappait des soupirs.

Après le festin, Coligni conduit le héros dans une tente élevée à côté de la sienne.

Dès l'aurore, Guillaume sorti de sa tente, cherchait la solitude, et se rendait vers un lieu champêtre, enfermé dans le camp. Henri, entouré de guerriers français, le suit, respecte sa retraite, n'ose l'aborder; mais enfin il s'enhardit, et s'avançant vers lui : Défenseur illustre d'un peuple infortuné, dit-il, nous lisons dans votre ame; l'aspect d'un ami ne peut dissiper votre douleur; daignez la verser dans notre sein. Long-tems notre oreille a été frappée des bruits mensongers que Philippe, qui croit vous avoir abattu, sème dans l'Europe; des voix plus véridiques, Coligni, nous ont parlé de vous et du Belge : mais puisque nous avons le bonheur de pouvoir vous entendre vous-même, retracez-nous les malheurs de ce peuple, vos efforts généreux, les obstacles que le sort leur opposa, et faites-nous pressentir vos desseins. Veuillez nous présenter le tableau de l'ébranlement d'une grande contrée, jadis une partie célèbre des Gaules; les Français, toutes les nations s'intéressent à sa destinée. Non, la valeur de vos guerriers et de vos concitoyens n'est pas domptée encore, la palme de la liberté ne

leur est point ravie pour jamais. Le héros entré dans cette carrière avec tant d'éclat, y doit reparaître ; vos malheurs rehausseront votre gloire. Lorsque vos amis vous donnaient des regrets, comment le ciel vous a-t-il garanti des artifices et de la rage de vos ennemis, et vous a-t-il conduit dans les bras de Coligni ? Que ce récit soutienne notre courage et notre constance.

Henri était venu depuis peu de jours du pied des Pyrénées dans ce camp : son jeune cœur, que la flatterie n'a pas corrompu, aime la justice ; et loin que le langage de la liberté le blesse, il est digne de l'entendre. Arrivé dans ce lieu, Coligni sur-tout désire que son ami présente à son élève et aux guerriers français le tableau fidèle du despotisme qui s'arroge le droit d'enchaîner les peuples. Les Bataves accourent, et prêtent à ce récit qui les intéresse une oreille attentive.

Des siéges de gazon, formés par la nature, ombragés d'un feuillage odorant, s'élevaient dans cette retraite champêtre. Coligni conduit Guillaume sur le plus éminent ; et tous, Français et Bataves, unis par les mêmes sentimens, se placent autour de lui. La Loire étincelante des rayons naissans de l'astre du

jour, coulait à leurs pieds; de frais zéphirs, après avoir voltigé sur les eaux, venaient agiter le feuillage, et répandre avec les douces ondulations de l'air les parfums que cet ombrage exhalait sous un ciel serein et tranquille.

Comme au sein des Pyrénées, de vastes rochers captivent l'attention du voyageur, et sont effacés par une montagne majestueuse qui embrasse l'horizon, et qui, de son front élevé au-delà des nues, brave la foudre, et seule semble soutenir la voûte des cieux; ainsi, près de faire entendre sa voix au nom d'un peuple et de l'humanité, Guillaume paraît dans cette assemblée.

Il y règne le plus grand silence. Guillaume méditait profondément. Il s'étendait rarement en longs discours, et son ame se plaisait à s'entretenir avec elle-même : mais lorsqu'il laissait éclater ce feu concentré dans son sein, il embrasait tous les cœurs par sa vive éloquence. Il parle en ces mots :

Dès long-tems la tyrannie a régné sur la terre. L'homme, au berceau des sociétés, sort libre des mains de la nature, et jadis quelques nations possédèrent, parurent du moins recevoir comme un dépôt sacré, le feu de la liberté ; mais elle ne respire plus que dans le

marbre antique, et dans les ruines de quelques monumens épars sur ce globe, couverts durant des siècles du voile de l'oubli, que chaque jour le tems dévore et qu'il doit enfin engloutir. Disparaîtra-t-elle avec ces ruines?

Je dois cependant vous retracer la gloire ancienne du Belge et du Batave, dont le souvenir était conservé parmi les nations comme un monument à l'abri du torrent destructeur des siècles; cet amour de la liberté qui caractérisa ce peuple, que respectèrent même ses vainqueurs, et que ne peuvent étouffer les fureurs du despotisme; présage heureux, gage certain du courage dont il est capable pour la reconquérir.

Les Romains, après avoir triomphé de toutes les nations, venant fondre sur celle-ci, ne l'attaquèrent pas sans crainte; et lorsqu'enfin elle se soumit à la destinée qui leur assujettit le monde, elle eut la gloire de les avoir vaillamment combattus, et fut la dernière à leur céder la palme. Rome, redoutant ce peuple, laissa en lui des vestiges de la liberté qu'elle avait par-tout détruite; le Batave conserva ses lois, et long-tems ignora qu'il eût un maître.

En proie à des princes étrangers, qui tour,

à-tour envahirent son territoire, il garda toujours des traces profondes de l'indépendance de ses aïeux. Charlemagne, souvent entraîné par la férocité de la victoire, ne lui ravit point d'antiques droits. Si, parmi les ducs de Bourgogne, plusieurs y portèrent atteinte, les chefs, le peuple les réclamèrent, et les maintinrent.

Enfin cet empereur, maître d'un nouveau monde, Charles, dont la vaste domination retraça la grandeur romaine, Charles, élevé parmi les Belges, tenta de les opprimer; mais, cédant à l'énergie de leur ame, il fut contraint de les laisser jouir de leurs lois et d'une liberté qui, à travers tant de périls, et malgré tant d'usurpateurs de différentes nations trop portés à s'arroger un pouvoir despotique, conservait encore des traits mâles de son origine reculée. L'abondance enfanta un peuple nombreux : tandis que l'Espagne échange ses fils contre les trésors de l'Inde, les Pays-Bas, où le commerce établit son domicile, jouissent de ces trésors sans les acheter par un tel sacrifice; dans Anvers coulent les richesses des deux mondes. Charles adopte les mœurs des Belges; il choisit parmi eux ses ministres : dans les combats, il est entouré de leurs cohortes;

il se repose de ses travaux dans le sein de ce peuple, et se montre populaire, même sur son char de triomphe. Nos troubles jusqu'alors n'avaient ressemblé qu'à ces vents orageux qui, dans leur passage, agitent une eau paisible; calme, elle retrace la beauté de ses rivages.

Ah! si les anciens chefs de ce peuple avaient pu courber sa tête sous le joug de la tyrannie, familiarisé enfin avec ce joug, peut-être il aurait, ainsi que toutes les autres nations, perdu jusqu'au souvenir de la liberté, souvenir qui, dans l'esclavage, en éclaire la honte, et qui n'est plus alors que le dernier rayon de la gloire de l'homme.

Un ciel serein luisait encore sur nos contrées, lorsque le bruit se répand que Charles abdique l'empire. Quand, au milieu de la course du soleil, un astre ennemi dérobe ses rayons, le deuil couvre la terre : telle fut la consternation de nos provinces, troublées par de noirs pressentimens. Au moment où l'âge commence à mettre un frein à son ambition, ce monarque, épouvanté du néant des grandeurs, fuit le trône et le fantôme de la gloire auquel il sacrifia le sang des nations; abandonne le sceptre aux mains de son fils,

si jeune encore, dont il connaît l'ame altière et féroce. Il est un terme à l'ambition du conquérant : en est-il à l'ambition généreuse de maintenir, d'accroître la félicité des peuples ? doux lauriers, qui peuvent ombrager tout l'empire !

Je me rends au palais de l'empereur. Nassau, me dit-il, votre silence m'explique vos sentimens ; mais il n'est plus tems d'ébranler mes desseins. Montrerai-je sur le trône le spectacle d'un empereur affaibli par les années ? Mes ennemis, qui n'ont pu abattre ma puissance, attendent, pour se liguer contre moi, que la vieillesse tremblante fasse chanceler ma couronne. Je trompe leur espoir, et remets mon sceptre en de jeunes mains ; que mon fils, qu'un autre chef de l'empire, marchent sur mes pas, achèvent la vaste carrière que la mort qui s'avance ne me permettra pas de franchir. Si l'émule de ma valeur, François, respirait encore, je ne descendrais point du trône ; au bord même du tombeau je lui disputerais la palme. Renaissons en nos deux fils ; et puisse Madrid, encore une fois, ouvrir ses portes pour recevoir un roi captif !... Ambition mourante, où m'entraînes-tu ? Les conquêtes ont perdu, à mes yeux, leur éclat ;

et moi, qui ne me plaisais que dans le tumulte des armes, j'aspire au repos. Déposons et la couronne et son fardeau accablant.' Telles furent ses paroles.

La Flandre entière accourt dans Bruxelles; les chefs des états, les chevaliers et les députés du peuple se rendent au palais, suivis d'une foule immense. Au milieu de cette assemblée vénérable, paraissent Charles et Philippe, Charles affaibli par les ans, plus encore par l'émotion de son cœur, et soutenu de mon bras. Assis sur un trône plus élevé que celui du jeune monarque, il en descend; lui-même revêt son fils de la pourpre. Mon fils, lui dit-il, plus satisfait de vous voir régner avec gloire et avec douceur, que de conserver moi-même le pouvoir souverain, je vous le remets volontairement, avant que la mort me le ravisse. Il fait ensuite un court récit de ses actions. Tardif repentir : il se reproche sa tyrannie, le sang qu'il a fait couler; il charge Philippe de réparer ses erreurs, et de soulager les maux du peuple. Ainsi les princes, au terme de leur règne, voyant avec effroi les crimes dont ils l'ont souillé, implorent leurs successeurs pour en arrêter les suites fatales; ceux-ci, trop souvent, les aggravent, répètent

la même prière à leurs descendans; et sur le bord du tombeau, ils se transmettent en vain, de race en race, le devoir de régner avec justice et sagesse. Philippe se jette aux pieds de son père, qui lui prodigue les vœux les plus touchans; et le peuple répand des larmes à ce spectacle. Le moment vint où, suivant un usage sacré, Philippe devait jurer de respecter nos lois. Alors sa fierté et ses desseins secrets se trahirent; il garde un long silence: il profère enfin le serment d'un ton dédaigneux; mais le ciel et la terre l'entendirent. Charles, se tournant vers ce peuple au milieu duquel coulèrent ses jours, et qu'il voit pour la dernière fois, veut lui adresser ses adieux: la douleur étouffe sa voix, et il ne les exprime que par l'émotion qui se manifeste dans ses traits et ses regards. A ce moment le peuple se livre à ses regrets; tour-à-tour des sanglots et des cris se succèdent: Charles, plus ému encore, chancelle; et moi-même attendri, j'ai peine à le soutenir. Philippe seul envie à son père ce dernier témoignage de sensibilité: il dissimule son courroux; mais on l'aperçoit, et de noirs présages glacent tous les cœurs.

Le jour de son départ, Charles interrompt les adieux qu'il adressait à son fils, et me pré-

sentant à lui: Je vous laisse Nassau, dît-il; qu'il ait votre confiance. Après ces mots il part; je l'accompagne jusqu'aux bornes de la Flandre : là ses embrassemens et ma douleur.... A ce souvenir, je lui paie encore ce tribut de ma reconnaissance et de l'attachement que je lui vouai dans les derniers jours de son règne. L'ame de Charles s'éclipsa tout entière dans sa retraite. Peut-être, l'esprit troublé par ses remords, crut-il expier ses ravages par des macérations religieuses, par le spectacle toujours présent de la mort, et par la représentation lugubre, faite en sa présence, de sa propre pompe funèbre; frappant exemple pour les rois et pour l'humanité, dont son fils ne tira aucune leçon. L'homme, en son enfance, ne vit point encore, et souvent, dans sa vieillesse, il n'est plus: quel mortel, à moins que sa grandeur ne soit véritable, et n'ait pour base ses vertus, ne la dépouille qu'à son dernier soupir!

Votre douleur, lui dit Coligni, vous honore.

Les premiers jours du règne de Philippe, reprit Nassau, furent florissans. Cependant, plus invisible que les despotes de l'Asie, si l'on pénétrait jusqu'à lui, il renfermait ses sentimens au fond du cœur: livré à la

tempête des passions, son front ressemble à l'onde la plus calme : jamais il ne sait déposer la couronne, et en montrant l'homme à ceux qu'il gouverne, se soulager lui-même du fardeau des grandeurs. La guerre éclata bientôt entre l'Espagne et la France pour les intérêts de deux rois, héritiers de l'ambition et de la rivalité de leurs pères. L'or du Belge, ses vaillans guerriers, et sur-tout vos exploits, vertueux Egmont, magnanime Horn, vous qui maintenant êtes dans les fers ; mes périls, si je les puis nommer après vos trophées ; et la paix qui fut mon ouvrage, acquirent à Philippe ce nom trop fastueux, dont se repaît son orgueil, le nom d'invincible.

Le Belge, prolongeant les réjouissances de la paix, érigeait des trophées et des arcs triomphaux, quand l'orage, pressenti jusqu'alors par des signes incertains, commençait à gronder dans l'éloignement, et à s'approcher de nos contrées. Philippe s'y présente : mais enflé des victoires qu'il remporta par la valeur de ses capitaines, sa hauteur dégénère en tyrannie. Environné de ministres espagnols, il écarte des premières places les Flamands ; ses favoris, moins dissimulés que lui, laissent échapper des paroles qui

présagent de sinistres desseins; et ce qui confirme ces présages, c'est qu'au mépris de nos lois, il introduit dans nos provinces des troupes espagnoles. Nos états assemblés lui représentent nos droits ; il répond par de vaines promesses, et renferme sa colère au fond du cœur : la liberté fait éclater sa voix fière et redoutable; Philippe en est indigné; il la traite de rébellion, de clameurs insolentes, et déclare que désormais il manifestera de Madrid sa volonté suprême.

Aussitôt il ordonne les apprêts de son départ, et il m'appelle. Un calme apparent avait repris la place du courroux. Nassau, dit-il, je ne veux point vous soupçonner d'enhardir la révolte. Chéri de mon père, vous ne trahirez point mes intérêts. Je vais nommer celui qui doit ici représenter ma personne, et tenir les rênes de l'empire. Vos services, ceux de vos ancêtres, et les vœux de Charles, sollicitent pour vous cette dignité.... En même tems il semblait vouloir plonger ses regards jusque dans mon cœur, pour y lire si l'ambition en était le seul maître. Je gardais un profond silence.

La révolte, le calvinisme, reprend-il, ont osé lever une tête menaçante. Que d'un seul

coup elle soit abattue. Cette secte odieuse, vous l'abjurâtes en votre enfance. Ce peuple, qui défend des droits fondés sur les tombeaux de ses aïeux, serait moins téméraire s'il n'était soutenu par des chefs enivrés de leurs exploits. Je dois, disent-ils, à leur seule valeur le titre d'invincible; sans eux, le sceptre tomberait de ma main.... Je parle du superbe Egmont, de l'audacieux Horn; voilà mes plus grands ennemis: la haine vous divise. Il les faut immoler.

A ces mots, saisi d'indignation et d'horreur: Que vos vengeances, osé-je lui dire, trouvent des exécuteurs parmi de vils courtisans; mais vous ne couvrirez pas Nassau de cette infamie. Que j'achète des dignités par le sang! que j'immole mes amis les plus chers! Oui, tels sont Egmont et Horn: moins rivaux qu'émules, l'amour de la patrie étouffe nos divisions, et la gloire et la vertu sont les liens qui nous réunissent contre l'injustice et l'opprobre.... Il rompt l'entretien, rempli de fureur.

Je fus contraint cependant d'accompagner jusqu'à Flessingue ce tyran courroucé. Les routes étaient bordées d'un peuple innombrable, ravi de ce départ, et ne pouvant dis-

simuler sa joie. Philippe l'aperçoit : pour adieux, il lui lance un regard terrible, présage de toute sa vengeance.

Marguerite eut l'apparence du pouvoir : sous son nom commandait ce ministre décoré de la pourpre, dont le zèle est un feu destructeur, l'ambition la première divinité, et qui, souple courtisan, est la terreur des peuples; Granvelle enfin, que Philippe n'osait donner ouvertement pour chef à nos provinces, et dont le bras sanguinaire conduisait, comme derrière un voile, la main qui dirigeait les ressorts du gouvernement.

Bientôt on s'aperçut pourquoi, malgré le cri des lois, on ne retirait pas les troupes espagnoles. La Flandre avait reçu les semences du calvinisme. On ne peut maîtriser les cœurs par la contrainte, et la religion n'est point une chaîne que le ciel ait remise aux mains d'un despote. Philippe voulant s'assurer la conquête de nos lois et de nos biens, asservir jusqu'à nos ames, et couvrir l'astre de la liberté de ténèbres si profondes qu'aucun de ses rayons ne pût luire aux yeux d'une race plongée dans un éternel esclavage; Philippe ordonne à Marguerite d'établir l'inquisition dans nos contrées.

L'inquisition, qu'il laisse à son départ pour représenter sa personne auprès d'un peuple accoutumé à voir le front débonnaire de ses chefs ! L'inquisition, le plus frénétique excès de la tyrannie et du fanatisme, ce tribunal digne des furies, érigé tout-à-coup au milieu des provinces encore fortunées du Belge, où la liberté n'était point étouffée ! Des cris de douleur et de rage s'élèvent de toutes nos villes : les satellites de ce tribunal arrivent, publient des édits sanglans, dressent les échafauds, allument les bûchers.

Environné des bûchers de l'inquisition, hautement j'embrassai la réforme, à laquelle on m'arracha dans l'enfance. Ce culte plus simple me semblait nous rapprocher du culte pur d'un premier Être, auquel la nature nous invite avec tant d'énergie ; et dans la réforme, j'ai vu un grand pas fait par l'Européen vers la liberté.

Cependant, image d'un peuple armé, quatre cents guerriers, rangés deux à deux, et dans l'appareil de longues cohortes, vont au palais de la gouvernante. Signe de l'unanimité de leurs sentimens, leur vêtement est uniforme ; leurs armes sont nos lois et le fer consacré à les défendre ; ils marchent en si-

lence et d'un pas majestueux. Arrivés au palais de Marguerite, comme si les lois se montraient sous une forme humaine, leur chef, avec un maintien calme, intrépide, et sans proférer une parole, pose entre ses mains le code vénérable. Marguerite est vivement frappée de ce langage sublime : mais Granvelle, qui croit avoir étouffé les lois, frémit de les voir reparaître. Cependant Philippe rappelle ce ministre odieux : le Belge respire.

Lorsque la terre doit être ébranlée jusqu'en ses fondemens, on voit régner quelquefois un calme parfait; l'azur du ciel brille, l'haleine des vents est muette, et la nature semble prodiguer aux malheureux mortels ces dernières douceurs du repos : tout-à-coup des torrens de feu, enveloppant le ciel de ténébreuses nuées, jaillissent dans les airs; la terre tremble, ouvre ses abymes, fait présager le bouleversement du monde, et tout un peuple est englouti : tel fut notre bonheur perfide. De Madrid volent des ordres plus sinistres; les bûchers se multiplient, et le Belge attend sa perte.

Alors, en secret, j'assemble nos chefs les plus intrépides. Dans cette assemblée, Horn prend le premier la parole : à l'ardeur qui

étincelle dans ses yeux, on voit qu'il ne la peut contenir. Me suis-je abusé ? s'écrie-t-il. J'ai paru téméraire, quand ma voix vous excitait à la défense ; Philippe, disait-on, se désarmera. Il a posé les armes ; mais son glaive n'a été suspendu que pour tromper ses victimes, les mieux choisir, et frapper des coups plus terribles. Depuis ce tems, que de citoyens ne sont plus ! Montigny mon frère, et toi, Bergues, députés au tyran, vous aussi vous avez porté vos têtes sur l'échafaud. Combien sont immolés de guerriers qui seconderaient mon courage !.... Je le dois réprimer ; la plainte est indigne de la valeur ; Horn ne prétend pas verser sur le tombeau de ses concitoyens des larmes stériles. Je ne connais pas une prudence timide, et ne sais point attendre quand la justice et la vertu montent sur les échafauds : mais sans doute je suis trop peu familiarisé avec ce spectacle ; sans doute je présume trop en voulant être leur vengeur, en me flattant que ce bonheur m'est réservé. Nassau cherche sur la terre au Belge un allié. Egmont, malgré nos instances, bravant la mort qu'on lui destine, est aux pieds de Philippe pour conjurer sa colère, pour lui faire entendre les cris, et le rendre témoin

des larmes de ce peuple. Au nom de ce chef, j'aperçois vos craintes; je les partage : hélas! déjà peut-être .... sa tête est tombée.

Quel est le calme honteux où notre courage s'est endormi? La tyrannie n'est-elle donc point parvenue à ses dernières horreurs? Ne s'est-elle pas armée sous nos yeux de chaînes, et de glaives, et de flammes? Attendons-nous que tous les citoyens soient exterminés, et que les noms du Belge et du Batave soient effacés de la terre? Que dis-je? n'ont-ils pas disparu avec notre liberté? n'ont-ils pas disparu avec le sénat, barrière établie contre le trône, autrefois si révérée, et qu'a respectée cet empereur dont la victoire accompagnait les pas? Notre liberté n'est-elle pas détruite? et Philippe n'a-t-il pas élevé sur ses ruines les échafauds de l'inquisition? Ah! quand jadis les gouverneurs donnés par les Romains au Batave tentèrent de violer ses droits, il fut un héros qui ne redouta point Rome. Civilis, (ton nom nous serait-il inconnu?) tu n'allas point implorer le tyran; tu assemblas tes amis dans le bois sacré, et leur fis prendre les armes : malgré ta valeur, tu péris; mais, victime illustre dont j'envierais la gloire, tu rendis plus respectable

aux Romains la liberté batave ; tu perpétuas ses droits, et tu nous transmis un grand exemple. Avait-on enchaîné des citoyens ? les avait-on précipités dans les flammes? L'inquisition n'avait pas encore levé du sein des enfers sa tête hideuse. Si la tyrannie se fût portée jusqu'à cette rage, on eût vu des Civilis autant qu'il était de Bataves. Mais nos concitoyens font éclater leur horreur pour ce joug, et s'efforcent de le rompre. Quoi! tandis qu'ils renversent les bûchers, et qu'ils arrachent aux bourreaux les victimes palpitantes ; nous qui devrions, je ne dis pas sauver quelques victimes, mais briser les fers de tout un peuple ; nous, pères de la patrie, nous voyons déchirer les entrailles de nos enfans, nous regardons le feu qui les dévore, et nous croyons remplir nos devoirs en répandant des larmes, et en élevant une voix que les vents dissipent dans les airs. Sortons de cette langueur ; et si nous n'avons pas donné les premiers l'exemple du courage, sachons enfin le recevoir, et courons nous armer. Il dit ; ses yeux lancent des flammes, et son bras impatient se porte sur son glaive.

Tous sont entraînés par la valeur d'Horn : il parlait encore, lorsqu'Egmont paraît, la

douleur sur le front. Les sentimens de l'assemblée sont un moment suspendus par la joie unanime qu'excite son retour. Oui, dit-il, j'en rougis à vos yeux, j'ai imploré le tyran. Son front sévère a paru s'adoucir. Egmont, m'a-t-il dit, je sais combien je dois à votre valeur; Saint-Quentin, Gravelines, sont présens à ma mémoire : ce que je refuse à la révolte, je l'accorde à la prière... Mais quoi ! je trouve ce peuple en proie à des calamités plus horribles !

Le silence régnait dans l'assemblée. Généreux Egmont, dis-je, heureux d'avoir échappé à des pièges mortels, votre ame a pu se laisser un moment éblouir par une politique autant artificieuse que cruelle; vous avez plus commandé les armées que respiré le poison des cours; et incapable de trahir vos sentimens, la parole d'un roi vous a paru sincère. Mais le voile tombe; Philippe veut ravir au Belge ses droits, ceux de l'humanité. Les horreurs qui firent de l'Amérique un théâtre immense de carnages, vont se répandre dans nos contrées; Philippe veut les réduire à l'esclavage; il veut nous dépouiller de nos biens, de cet or dont pour lui s'épuise un monde, et dont il est encore insatiable; de

nos lois qu'il a juré de maintenir: et si nous murmurons, il nous arrachera la vie. Aujourd'hui il jure, serment qu'il a résolu d'accomplir, il jure de maintenir au milieu de nous ce monument de l'extrême barbarie et de l'extrême lâcheté de l'homme, ce tribunal sorti des mains du fanatisme, opprobre éternel de la terre. Les temples, jadis un asile sacré, enflammant la rage des persécuteurs, seront nos tombeaux. Si nous voulons défendre nos libertés, et renverser ce tribunal de sang, la force le soutiendra; ses ports sont en mouvement, ses flottes voguent sur les mers, ses arsenaux s'ouvrent, ses armées s'avancent: Albe les commande.... Quelle ame assez vile plierait sous ce joug, sacrifierait notre liberté, tous les droits de l'homme, et la raison, cette image de l'intelligence éternelle! Heureuse Helvétie, le sublime courage de trois villageois brisa les chaînes de tes concitoyens, et nous donnerions l'exemple de l'esclavage! La liberté est l'astre qui t'éclaire, tes fils naissent et meurent libres, et tu es la leçon des peuples. Nous entendons ta voix: le lion belgique rugit dans ses fers, encore indompté: qu'il les rompe. Que les nations énervées par la mollesse baisent la main de

leurs tyrans, et n'aient de forces que pour traîner leurs chaînes; que le sauvage même né libre, soit asservi, ou contraint d'errer dans la profondeur des forêts solitaires, le Belge, le Batave combattent les tyrans. O toi, père de l'univers, source première de l'ordre et des lois; toi, patrie; et vous, hommes justes et vaillans, qui, dans ces jours de deuil et de crimes, retracez encore une image de son antique splendeur, en ta présence, je jure, Etre auguste, et je jure dans vos mains, à la patrie, que je défendrai jusqu'au tombeau les droits sacrés de ce peuple et de l'humanité.

Toute l'assemblée répète ce serment. Horn se précipite dans mes bras. Nassau, s'écrie-t-il, je te reconnais à cette magnanime audace; ta valeur, dont ta prudence m'avait paru ralentir le feu, se montre en ce moment dans tout son éclat; elle m'embrase et m'entraîne. O jour heureux, où je me prosternerai devant l'autel de la liberté, relevé de ses ruines, et couronné des lauriers de la victoire!

Il dit. Je leur déclare que je vole en Germanie, assuré d'y trouver une armée, et je les presse de m'accompagner. Horn me de-

mande si, près d'être immolé, ce peuple sera privé de tous ses chefs; il s'engage à me joindre, avec un corps de Bataves, aux bords de la Meuse; Egmont, Barneveldt, Brederode, veulent partager ses périls. J'embrasse ces chefs: en serrant contre mon sein Egmont et Horn, je me rappelle ce jour où Philippe osa me proposer le premier rang comme le prix de leur trépas: je frémis, et je les conjure de me suivre; l'amitié qui agitait mon cœur éclate sur mes lèvres; ils sont émus: mais ils persévèrent dans leurs desseins, et je m'arrache d'entre leurs bras avec une vive douleur et de noirs pressentimens.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Il est, poursuit Guillaume, un espace immense, couvert d'un voile ténébreux : c'est-là qu'est tracé l'avenir. A l'entrée, veillent la crainte, l'espoir et le mensonge : une multitude avengle n'y aperçoit que des fantômes, et, tour-à-tour, est le jouet de la terreur et de l'espérance; le sage y découvre des traits fugitifs de lumière, et souvent reste incertain. Nous cherchions à soulever le voile des destinées. Tel celui qui le premier s'embarqua sur l'Océan, considéra long-tems la plaine immense des ondes : il n'aperçoit que des écueils, il entend gronder la mer et les vents, il voit les monstres marins se rouler dans ces demeures profondes; de tendres liens l'attachent à la rive : mais entraîné par la gloire de franchir les limites d'un monde, il va combattre et les monstres, et la mer, et les vents.

Montant sur nos chars, je pars avec les députés de la Belgique : nous franchissons les plaines, les monts, les forêts ; nous descendons des rians coteaux de la Saxe; Dresde nous ouvre ses portes. Nous apprenons que

la renommée nous a précédés, et que plusieurs princes germains et les députés des villes libres nous attendent au palais de Maurice. Je parais dans cette assemblée, où nos malheurs m'engagent à plaider au nom d'un peuple la cause de l'humanité.

Chefs de la Germanie, dis-je, et vous, représentans des villes libres, vous voyez des supplians dont la tête est proscrite; mais ce n'est point pour nous que nous vous implorons : oubliez que j'occupe un rang dans votre corps illustre; oubliez que la patrie et le sang unirent nos ancêtres : n'arrêtez vos regards que sur le Belge. Le Belge et le Germain, long-tems confondus en un seul peuple, ont eu les mêmes sentimens; vous respirez sous un même ciel; vos fleuves arrosent ses provinces; le commerce et des alliances nombreuses ont renouvelé cette ancienne union, comme, dans une forêt, deux arbres voisins, entrelaçant leurs rameaux, s'unissent par des greffes naturelles, et, nourris de la même sève, semblent ne former qu'un seul ombrage. Les peuples désolés se réfugient à l'ombre des états florissans, où l'humanité a des autels. La cause de la justice est celle de toutes les

nations; c'est la cause de l'homme. Plusieurs peuples sortaient des ténèbres de l'ignorance et de la superstition, et ouvraient les yeux à la lumière; la raison humaine se réveillait d'un long assoupissement, étonnée des entraves qui l'avaient assujettie ; lorsqu'une puissance qui tour-à-tour fut complice de la tyrannie et précipita les rois de leurs trônes, fit les derniers efforts pour maintenir ses usurpations et pour enchaîner la race humaine. Ce colosse de la domination la plus accablante qui ait pesé sur le globe, vous les premiers, vous l'avez ébranlé, fait crouler en partie, et vos coups ont préparé sa chute entière : ce grand signal de la régénération des lois a été donné par vous au monde. Ne détruisez pas votre ouvrage. Un peuple veut marcher sur vos traces; ayant plus d'ennemis à combattre que vous n'en avez surmontés, il brigue l'honneur de vous devancer dans cette vaste carrière; s'il ne peut atteindre au terme si éloigné de lui et de toutes les nations, il est animé du désir d'en approcher et de leur en indiquer la route. Respectez les lois protectrices de la liberté de ce peuple; soyez touchés de ses malheurs, et secondez ses généreux efforts; la justice, d'anciens nœuds

de fraternité, vos propres intérêts vous le demandent. Si le Belge et le Batave sont asservis, ne doutez pas que le colosse presque abattu par vous ne se relève plus formidable; que Rome ne s'efforce de vous reconquérir; que Philippe, qu'elle couvre de l'ombre de sa puissance, et dont les conquêtes étendent la domination de Rome jusque dans l'autre hémisphère, ne tombe sur la Germanie. Excité par la plus vaste ambition que puisse concevoir l'ame d'un despote, assez puissant pour l'oser nourrir, c'est vous les premiers qu'il a résolu de subjuguer; assuré, s'il élève son trône sur les débris des états et des villes libres de la Germanie, qu'il verra l'Europe courbée sous son joug; satisfait s'il peut renverser toutes les lois, et donner des fers au monde entier.

La justice et la vérité dont j'étais l'organe animaient sans doute mon discours: l'assemblée est émue, et d'un mouvement unanime elle m'accorde une armée.

Je pars avec les premières légions de cette armée, prêtes à me suivre; les autres légions s'unissent à moi dans ma route; je marche vers la Meuse d'un pas rapide. J'aspirais à joindre les cohortes bataves, et j'attendais

avec impatience Egmont, Horn, Aldegonde qui, zélé pour mes desseins, devait hâter le départ de ces chefs, et m'amener Adolphe mon frère, et Buren, l'aîné de mes fils, resté dans Louvain, où l'on élevait sa jeunesse.

Cependant lorsqu'un léger sommeil flottait sur ma paupière, la patrie se présentait à moi, couverte de vêtemens funèbres. Albe, me disait-elle, Albe, comme un feu dévorant, ravage mes demeures; les cachots engloutissent mes enfans; depuis l'aurore jusqu'à la nuit, leur sang ruisselle : un tribunal est érigé, plus barbare que l'inquisition même; il a prononcé ta mort. Mais Albe t'a porté des coups plus terribles. Je m'éveillais avec effroi, agité de pressentimens sinistres.

Bientôt Aldegonde arrive : la pâleur et l'œil morne de ce guerrier intrépide annoncent le désespoir : je veux l'interroger; ma bouche est muette. Rappelez, dit-il, toute votre constance. Par-tout le citoyen élève des citadelles, forcé de bâtir ses prisons de ses propres mains. Je n'ai pu découvrir la retraite d'Adolphe. Brederode, victime de son courage, a péri les armes à la main... Egmont et Horn... ils sont plus malheureux; ils sont aux fers. Et mon fils, dis-je en frémissant? —Votre fils

respire. — Quoi ! mon fils est dans les mains du tyran ! Aldegonde garde un sombre silence.

Ici Guillaume, vivement attendri, ne peut poursuivre son récit. Soulage ma douleur, dit-il à ce chef, et raconte ces disgraces dont tu as été le témoin.

Alors, tous les yeux se tournent sur Aldegonde, qui parle en ces mots. Les cohortes bataves qu'Egmont et Horn avaient secrètement rassemblées, les attendaient. Prêt à voler dans Louvain, ma voix les pressait de sortir des murs deBruxelles, de joindre ces troupes et de se rendre au camp de Nassau ; ils partaient, lorsqu'Albe arrive avec la rapidité de la foudre. Successeur de Marguerite, il annonce qu'il apporte la paix ; que Philippe, éclairé par Egmont, nous remet en possession de nos lois, et nous délivre de ce tribunal que le Belge regarde avec horreur ; et aussitôt il ordonne aux deux chefs de paraître en sa présence.

Le vaillant Horn porte les yeux sur son ami. J'entends tes regards, dit le vertueux Egmont ; j'affrontai aux pieds du trône la colère et la vengeance du tyran : ici, redouterai-je son ministre, auquel m'unit autrefois

un lien d'amitié? Rassasié de gloire, peut-être il ne désire plus rentrer dans la lice des combats; il paraît tenir en main l'olive de la paix. Pour la dernière fois, je veux tenter d'arrêter les torrens de sang prêts à inonder la terre. Si les lois ne sont plus, nous qui les voulons ressusciter, nous en sommes encore les vivantes images. Tous deux refuser d'obéir, c'est nous perdre. Tu ne peux, je le vois, modérer plus long-tems ton ardeur belliqueuse. Pars en secret avec les guerriers qui nous attendent; je ne tarderai point à te rejoindre, et je me rends seul vers ce mortel redoutable.

Non, dit Horn, je ne craindrais point Albe dans les champs du combat; par-tout, sans redouter sa présence, je l'abhorre. Il m'en coûtera, s'il faut contenir ma haine et mon courroux : mais Horn n'abandonnera point Egmont.

Accompagnée de ses enfans, l'épouse d'Egmont, Sabine, vient au-devant de leurs pas. Regarde ces enfans. En disant ces mots, elle embrassait son époux; et tandis qu'elle versait des pleurs, leurs enfans attendris se tenant par la main, formaient autour du guerrier une douce chaîne. Emu jusqu'au fond du

cœur, il hésite à rompre cette barrière, il serre tour-à-tour dans ses bras son épouse et ses enfans : l'intrépide Horn est touché de ce spectacle. Mais Egmont reprenant sa fermeté : Chère épouse, dit-il ; plein des témoignages de ton amour, je vole chez Albe, et je me hâterai de reparaître à tes yeux. Quelques pleurs paraissent encore sur la paupière de cette épouse ; et à travers sa douleur luisent des rayons d'espérance, comme les feux naissans du soleil étincellent dans la rosée. Leurs enfans, les yeux attachés sur la mère, laissent tomber leurs mains. Il demeure encore au milieu de l'enceinte ; il prend le plus jeune de ses fils dans ses bras ; mais il le dépose aussitôt sur le sein de la mère désolée, et s'arrache à ces lieux.

Ils marchent au palais d'Albe, qui les accueille avec un mêlange de hauteur et d'affabilité.

Le plus puissant des monarques, leur dit-il, cédera-t-il aux prétentions de quelques-unes de ses provinces ? Plus fières que Madrid et le Tage, Bruxelles et la Meuse veulent être plus libres ! Et vous paraissez à la tête de ceux qui prétendent marquer à la puissance de Philippe des bornes que vous ne lui per-

mettez point de franchir! Votre courage répond sans doute à la grandeur de l'entreprise : mais Philippe attendait de vous plus de fidélité et moins d'audace.

De l'audace! répondit Egmont; la défense légitime des lois que Philippe a juré de maintenir, qu'il devrait respecter, n'en eût-il pas fait le serment, et qui dérivent des droits de ce peuple et de la nature! Participer à l'injustice, trahir la vertu et nos sermens, voilà ce qui serait une infidélité; plus criminelle encore, si nous pouvions nous résoudre à plonger nos épées dans le sein de nos concitoyens, à commander des troupes chargées de ce ministère...

Les droits de ce peuple! interrompt Albe avec dédain. Vous voulez que Philippe évoque de leurs tombeaux des chartes vermoulues, et qu'il se prosterne devant elles?

Albe, il n'est pas nécessaire, dit Egmont, d'évoquer comme des ombres les lois nées de la raison et de la justice universelle; elles sont impérissables. Quand Philippe en a juré l'observation, elles étaient vivantes; elles le sont encore, et il est au-dessus de son pouvoir de les détruire. Philippe craint que le Belge n'abuse de sa liberté; quand il s'arme

des flammes de l'inquisition, il ne croit pas abuser de l'autorité qui lui fut confiée !.... Mais pourquoi nous adresser des reproches? Vous avez annoncé que vous nous apportiez la paix, que Philippe respectait nos lois.

Je ne suis point étonné, dit Albe, de ce langage superbe. Vous partiez : où se portaient vos pas?

Où nous voulions te combattre, non par des paroles, mais les armes à la main, s'écrie Horn avec impétuosité; où nous conduisaient la justice et la valeur; où l'on t'attend si, loin d'être un ministre de paix, tu n'es que l'exécuteur des ordres d'un despote. Pose, il en est tems, pose le masque de la dissimulation; Horn à tes yeux se montre sans déguisement.

Connaissez donc Albe, dit ce chef avec fureur. Gardes, paraissez. Ses gardes paraissent et il se retire.

Tel qu'un tigre qui, caché dans sa retraite sombre, aperçoit de paisibles voyageurs, et soudain, comme multiplié par ses griffes, se précipite sur eux, saisit les victimes, et les entraîne dans son antre : tels, à la voix d'Albe, ses nombreux satellites fondent sur les deux héros. Dans le premier mouvement de son indigna-

tion, Horn s'arme de son fer; au même instant le fer brille dans la main d'Egmont. Etonnés de leur audace, les soldats restent immobiles; ils se rappellent ces jours où sur leurs pas ils volaient à la victoire. Trois fois ils s'avancent, et trois fois ils reculent. Albe, pourquoi te cacher? s'écrie Horn; rougirais-tu de ta perfidie? Viens, augmente le nombre de nos ennemis, ou seul viens me combattre. Ce fer est à toi, si tu peux me vaincre. Supérieurs à des mortels, les deux chefs mettent en fuite la cohorte entière, et depuis l'intérieur du palais jusqu'aux portes, s'ouvrent une route victorieuse; lorsque la cohorte, saisie de honte, vole à l'attaque. Egmont est atteint d'un coup terrible; il chancelle : Horn le soutient d'un bras; de l'autre, il arrête encore l'effort de la troupe ennemie. En ce moment, Brederode qui, par une entrée secrète, a pénétré dans ce palais, se jette au plus fort des périls; et, n'écoutant que son courage, il dispute à l'Espagnol la conquête de ces héros : mais, hélas! il reçoit le coup mortel, il tombe, et, le premier, teint d'un sang généreux la carrière ouverte à notre valeur. Horn furieux, précipite au séjour du trépas ceux qui l'ont abattu; mais enfin, accablé par le nombre,

son bras s'affaiblit, son sang coule. On les environne. Albe, tyran perfide, dit Egmont, ce peuple opprimé saura s'affranchir et nous venger : fais un trophée de ces armes, dont ta lâche trahison nous dépouille. Et sa vaillante main livre son épée. O fer! s'écrie Horn, la ruse et la force triomphent du courage : n'es-tu plus fait que pour les tyrans ? Il jette son fer aux pieds de la cohorte. Je vis les deux héros sans pouvoir les secourir, et je les suivis, à travers un peuple frémissant de rage, au sombre donjon, séjour destiné au crime, maintenant à la vertu. Ils s'embrassent : on les sépare. J'entendis fermer les portes du cachot. Ils ont signalé l'entrée de nos combats; ils nous ont ouvert la barrière, seul appui que nous recevrons de leur valeur. Nous n'en recevrons plus que de l'exemple de leur fermeté...

Egaré par la douleur, je me retraçai Buren; et je vole dans Louvain. Mais, ô destinée ! au moment où s'ouvre à ses yeux la carrière de la gloire et qu'il est impatient d'y paraître, des satellites d'Albe, trompant la jeunesse de Buren, l'ont enlevé, et lui ont promis de le conduire dans les bras de son père. Je me précipite sur les traces des ra-

visseurs : mais jamais vautour n'emporta plus rapidement sa proie. J'apprends que ne pouvant connaître sa route, arrivé dans un char impénétrable au jour, Buren s'est élancé dans le palais de son ennemi, le cœur palpitant, les bras ouverts : il voit Albe, pâlit, mais le regarde avec fierté et sans lui adresser de prière. Albe le fait conduire dans un noir cachot.

Il règne dans l'assemblée un long silence, et dans tous les yeux est empreinte une douleur profonde. Mais Guillaume et les Bataves frémissent comme le chêne superbe aux coups redoublés du tonnerre.

Coligni prenant la parole : La patrie, leur dit-il, a la plus grande part à vos regrets. La perte d'Egmont et d'Horn vous a plus affaiblis que celle d'un combat : et, dans l'instant même que se formèrent ces plaies douloureuses, fallût-il encore, ô Nassau ! qu'une blessure nouvelle déchirât votre cœur paternel ! Le sort, dès vos premiers pas dans cette carrière, exerça votre vertu par les plus grands revers. Si votre douleur vous le permet, veuillez cependant achever un récit, auquel nous prenons tant d'intérêt.

Guillaume lève les yeux : il lit dans tous les regards la plus vive attention.

Impatiente de mettre un terme aux perfidies et aux cruautés d'Albe, reprit-il, notre armée arrive aux bords de la Meuse, où Louis mon frère m'attendait; déjà sur l'autre rive Albe déployait ses étendards. Si je n'avais écouté que la vengeance et mon courage, j'aurais aussitôt tenté de franchir le fleuve, alors grossi par les torrens. Les armées se considèrent des deux rivages; et la Meuse peignant dans ses vagues les armes, les tentes et les guerriers, et les rapprochant dans ce tableau, redoublait l'ardeur que j'avais de combattre.

Je portais mes pas le long du fleuve, lorsqu'un jeune guerrier se précipite dans mes bras. Adolphe, est-ce toi, m'écriai-je! Eloigné de tes frères, que prétendais-tu? T'imiter, dit Adolphe : j'ai secrètement échangé contre l'or ce que je possède; je te le livre, et t'offre mon bras : heureux si je porte, avant de rendre le dernier soupir, quelques coups à la tyrannie! Je le regarde. Le serrant contre mon sein : Tyrans, m'écriai-je, vous ne m'avez pas tout ravi; il me reste des frères.

Arrêté sur le bord du fleuve, je tenais l'œil fixé sur ses eaux, qui décroissaient avec rapidité. Une barque se présente, un vieillard la

conduit, la dirige près de moi. Je suis Batave, me dit-il. Je n'ignore pas quel soin vous agite. Ce fleuve est encore ému par les torrens qui l'ont enflé : j'ai suivi tout son cours. Venez : à quelque distance il a peu de profondeur; vous le franchirez.

Frappé de la candeur de ses traits, et m'abandonnant à ce guide, j'entre dans la barque : au milieu du fleuve mon fer est ma sonde; je revole au rivage, j'éveille les chefs et les soldats, et l'on s'arme et l'on marche. Monté sur un coursier qui brave les périls, le premier j'entre dans l'onde. Nos chevaux formant comme une digue, rompent les vagues : tout nous favorise ; le fleuve s'abaisse encore et ralentit son cours. Comme une armée des habitans de l'air traverse la mer d'un vol hardi, nous franchissons la Meuse avec intrépidité.

Bientôt l'ennemi nous aperçoit : Albe à peine croit notre audace; il s'arme, il s'avance avec ses cohortes; il jure que nous n'imprimerons point nos pas sur la rive belgique. Encore au milieu des ondes : Amis, m'écriai-je, ce fleuve sera-t-il notre tombeau, à la vue d'un peuple qui nous appelle? Abandonnerons-nous les cohortes bataves qui brûlent de

s'unir à nous, et de seconder notre courage? Ah! s'il faut périr, périssons en combattant; mais votre valeur nous assure la victoire. Vous avez triomphé de la Meuse, triomphez de l'Espagnol. Je marche vers la rive, hérissée d'une forêt de glaives, et munie comme d'un rempart de feu que vomissent incessamment les cavernes de bronze: nous bravons la mort: à mes côtés sont mes frères et nos chefs les plus intrépides; de hardis guerriers nous suivent; d'autres n'ont point encore atteint le rivage: le fleuve est ensanglanté. Vers moi se précipite le vaillant Aremberg; son fer atteint Hostrate mon allié: Adolphe croit que mon sang coule; furieux il fond sur Aremberg, il ne voit que mes périls; il touche au coup fatal, (Adolphe, ainsi puissé-je toujours écarter de toi le trépas!) lorsque je fais tomber le fer de la main d'Aremberg frémissant de courroux. Mais Albe vient, précédé du tumulte et de tourbillons poudreux; il presse nos cohortes, il les repousse dans la Meuse: autour de lui étincellent les glaives de Frédéric son fils, de l'intrépide Vitelli, du fier Avila. Seul, avec un petit nombre, je n'ai point abandonné la rive: j'élève la voix, je montre aux miens les tours

belgiques : un vent furieux ébranle les Espagnols, tandis que la Meuse, couverte de cadavres, sort de son lit et combat pour nous : Louis, Adolphe, Aldegonde ramènent les Germains au rivage : les Espagnols sont moissonnés en foule ; Albe se trouble, se voit contraint de ne plus me disputer la rive, et de se retirer dans son camp.

Un court espace nous sépare ; et nous entendons les frémissemens de l'Espagnol, tels que les sourds rugissemens du lion repoussé dans sa caverne.

Bientôt le corps des Bataves ici présent, et que devaient m'amener Egmont et Horn, paraît à mes regards, comme une famille échappée à une calamité dévorante, destituée d'un père et de tous ses soutiens, et livrée à la douleur et au deuil. Cependant Douza et Lumey les commandaient, deux guerriers intrépides. Les yeux de Lumey étincelaient d'un feu sombre, et sa barbe qu'il avait laissé croître annonçait son désespoir. Nassau, dit-il, nous avons juré de venger les fers d'Egmont et d'Horn ; et ce serment nous le renouvelons en votre présence : heureux de vous joindre, favorisés par votre victoire. Je jure, par l'amitié qui m'unit à ces chefs, qu'en signe de

mon deuil, ma barbe ombragera ma poitrine jusqu'au moment de leur liberté. Il dit. Je porte au milieu d'eux mes pas; je les exhorte à la constance : affligé moi-même, je les console : je leur demande en vain quel est le sort de Barneveldt, et mes yeux cherchent involontairement parmi eux Egmont, Horn et mon fils.

Mais, dans l'ombre de la nuit, Albe et son armée se dérobent à nous; je me précipite avec nos légions sur ses pas sans pouvoir l'atteindre : enfin il occupe, au centre de nos provinces, des monts qu'il entoure encore de remparts formidables. En vain je le provoque au combat; en vain, par de nombreux stratagêmes, je veux l'arracher à ce poste invincible et l'entraîner dans la plaine.

Cependant la terreur vole dans les provinces belgiques, prononce du haut des tours le nom d'Albe. Le Belge semble être captif avec Egmont et Horn; mais loin d'imiter la magnanimité de ces héros, il est épouvanté par l'aspect des supplices, et troublé par les cris du fanatisme. La terreur entre dans mon camp, et pénètre dans les tentes germaniques. Un des chefs de ces troupes, Morlin, dont l'ame était vile et intéressée, qui me

suivit à regret, rassemble ses compagnons, et les excite à la révolte.

A la naissance de la tempête, il s'élève des gouffres de l'Océan un sinistre murmure; bientôt les vagues blanchissantes s'enflent, combattent, enfin l'air et l'onde réunissent leurs tonnerres: ainsi ces guerriers passent du murmure au tumulte, du tumulte à la fureur; soudain ils courent aux armes, environnent ma tente avec des cris terribles.

Je parais à leurs regards; il se fait un grand calme. Quoi! leur dis-je, les cris de la sédition frappent mon oreille, dans ce camp où je ne croyais trouver que des héros! et les Germains qui s'armèrent à ma voix, qui remportèrent un triomphe éclatant, craignent de terminer une haute entreprise, et reculent à l'entrée de la plus illustre carrière! Le Belge est captif dans ses forts; mais nous sommes libres, et il nous suffit de notre fer et de notre courage. Ils sont étonnés, mais non soumis: ils éclatent par de longs frémissemens.

Tout-à-coup on entend le bruit de cohortes qui s'avancent: on croit qu'Albe vient assaillir notre camp, lorsque de bouche en bouche sont répétés les noms de Genlis, de Lanoue, et bientôt on les aperçoit eux-mêmes: à tra-

vers les rangs des séditieux qui s'ouvrent, ils pénètrent jusqu'à moi. Nassau, dit Genlis, voici le secours que vous promit Coligni : entouré d'ennemis, il eût désiré pouvoir vous l'amener lui-même; cependant il m'honore de cet emploi, et j'ai triomphé de tous les obstacles pour vous seconder dans une cause où l'élite des Français brûle de combattre. Vaillant Genlis, je vois, lui dis-je, que Coligni vous a communiqué d'heureuses étincelles du zèle qu'il signale en se privant du secours qu'il m'envoie. Si le sort ne m'est point contraire, quels succès ne me présage pas votre arrivée! Les séditieux rougissent, baissent le front, et se dispersent dans leurs tentes : le plus coupable, Morlin, honteux et saisi de terreur, fuit et abandonne nos drapeaux.

Quelques jours s'étant écoulés, je rassemble les principaux chefs dans ma tente. Intrépides guerriers, leur dis-je, des Français généreux s'unissent à notre valeur; mais le Belge a souffert qu'on le dépouillât de ses armes. Le tumulte du Germain, vous l'avez vu. Cependant Albe va nous attaquer, ce lion enhardi sort enfin de son repaire. Dans ce combat, le Germain secondera-t-il notre courage? Mais si nous ne combattons, notre

perte est certaine; le Belge sera plus intimidé, le Germain plus séditieux, et la famine seule nous vaincra. Un autre parti nous reste encore. Arrachons nos trophées, et, repassant la Meuse, effaçons notre gloire. Sans doute le Belge, qu'une victoire peut affranchir, nous imputera l'oppression sous laquelle il gémit; Egmont et Horn demeureront dans les chaînes : mais l'Europe entendra notre défense; et peut-être Philippe, clément pour la première fois, satisfait de notre fuite, ouvrira les prisons de ces héros, et pourra s'adoucir envers ce peuple sans appui, que nous lui aurons abandonné.

Non, dit alors Lumey, votre bouche ne peut proposer la fuite; vous sondez notre courage. Le voulez-vous connaître ? Menez-nous au combat. Tous répètent ces dernières paroles.

Suivi de ces guerriers, je vole hors de la tente, et déjà nous voyons Albe qui s'avance à la tête de son armée. J'exhorte les Germains à effacer de notre mémoire leurs cris séditieux. Valeureux étrangers, dis-je aux Français, vous combattrez comme pour votre propre cause. Les Bataves, ces mots les enflamment : Rompons les fers du Belge et du Batave.

Vous peindrai-je ce combat ? Albe tombant sur les Germains dont il connaît les sentimens, et qui ne résistent pas long-tems à son attaque ? En vain je les rallie ; ils reculent, ils se rendent, ou prennent la fuite. Déjà ce chef croit triompher : adossé à une forêt, où seulement commence le combat, je l'arrête avec les seuls Français et les seuls Bataves, troupe peu nombreuse, mais intrépide. Louis, Adolphe et d'autres chefs, sont les dieux de la guerre, nos soldats des héros. Albe frémit de fureur qu'un si petit nombre retarde ses cohortes victorieuses au milieu de leur vol. J'étais couvert et du sang espagnol et du sang batave ; chacun des miens vent mourir sous mes yeux : en combattant, je reçois le dernier soupir d'Hostrate, Hostrate que je chérissais comme un frère : mais tandis que je lui donne des regrets, mon coursier est abattu, mon sang coule, et je tombe au milieu des morts. A ce moment, les Bataves et les Français jettent des cris de douleur : Albe profitant de leur trouble, les presse, les ébranle, les repousse : les chefs même sont entrainés par le torrent. Je me relève et me trouve seul : je prononce à haute voix le nom de patrie ; mais ce nom n'est pas entendu.

Au même instant les ombres de la nuit couvrent la terre : épuisé, j'entre dans la forêt, je tombe au pied d'un arbre.

M'apercevant qu'Albe me poursuit, je me traîne vers l'épaisseur de la forêt, où les arbres étroitement entrelacés formaient une voûte impénétrable aux traits de la lumière : au milieu s'élève un vieux chêne, creusé par la main du tems. Dans les périls qui m'environnaient, et dans l'épuisement de mes forces, il semble m'ouvrir son sein, m'inviter à prendre un moment de repos, et à profiter du seul asile qui me reste : j'accepte ce toit solitaire, première habitation de l'homme, où nous ramènent quelquefois nos malheurs et la désorganisation des lois de la société.

Là, m'abandonnant à tous les sentimens qui se disputaient l'empire de mon ame : Brederode, dis-je, à qui je donnai des larmes, vous tous dont les jours se terminèrent dans les champs de l'honneur, que vous êtes heureux! et vous, amis, dont je voulais briser les fers, vous n'avez pas échoué près du port, votre gloire est sans tache.... Infortuné, tu as vécu tant que tu as cru vivre pour le maintien de nos droits : tu vivrais encore si seulement tu pouvais combattre pour leur dé-

fense. Iras-tu implorer encore l'Allemagne? Te montreras-tu au milieu d'elle vaincu, désarmé, pour arracher le Belge à des fers dont le poids accable son courage, et dans l'espoir que s'il ne nous a point ouvert ses villes lorsque nous étions couronnés par la victoire, il osera maintenant paraître à côté de nous, malgré notre chute, chute cependant aussi glorieuse que nos triomphes? Mais, ennemi de la tyrannie, pourras-tu lui accorder la paix? et lâche spectateur de l'insolence du desposte et de la bassesse de l'esclave, paraîtras-tu le complice de l'un ou de l'autre? Non, l'Etre des êtres ne nous a pas ordonné de ne détruire jamais nous-mêmes cette prison où notre ame languit; il ne confond pas le despote qui s'abreuve à longs traits de sang humain et qui couvre toute une génération des ombres de la mort, avec celui qui, consterné de n'avoir pu lui arracher quelques victimes, ouvre sa seule tombe, et fuit loin de cette terre, théâtre de tous les crimes. O chêne! tu seras mon tombeau: obscur et heureux mausolée, tu conserveras ma cendre, elle échappera aux tyrans... Louis, Adolphe, et vous, Bataves, vous, Français, que j'ai vu combattre avec tant de valeur,

vos cohortes sont-elles donc entièrement moissonnées?

Il se fait un silence majestueux, et je crois entendre ces paroles : Remporte une victoire éclatante; triomphe du malheur ! Le Batave n'est pas vaincu.

Déjà le jour succédait aux ténèbres; et mes forces abattues étant ranimées, et mes soins ayant arrêté le sang qui coulait de ma blessure, j'allais abandonner le chêne pour rallier nos légions, lorsque j'aperçois des guerriers qui s'avancent vers ma retraite. Ne doutant plus qu'Albe ne cherchât à la découvrir, indigné de me tenir caché, le fer à la main, je me précipite hors du chêne. Mais je suis environné de mes frères, des Français et des Bataves : ceux-ci, après que les chefs ont exprimé leurs transports, se pressent autour de moi, et, dans la vivacité de leurs sentimens, ils me serrent dans leurs bras, et s'écrient que, se trouvant réunis et m'ayant revu, ils feront oublier leur défaite.

Louis m'apprend avec douleur qu'il a su par un transfuge qu'Albe envoyait de nouvelles légions aux Guises pour accabler Henri, Coligni et leur armée.

Signalons, dis-je, l'amitié et la reconnais-

sance, et courons soutenir ces héros. En les secourant, nous opposerons notre fer à l'Espagnol, à Philippe; reparaissons contre lui les armes à la main, et que le bruit de nos exploits réveille le Belge. La valeur du Batave annonce qu'il osera tout pour la conquête de sa liberté. Et nous, ne leur consacrerons-nous pas nos glaives toujours exercés contre les tyrans?

Ces desseins les enflamment, et tous veulent partir à cet instant. Alors me tournant vers le chêne : Arbre hospitalier, dis-je, père de tout cet ombrage, puisses-tu dans ta vieillesse pousser des rameaux florissans! Prolonge ton existence, afin de servir d'asile aux infortunés qui, poursuivis des mortels, porteront leurs pas dans cette forêt! Liberté, féconde la terre qui le nourrit, et puissent un jour ses rejetons être décorés de tes plus mémorables trophées!

Plusieurs Bataves en cueillent des rameaux, voulant conserver un souvenir du chêne antique, qui me recueillit dans son sein, nous couvrit de son ombrage, et qui pour eux est semblable au chêne sacré, devant lequel les animaux féroces mêmes semblaient passer avec étonnement et saisis de respect.

Nous quittons ce séjour. Albe trouble en

vain notre marche. Et vous savez comment, à notre arrivée, la fortune nous conduisant dans les bras de l'amitié, et nous offrant un jour plus serein au sortir d'une nuit orageuse, sembla vouloir adoucir nos malheurs, et nous promettre un plus heureux avenir.

Il dit : tous les yeux demeurent long-tems attachés sur lui, comme s'il parlait encore. Enfin, les guerriers français lui témoignent combien son récit a renouvelé de nobles sentimens dans leurs ames ; et les Bataves sentent renaître en eux la constance, l'espoir et le courage.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Au camp de Coligni, les Bataves excités par la valeur des guerriers français, s'élèvent au-dessus des revers, et déjà conçoivent l'espoir des triomphes. A leur tour, les Français sont animés des mêmes sentimens par le courage et la prudence de Guillaume, et par le seul aspect de cette troupe héroïque.

Cependant Guise, les Espagnols et tous les guerriers qui servaient sous ses drapeaux, instruits par plusieurs combats dont les suites leur ont été funestes, que Nassau et ses Bataves se sont réunis à Coligni, veulent suspendre le carnage; Coligni, auquel on propose la paix, Coligni, avare du sang des Français, ne provoque point les ennemis à le répandre. Dans cette trêve, les Français et les Bataves se livraient sans obstacle aux entretiens de l'amitié, et se confiaient leurs plus secrètes pensées. Guillaume s'abandonne à ces doux épanchemens avec plus de satisfaction, depuis qu'il a fait partir pour les provinces bataves et belgiques des hommes dont il connaît le zèle, afin de sonder les sentimens et les desseins de ces peuples; il attend à chaque mo-

gards des guerriers. Dans la tempête des guerres et des passions qui troublent le monde, la philosophie, les lettres et les arts, cultivés dans ce sanctuaire, élèvent un front paisible; comme, durant un orage qui bouleverse l'horizon, la foudre respecte un heureux coteau où luit un ciel serein, et où les vents impétueux ne dispersent point les parfums que les fleurs exhalent.

Quelle est cette création? Le ciseau enfante des chairs: du pinceau naît la lumière: le marbre s'arrondit; la toile s'enfonce, ouvre un second univers. Bataves et Français, ils se croient entourés de héros sortis pour eux de leurs tombes; de ces héros qui propagèrent la liberté par leurs discours et par leurs actions, qui combattirent sous ses étendards, qui affranchirent leur patrie.

Socrate, dont la justice brava les lois de nombreux tyrans, Socrate, par le calme de la vertu, condamne encore ses juges pervers, tandis qu'ils prononcent leur sentence. Caton, qu'il éclaire de l'aurore de l'immortalité, fait d'un bras ferme à la liberté le plus grand sacrifice dont elle ait été honorée. Mais quel est ce vieillard? Il n'a point plié sous le fardeau des ans; la liberté l'anime, étincelle,

respire dans ses traits ; il tient un glaive. Fondateur de la liberté de Rome, Brutus, nous entendons ta voix ; donne.... Et tous étendent le bras pour saisir le glaive.

Ombres vénérables, s'écrie alors Guillaume, vous sortez de l'empire ténébreux pour enflammer mon courage. Mais le succès couronna vos sacrifices : et pour moi le champ du triomphe s'est aussitôt ouvert et fermé. A ces mots, ses yeux se couvraient d'un nuage, lorsque l'interprète d'un des génies, prenant la parole : Ce champ va se rouvrir, dit-il, et ce n'est point à toi de succomber aux revers. Tous ceux dont tu vois ici les images, ont combattu avant de triompher : parcours le cercle des travaux qui t'attendent ; mérite une place parmi ces grands hommes : peut-être naît déjà la palme qui doit ceindre ton front d'une couronne immortelle. Il dit ; et de la main il lui montre Doria, libérateur de Gênes. Il le conduit près de ces villageois helvétiens qui se montrèrent les Hercules de la liberté. Sortis de leurs cabanes, ils se firent des armes de leurs rochers, exterminèrent le despote, anéantirent ses nombreuses armées, et dressèrent ce monument où le tems détruit avec lenteur leurs os amoncelés ; monument

dont le nom prononcé en présence de ces débris, et répété par les échos de ces montagnes, retentit en des contrées lointaines pour épouvanter les tyrans.

Les guerriers considèrent avec respect ces héroïques villageois, plus grands dans leur simplicité que les monarques environnés de la pompe des cours, de la flatterie, et de leurs esclaves. Comment, leur disent-ils, avec quelques familles, avez-vous attaqué ces peuples d'ennemis, et remporté de si miraculeux triomphes? Heureux d'avoir eu pour rempart vos rochers qu'habite une déité tutélaire!

Il est vrai, répond le sage, qu'une déité tutélaire habite ces montagnes. Bataves, les rochers que défendirent ces héros n'eussent été qu'un faible rempart sans le courage qui les rendit inaccessibles. Faites revivre ces prodiges. Faut-il faire sortir de la nuit du passé tant de héros, vos aïeux, qui, défenseurs de leur patrie, gardiens de ses lois, maintinrent la base de sa grandeur et de sa prospérité future? Un tyran féroce, Godefroi, résolu d'anéantir le courage des Frisons, leur interdit les armes, voulut, ô frénésie du despotisme! que leur cou fût toujours entouré

du nœud fatal pour terminer leur vie au moindre murmure.... A cet odieux tableau, Bataves et Français, d'un mouvement impétueux, saisissent leurs épées, et tous s'écrient à-la-fois : Aux armes, citoyens et soldats, aux armes ! Vengeons les outrages faits à l'humanité ! Périssent les tyrans ! combattons pour la liberté, ou mourons pour elle !

Long-tems les voûtes de ce séjour, long-tems les bois dont il est environné, répétèrent ce cri terrible.

Ils furent animés de ce transport sublime, reprit le sage ; ils en furent animés, ces Frisons dont un monstre se crut le maître. Il s'élève parmi eux un vengeur ; Everard immole Godefroi ; de toutes parts tombent les Normands ; et la Frise entonne des chants de victoire en l'honneur de la liberté. Dans les fastes glorieux d'un peuple qui ne fut jamais assujetti, voyez un Théodoric marcher contre les Huns, les vaincre, et devenir l'inventeur des tournois, image des jeux où la Grèce entière était rassemblée. Sous un autre Théodoric, la tempête renverse les digues, submerge le camp de l'empereur, et précipite sa retraite. Bataves, vous le poursuivez, et vous lui enlevez ses vaisseaux. Ces faits attirent l'attention

de Nassau, et se gravent dans sa mémoire. Florent, continue le personnage animé d'un feu céleste, as-tu porté tes regards perçans dans un avenir éloigné ? Tu déclares qu'un petit nombre de Bataves, combattant sous l'étendard de la liberté, triomphe d'armées nombreuses; toi-même en donnes l'exemple : mais épuisé de fatigue et de la perte de ton sang, tu t'inclines contre un arbre; une cohorte saisit ce moment pour t'attaquer : seul, tu la combats: que t'importe de périr ? tu meurs dans les bras de la victoire.

Voyez un Guillaume, jeter à la Haye les fondemens d'un palais qu'une douce aurore éclaire, présage d'un jour fortuné. La Zélande et la Frise sont tour-à-tour le théâtre de sa valeur : seul, il traverse les glaces, qui rompent sous le poids de son coursier et de ses armes. Cachés dans les roseaux, les ennemis l'environnent; mais ne redoutant que la captivité, il combat encore, et meurt à la fleur de ses ans. Tout semblait détruit, lorsque sur un vaisseau Hamstède suit la flotte ennemie : il court dans Harlem, tenant en main le grand étendard de Hollande; il annonce l'arrivée d'un nouveau Guillaume : déjà Leyde se signale, déjà les femmes bataves apprennent à

combattre. Guillaume paraît sur la mer : sa flotte a joint la flotte française ; les Flamands sont vaincus, leur comte fait prisonnier ; le père de Guillaume, accablé sous le poids de l'âge, expire de joie en apprenant les triomphes de son fils ; Harlem, berceau de la liberté, est illustrée par des jeux dont rien n'égale la pompe.

Nassau, plusieurs de tes ancêtres ont égalé ces grands personnages ; un Othon triompha des Huns ; son fils marcha sur ses traces ; sous un autre Nassau naquirent des villes. Henri suit Frédéric en Italie ; son frère sur les pas du même Frédéric, fait éclater sa valeur dans l'Asie, et à son retour il affranchit la Bétuwe.

O Bataves, un grand nombre des pages de vos annales restent à remplir : mais si le burin de l'histoire s'est arrêté, faute de faits dignes d'être transmis à la mémoire des hommes, c'est à vous de lui rendre son énergique activité, en lui fournissant une illustre matière par votre héroïque constance et par des triomphes éclatans. Allez, Bataves, consommez la plus grande et la plus juste entreprise ; mais gardez-vous de la flétrir. Distinguez les mâles impulsions de la liberté, de l'audace

effrénée de l'anarchie, dont les plaies pour un état deviennent incurables, ou longues à refermer. Pour ne pas détruire votre ouvrage en sa naissance, que les déchiremens des divers partis vous soient épargnés : puissent-ils vous l'être pour jamais ! Que les lois, l'ordre et les mœurs règnent parmi vous, et vous assurent la jouissance des fruits de vos travaux ; méritez ainsi, que le tems et l'expérience perfectionnent le majestueux édifice dont vous allez jeter les fondemens. O fureur des factions ! haine sanguinaire ! funeste ambition ! avilissante cupidité ! dans quels abymes devez-vous plonger un jour une nation généreuse, au moment où elle aura conquis sa liberté, fixé l'attention de l'univers par l'essor de son courage, et par des triomphes inouis !

Où courent ces scélérats armés de massues et de poignards ? Les prisons s'ouvrent, et des milliers d'hommes, de femmes.... Tigres, arrêtez.... Mais il n'est plus tems : la justice est remplacée par son hideux fantôme ; les lois ont été muettes ; en leur présence la mesure des crimes est comblée, des torrens de sang ont coulé.

Vous encore, victimes innocentes, entassées dans les palais et dans les temples méta-

morphosés en infects et noirs cachots, par avance votre voix gémissante frappe mon oreille; mes yeux sont témoins de votre supplice : j'y vois traîner à-la-fois l'adolescence, l'âge mûr, la vieillesse et l'enfance. Quels sont donc vos attentats, malheureuses victimes? La vertu, un zèle trop éclairé, les talens, le génie, vos dépouilles qu'on brûle de ravir. Je vous vois en même jour monter sur les échafauds; et vous, pères couverts du sang de vos fils; et vous mères qui avez serré vos filles contre votre sein, et demandé en vain à grands cris de mourir avant elles. O comble de l'égarement et de la barbarie! Peuple, tu accours à ces atroces spectacles, tu t'applaudis de tels sacrifices, tu crois leur devoir ton salut et ta félicité. Où donc est le sénat? où donc sont les citoyens courageux? Ils triomphent aux frontières, ou sont dans les fers. Le reste tremble devant un lâche tyran, devant ce tribunal qui règne avec lui : tribunal dont le nom seul fait rougir la justice et la raison : tribunal où les témoins, les juges, et le tyran qui les inspire et ses nombreux satellites, forment une horde de bourreaux. Dans l'étendue de ce vaste empire, en tous lieux, chaque jour, ces monstrueuses fu-

reurs se multiplient, et la terre deux fois parcourt son cercle autour du soleil, sans qu'elles se ralentissent. Je vous en atteste, crêpes funèbres, que je vois étendus sur cet empire, et qui le voilerez long-tems; je vous en atteste, florisssantes contrées que je vois changées en déserts arides, et vous fleuves qui remontez vers vos sources, ne pouvant franchir les amas des cadavres livrés à vos flots par des navires flottans qui s'entr'ouvrent..... Le sage et le génie de l'histoire qui l'inspire, s'arrêtent, comme si le crayon avec lequel celui-ci transmit aux derniers âges les traits des monstres qui firent nager Rome dans le sang, tombait de sa main, impuissant à tracer de telles horreurs.

Pénétrés jusqu'au fond de l'ame par ce tableau qu'ils n'ont qu'entrevu, les guerriers français et bataves gardaient un morne silence; lorsque de nouveaux chefs-d'œuvre réveillent et captivent leur attention. Quel spectacle! Est-ce un enchantement? Athènes, Rome, une divinité qui commande à vos ruines, les relève. L'architecture, dans toute sa majesté, se présente aux regards des héros. Ils admirent dans ce bel art un dessein sublime, d'heureuses proportions; mais sur-

tout ils sont frappés de l'immortalité qu'il respire. Telle est la grandeur de ses monumens, que leurs ruines sont augustes, et même lorsqu'ils ne sont plus, leur place est révérée; et reproduits par l'imagination, ils reprennent encore une ombre de vie. Enfin, tout se meut, tout va renaître. Les édifices, les palais élevés dans le chaos de la barbarie vont s'écrouler sous le poids de leurs ornemens monstrueux; déjà le tems se hâte d'en saper les tours; elles tombent, et de leurs débris naissent des monumens, images de ceux d'Athènes et de Rome. La terre qui s'entr'ouvre, rend au jour ces monumens mêmes, renfermés long-tems dans son sein comme en de paisibles tombeaux, à l'abri de la rage barbare qui mettait tout en cendre.

Des sons harmonieux, langage le plus énergique de l'ame, enchantent, captivent de nouveau les cœurs. Long-tems étouffés par des cris barbares, ils renaissent, annoncent l'aurore des plus beaux siècles. Tels, après une longue nuit où le silence ne fut interrompu que par les clameurs des oiseaux funèbres, on entend les doux accords qui, dans l'orient, devancent le char du soleil. Quels sons attendrissans! La douleur, les tristes regrets, pous-

sent des voix plaintives, les larmes coulent à leurs accens. Du sein de ces accens éclatent des sons terribles, les cris du désespoir, de la vengeance, des sanglans combats, de la liberté triomphante. A ces voix impérieuses, on croit voir l'Océan furieux sortir de ses limites, l'Etna s'ébranler, et, rival du tonnerre, jeter ses flammes jusqu'à la voûte céleste.

Mais des tombeaux s'ouvrent. Quels immortels en sortent couronnés de palmes nouvelles! En eux l'automne de l'âge s'unit au printems d'une éternelle jeunesse; bienfaiteurs des hommes, ils viennent pour la seconde fois créer la société; ils regardent en souriant leurs tombeaux qui se ferment pour jamais.

Homère .... Oui, Homère lui-même entonne la trompette héroïque : c'est Mars enflammé qui couronne la valeur ; c'est, en des accens adoucis, Minerve qui conduit l'homme à travers le labyrinthe de la vie, vers la sagesse et le bonheur. Nul après lui n'ose élever la voix, et la trompette et la lyre restent longtems déposées sur son autel; mais le cygne de Mantoue s'en saisit, il en tire des sons dont la douceur enchante. Pindare, quel mor-

tel osera suivre ton vol audacieux jusques aux régions célestes! Démosthènes parle; et, plus puissant qu'un monarque, il maîtrise les esprits, commande à tous les cœurs, fait pâlir les tyrans, embrase l'ame des peuples. Brillante d'attraits, Thalie tient le masque arraché par sa main à l'homme. Melpomène est armée d'un poignard; les passions l'environnent; et, dans un langage élevé, elle donne de sévères leçons aux chefs des peuples. La vertu ingénue, familière, vient converser avec les hommes sous les traits de Socrate. Tacite présente les traits hideux des tyrans, gravés par son burin mâle et hardi; il les traîne devant l'immense et redoutable aréopage, où, pour l'éternité, les peuples prononceront chaque jour leur sentence ignominieuse.

Enfin un sage qu'inspire le génie qui jadis sous le nom d'Uranie eut des autels, prend la parole et prononce cet oracle :

Troupe guerrière, vous venez de contempler dans leurs ouvrages et dans leurs actions une partie des grands hommes que les siècles passés amenèrent au jour. Le tems viendra où l'étude de ces modèles en formera de nouveaux, qui n'auront long-tems que des ému-

les ; et c'est de l'Italie, d'Albion, de la Germanie, et des rives de la Seine, que partiront des accens qui étonneront et instruiront la terre. Il est déchiré ce voile ténébreux qui couvrait les faits les plus éclatans des bienfaiteurs de l'humanité ; désormais ils vivront pour l'univers. Déjà, à la voix de Colomb, un nouveau monde est comme sorti du néant : Colomb, dans un autre hémisphère, tu viens d'ériger un second trône à l'homme qui se dit avec orgueil le roi de la nature, trône que l'Espagnol ensanglanta.

Mais l'homme va s'agrandir encore. L'univers s'ouvre, le domaine de la pensée s'étend de toutes parts, elle pénètre dans les abymes de la terre, plane sur l'Océan, prend un essor rapide, et suit le vol immense des comètes.

Astre si éloigné de la terre, en vain, durant des milliers de siècles, tu cachas dans la profondeur infinie des cieux, les nombreux satellites et le vaste anneau qui t'éclairent et te décorent ; l'œil de l'homme les atteindra et les forcera de rouler en sa présence.

Laborieuse Egypte, tu cimentas du sang de tes peuples ces pyramides colossales sur lesquelles tu croyais graver pour l'immortalité ta mystérieuse sagesse : mais il est créé, l'art

d'éterniser la pensée de l'homme mortel; au lieu de s'ériger en oracle, d'attendre qu'on la vienne consulter des extrémités du monde, la sagesse voyage elle-même parmi les hommes, et les dégage des chaînes de l'erreur. Cependant tout annonce que la nature travaille en silence à former des ames sublimes. Un grand homme, il sera Français, ouvrira et tracera la route à la plus étonnante des sciences. Albion, tu t'enorgueillis justement d'avoir donné le jour à celui qui lui succède. Il tient en ses mains la balance qui doit peser le soleil et les planètes dans leurs cours. Déjà se composent les élémens du miroir de la nature; elle le remettra aux mêmes mains: décomposant ce qu'il y a de plus subtil, un rayon de lumière en sept rayons peignant à l'œil étonné les couleurs primitives, il portera ses regards jusque dans le vaste atelier où la nature, de son pinceau, colore l'univers: et le dernier pas de ce géant dans la carrière qu'il a remplie, y posera un terme qu'il est incertain que l'homme franchisse jamais.

Je pourrais annoncer les progrès de l'esprit humain en d'autres sciences; la foudre arrachée au ciel; le feu, cette ame universelle de la nature, évoqué et brillant aux regards; les

élémens décomposés, l'air invisible coulant en eau; la conquête de plusieurs planètes, étendant le vaste empire du soleil dans les régions célestes; des récits fabuleux réalisés, l'homme naviguant dans les airs; de nouveaux fanaux animés de la voix de la renommée, et le rendant comme présent en divers lieux. Mais ce qui est plus digne encore de fixer l'attention, guidé par la nature, éclairé de son flambeau, il percera les sombres réduits où, depuis l'origine des siècles, la tyrannie et la superstition ont formé leurs idoles. Il en reconnaît et le danger et le néant; il dissipe ces fantômes antiques et monstrueux que lui-même consacra à la raison, et devant lesquels il se prosterna, oubliant sa propre grandeur. Un astre nouveau se lève pour éclairer la terre; son orient est la France: il embrasse dans sa course le monde entier. Puisse-t-il ne jamais s'obscuroir!

Dans le passage rapide d'un enchantement à un enchantement plus grand encore, le tems s'est écoulé sans que les guerriers se fussent aperçus de sa durée; mais l'aurore commençant à dorer les coteaux, ils regagnent le camp, et les génies s'élèvent dans les cieux.

Les Français et les Bataves, absorbés dans

les sentimens que produisent en eux les spectacles dont ils viennent d'être les témoins, marchaient en gardant un profond silence. Guillaume, entouré de ses frères et de plusieurs autres chefs, fut le premier qui le rompit. Est-ce donc seulement ici, dit-il, que nous tenterons d'abattre l'orgueil de l'Espagnol? N'est-ce pas à la vue des tours de notre patrie que doit se déployer notre courage? Nous nous sommes vus à cet instant environnés de nos ancêtres, de ces chefs qui furent le soutien du Batave; ces glorieuses images se sont offertes à nos yeux. Nous devons égaler leurs exploits, les surpasser même; mais le peuple dont ils défendaient les lois secondait leurs entreprises : serait-il abattu dans ces jours où il a besoin de tout son courage pour triompher? Ah! s'il l'était, l'exemple de notre fermeté peut le réveiller encore. Barneveldt, dit-on, respire; il va de contrée en contrée, afin d'entretenir dans tous les cœurs le feu de la liberté : mais toi-même, Barneveldt, tu ne nous adresses point ta voix. Pouvons-nous tarder plus long-tems? Allons nous-mêmes exciter le zèle de nos concitoyens, et leur montrer que la liberté qu'on se flatte d'outrager impunément, conserve encore des vengeurs.

Henri, témoin des vives inquiétudes où ces héros se livrent, partage tous leurs sentimens, mais instruit qu'ils recevront bientôt de leurs concitoyens le signal des combats, il n'hésite pas à le leur annoncer ; et prévoyant qu'il touche à la journée où il les verra se séparer de lui, il les invite à se rassembler dans une fête champêtre dont il veut faire précéder leurs adieux.

Le camp, dans son enceinte, renfermait un hameau ; auprès était un asile que la nature orna de ses attraits les plus enchanteurs, et que la guerre avait respecté. Tandis que les champs voisins offraient l'image de la dévastation, que la Loire ensanglantée fuyait chargée de cadavres ; ici les ruisseaux, nés sous un bocage frais qui ceint un beau vallon, roulaient leurs eaux paisibles et transparentes. Lorsque les foudres guerrières avaient suspendu leur bruit, les habitans aîlés de ces lieux y revolaient, et bientôt unissaient leur touchante mélodie au murmure flatteur des eaux et du feuillage. Les parfums répandus dans l'air adoucissaient les peines ; la nature pénétrait dans les ames, elle y ramenait le calme. Les chefs avaient consacré cette retraite aux entretiens de l'amitié, et c'était là

que leurs cœurs se plaisaient à s'épancher.

Henri les conduit dans ce vallon, où les attend un festin, présenté comme des mains mêmes de la nature. Les arbres agités jonchent de fruits désaltérans le tapis d'un gazon frais, et dans les coupes ruissellent la liqueur des vendanges et l'eau pure des fontaines. De jeunes villageoises apportent aux guerriers des couronnes de fleurs; des villageois viennent leur offrir les plus heureux présens de la terre.

Pendant le festin, part du sein des bocages une douce harmonie. Bientôt s'avance à pas cadencés, du fond des bosquets, la troupe des habitans du hameau, invités à cette fête, conduits par deux époux qu'un amour mutuel et la main généreuse d'Henri unissent dans ce jour; des guirlandes de fleurs entrelacent leur chevelure, voltigent avec elle, forment autour d'eux une douce chaîne.

O villageois! disent entre eux les Bataves, vous qui méritez d'être heureux, et qu'on accable d'injustices et de peines, un seul regard de la nature et du bonheur vous fait oublier vos infortunes. Semblables au limpide et paisible ruisseau qui ne garde aucun vestige du passage des torrens qu'hier il essuya, ni ne

s'émeut de ceux qui demain tomberont sur lui du haut des montagnes; vos cœurs, où règne l'innocence, s'ouvrent à la félicité présente, sans trouble du passé ni de l'avenir.

Leurs yeux se reposent avec satisfaction sur la joie pure de ces ames simples; et, pour un moment, ils oublient eux-mêmes leurs malheurs et les crimes du monde. Ils entonnent des chants d'hyménée pour célébrer le bonheur des deux époux, dont le hameau honore la vertu; ils leur souhaitent, ainsi qu'à leurs descendans, une félicité sans mélange de peines, leur promettent d'y concourir, et les servant à leur tour, les fruits délicieux et les coupes remplies de la liqueur des vendanges passent dans les mains de tous les villageois, qui expriment leurs vœux en faveur de ces guerriers; cet encens qui part de leurs lèvres est pur, et s'élève vers le ciel.

Cependant les danses rustiques, où plusieurs Français et Bataves se mêlent, succèdent au festin : le vallon est doucement ébranlé, les oiseaux redoublent leurs chants pour dominer le son des hautbois, les ruisseaux coulent en cadence, et l'on croit entendre les échos, dans leurs retraites reculées, frapper du pied la terre.

Une seule villageoise, la jeune et belle Adélaïde, se tenait isolée : prosternée devant un tombeau qu'ombrageaient des cyprès lugubres, plongée dans une douleur profonde, elle le regardait comme pour y pénétrer par la pensée ; et, détachant tristement les fleurs qui lui descendaient en guirlande jusqu'à la ceinture, elle les déposait sur le monument arrosé de ses larmes. Ses compagnes accourent, veulent l'arracher à cette sombre solitude : elle résiste à leurs efforts. Non, dit-elle, je ne puis participer à des fêtes ; voyez ce tombeau : l'année ramène en ce jour le moment fatal où mon amant mourut dans un combat en signalant sa valeur ; le tems ne peut arrêter le cours de mes larmes. Me serais-je couronnée de fleurs, si ce n'eût été pour les consacrer à son ombre ? Cher Ronois, cette douceur on veut me la ravir !... J'honore ces guerriers, je partage le bonheur de ces époux ; mais ne puis-je leur témoigner ces sentimens que par des plaisirs si étrangers à mon cœur ? Le souvenir que je conserve à ces cendres, est le seul hommage que je puisse rendre à la fidélité conjugale et à la valeur. Cruelles, voulais-je vous contraindre d'ensevelir avec lui votre joie ? Pourquoi donc

troublez-vous ma tristesse ? En même tems, la tête inclinée sur la tombe, ses bras la serraient avec plus de force.

Cependant, malgré sa résistance, ses compagnes l'entraînaient. Henri voit cette scène, il s'avance, prend la main d'Adélaïde, la reconduit près du tombeau, et, détachant les fleurs dont il est couronné, il les y dépose. Adélaïde lève sur lui des regards reconnaissans, et l'on voit se ralentir le cours de ses larmes. Les danses sont abandonnées; villageois et guerriers, tous environnent Henri, Adélaïde : chacun ceint de fleurs le tertre où Ronois repose; les deux époux attendris tracent sur l'écorce d'un des cyprès les noms de Ronois et d'Adélaïde : Guillaume, ses frères, Coligni, Henri et le jeune Maurice, dressent sur ce tombeau un trophée, et les Bataves célèbrent par l'hymne de Mars le dévouement du guerrier qui meurt pour la patrie. Ainsi, par un mouvement que la vertu seule inspire, au sein de la joie d'une fête, cette tombe, l'infortune et la douleur d'Adélaïde, qu'on en voulait arracher, captivent seuls tous les cœurs. L'heure paisible qui sépare le jour de la nuit, ajoute encore dans les ames au silence du sentiment qui règne autour de la

tombe. Tout-à-coup Adélaïde se lève. Dans l'égarement de sa mélancolie, elle appelle l'ombre de son amant, et forme quelques pas lentement cadencés autour des sombres cyprès : dans ses traits perce le sourire déchirant de la douleur. Puis, inanimée, comme sortant de l'illusion fugitive d'un songe flatteur, elle retombe sur le monument. Des larmes coulent de tous les yeux.

Guillaume enfin rompant le silence : Ronois dit-il, nous venons de célébrer ta valeur, ton héroïque dévouement; que les accens de la plainte qui se font entendre dans mon cœur, se joignent au cri de la justice à la vue de ce tombeau. Amans malheureux, victimes de la guerre, ce fléau destructeur né de la tyrannie, soutien des despotes, et jeu des conquérans : ils s'informent peu si leur fer sanguinaire arrache les fils aux pères, les époux aux épouses. Guerriers, je vole avec joie aux périls, et, si le destin le veut, à la mort, quand j'oppose à ces oppresseurs de l'innocence et de l'humanité une défense légitime; mais j'abhorre une fureur meurtrière.

Henri prenant la parole : Je verse dans votre sein, dit-il, un sentiment que je trouve au fond de mon cœur, et que nos entretiens ont

encore développé. Les hommes ne se réunirent-ils pas en société pour concourir à leur félicité commune, et pour étouffer le germe des combats? toutes les guerres ne sont-elles pas des guerres civiles? Nom trop doux encore : la terre étant habitée par une seule et même famille, elles deviennent des parricides. Et cependant cette terre n'est qu'un vaste champ de bataille; l'épée la ravage autant que le soc la sillonne, le sang l'arrose encore plus que les sueurs et les larmes de ceux qui la cultivent; et la mer ensanglantée par les carnages dont elle est le théâtre, engloutit les débris de ceux que tous les fleuves ne cessent de rouler dans ses abymes. Est-ce une fable que le récit de ces mortels issus des dents d'un dragon, et qui se détruisaient l'un l'autre dès leur naissance? C'est l'histoire de l'homme. Les fléaux dont le ciel afflige le monde, ne s'allument pas à-la-fois dans toutes les contrées, et ne font pas de continuels ravages : la guerre, frénésie habituelle des rois et des peuples conquérans, la guerre n'est jamais qu'assoupie : à son réveil, elle agite les états comme à des époques marquées, et quelquefois avec une telle rage, qu'elle embrase la plupart des nations,

et menace de les effacer du monde. Oh! qui étouffera dans le cœur des peuples et de ceux qui les gouvernent, l'ambition, ce monstre altéré de sang!

Prince vaillant, mais juste et sensible, dit Guillaume, qui oserait assigner à l'homme le terme de sa perfection? Lorsqu'étant borné au seul instinct des animaux auxquels il disputait sa proie, il errait dans les forêts et n'habitait que des antres, eût-on cru qu'à sa voix naîtrait de ses membres épars et désunis, le corps de la société; que ces forêts, que ces antres se métamorphoseraient en fertiles campagnes et en villes florissantes? Honoreriez-vous trop les hommes, d'espérer que, par le progrès des lumières, et par une balance heureusement formée, les effets de cette ambition si funeste seront un jour moins fréquens et moins terribles?

Les principes de la morale et de la liberté, peu connus encore, mais fondés sur les bases de la justice éternelle, ne sauraient être anéantis. Ils reparaîtront sur la terre, et le flambeau de la raison que l'homme a reçu de la nature, ce flambeau trop souvent obscurci ne s'éteindra jamais. Les peuples, sortis de la nuit de la barbarie, ont brisé plusieurs de

leurs fers ; seraient-ils destinés à porter éternellement ceux dont ils sont chargés encore? La justice qui commence à se montrer à leurs regards, la liberté pour qui plusieurs nations combattirent avec une gloire immortelle, ne doivent-elles pas attirer leurs vœux, et leur inspirer le courage de s'affranchir du joug que le despotisme voudrait leur imposer pour jamais ? Le désir du bonheur, ce désir inné dans nos ames et qui se propage de race en race, ne sera-t-il pas leur guide ? Ne les conduira-t-il pas enfin, malgré les écueils placés sur leur route, jusqu'au port où la nature les appelle ?

Ce peuple simple dans ses mœurs, frugal, laborieux, qui n'occupe qu'un point du globe, et dont un tyran trouble le bonheur ; le Batave, en se délivrant du joug, en triomphant de l'Espagne qui veut tout envahir pour tout opprimer, peut augmenter les forces qui balanceraient ce pouvoir, donner un grand exemple au monde, et sauver l'Europe des fers que Philippe lui prépare. L'entreprise est périlleuse, mais elle est grande ; et les malheurs de ce peuple, son courage, sa constance, ses vertus, lui diront de tout oser pour obtenir le succès.

Nassau, s'écrie Coligni, vous et les Bataves, tracez aux peuples opprimés cette glorieuse carrière. Vaillans athlètes, signalez-vous dans ce champ de la vertu, et puissiez-vous y remporter des triomphes immortels !

Le spectacle de la tyrannie et du fanatisme, qui frappe nos regards, ne semble pas nous promettre un plus heureux avenir. Le despotisme redouble ses fureurs. Le fanatisme fait de l'homme le tigre le plus féroce, bannit de son sein la voix du remords, et même érige à ses yeux ses crimes en autant de vertus.... Ah ! si de l'excès de ces horreurs sortait enfin le calme ! Si les Français et d'autres peuples rougissaient enfin de leur férocité ! Si le genre humain trouvait de puissans défenseurs ! Si des sages législateurs élevaient leurs voix, adoucissaient l'homme encore trop barbare !... Hâtez-vous d'arriver, siècles plus heureux, qu'à peine j'ose attendre, et que l'ambition, l'hypocrisie, la soif de l'or, l'ignorance et tous les vices ne retardent point votre vol si long-tems imploré !

Les habitans du hameau goutaient, en écoutant ces guerriers, un charme qu'ils n'avaient point connu encore ; mais craignant d'être de

faibles interprètes des sentimens dont ils sont pénétrés, ils empruntent l'organe du plus éclairé et du plus respectable de leurs vieillards. Vertueux héros, dit-il, vous venez de montrer plus de grandeur en ce moment que dans les champs de la guerre, où votre intrépidité vous place au dessus des humains. Vos leçons, nouvelles pour nous, ne sortiront jamais de notre mémoire : nous avons cru, en vous écoutant, que le ciel même nous dévoilait sa sagesse. Quel langage! qu'il a de force dans votre bouche! combien il élevait nos ames! que ne pouvez-vous le faire entendre, je ne dis pas à Médicis, à Philippe, trop insensibles à d'aussi grandes vérités; mais à tous les peuples! S'ils ferment quelquefois l'oreille aux maximes de la raison, peut-être, ainsi que nous, ils se rendraient à la voix des sages dont ils célèbrent la valeur et la vertu.

Durant cet entretien, les ombres de la nuit s'épaissirent; les astres étincelans veillaient dans les cieux : tout se reposait sur la terre; les oiseaux dormaient sous le feuillage immobile; la sève circulait plus lentement dans les rameaux, et du char de la nuit descend le

silence. Les villageois regagnent leurs cabanes, où les attend le sommeil; les guerriers retournent à leurs tentes, et les chefs retrouveront dans la solitude de la nuit les agitations inséparables d'une grande entreprise.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Généreux soutiens de la faible humanité, livrez-vous sans crainte au repos; tandis que le sommeil répandra sur vous l'oubli des peines, un génie veille sur le Batave : c'est la Liberté.

Jadis elle fit de la fertile Grèce le siége de son empire : c'est elle qui inspira Solon, qui érigea les trophées de Marathon et de Salamine, qui tonna par la voix de Démosthènes. Rome lui bâtit des temples; elle y parut sous des traits plus mâles et plus fiers, et les héros enfantèrent les héros. On la vit en Albion; elle protégea le Batave. Mais enfin trop méconnue sur la terre, elle s'en exila jusqu'à des tems plus heureux; et loin de ces nations, orgueilleuses de leur grandeur apparente et même de leurs chaines, elle dirigea son vol vers les Alpes, où d'âpres rochers, un sol ingrat, devinrent son séjour le plus cher. Elle y vit des Catons parmi des villageois; et, du haut de ces monts, elle invitait les peuples à participer au culte dont ils étaient l'asile.

Au sein de ces majestueuses montagnes est le temple qu'elle s'est élevé; son architecture

est hardie et sublime. Aussi durable que les rochers sur lesquels il repose comme sur des colonnes dont la base touche au centre de la terre, il est à l'abri de l'atteinte des mortels : le pur éther environne le faîte; les torrens, les éclairs et les foudres roulent à ses pieds. Tandis que l'hiver, hérissé de glaces, est assis éternellement sur la cime de ces monts, le printems à la douce haleine et l'automne libérale apportent leurs dons sur ces rocs escarpés, reculent les bornes de son empire; les rochers mêmes enfantent des ombrages fortunés; et, du sein de ce temple, la paix et l'abondance se répandent dans les cités et les hameaux de l'heureuse Helvétie. En ces lieux, l'art n'a point enchaîné la nature; elle y verse ses richesses dans une profusion sauvage : là, se précipitent sans frein d'impétueux torrens; ici, des ruisseaux vagabonds coulent en nombreux labyrinthes : l'agile chamois, l'aigle, habitant des cieux, aiment cet asile; tantôt ils s'égarent de rochers en rochers; tantôt, d'une course rapide ou d'un vol audacieux, ils suivent un torrent, et semblent prêts à se précipiter avec lui dans l'abyme; tandis qu'autour des fontaines divers peuples d'oiseaux, fuyant la tyrannie de l'homme, chantent leur

liberté en des accens qui ravissent les cœurs. A côté de la nature sauvage, des troupeaux féconds et d'une beauté frappante paissent en des vallons tranquilles; et l'on aperçoit des cabanes où l'on retrouve l'innocence à l'œil serein, l'antique franchise, l'hospitalité au front ouvert, l'amour fidèle, et la concorde et la félicité, leurs compagnes inséparables. Elevé au-dessus de lui-même, le voyageur s'arrête en ce séjour; il respire avec plus d'aisance, ses passions se calment; et se livrant à des pensées aussi majestueuses que les objets qui l'environnent, il oublie ses foyers, et voudrait couler ses jours sous ces heureuses cabanes.

Du fond de sa retraite, la Liberté observait le Batave; elle entend ses vœux et frémit des périls dont il est menacé. Long-tems elle avait attendu l'instant marqué par les destins pour opposer avec un nouvel éclat son égide au fanatisme ct à la tyrannie. Une force et une majesté divines se manifestent dans ses traits, ses regards et sa stature : elle s'arme, et vole vers les terres du Batave.

En présence d'une foule innombrable, Albe élevait dans Bruxelles un monument de sa victoire. Le bronze le représentait avec le

sourire de l'orgueil et de la vengeance, foulant aux pieds la liberté belgique, tandis qu'il étendait sur ces provinces son bras armé du tonnerre. Les citoyens étaient forcés d'ériger de leurs propres mains ce monument de leur honte, consacré à la terreur. Le ciel était voilé de sombres nuées : le peuple gardait un morne silence : Albe seul laissait éclater une joie superbe. Soudain, au milieu de son vol, la Liberté s'écrie : Batave, lève-toi. A cette voix, qui retentit dans toutes ces provinces jusqu'à leurs limites les plus reculées, les nuages se dissipent, l'espoir se répand dans les cœurs et les ranime, la statue s'ébranle, Albe lui-même frémit. Egmont et Horn, au fond de vos cachots, vous tressaillez d'alégresse, et vous oubliez un moment vos fers.

Barneveldt, dont les tyrans épiaient les traces, et qui n'avait pas quitté les murs de Bruxelles, a, dans sa retraite profonde, entendu cette voix. Son courage se réveille; il a résolu de sortir de ces murs au péril de sa tête, et de se rendre chez le Batave. Dès que les ombres de la nuit couvrent la terre, il porte ses pas vers la prison d'Egmont et d'Horn pour leur adresser, au moins par la pensée ses derniers adieux. Semblable à celui qui,

embrassant le tombeau de son fils, l'arrose de larmes, appelle ce fils, et croit entendre sortir du creux de la tombe une voix chérie, Barneveldt embrasse ces tours ; il ne les peut quitter ; il y puise une force nouvelle, comme s'il n'était point de barrière pour les ames : il s'en arrache enfin, laisse sur les murs lugubres les larmes de la vertu, et, dans l'ombre, précipite ses pas vers le Batave.

Cependant, au camp de Coligni, Guillaume, malgré les soins dont il est agité, et son entier dévouement à la patrie, est douloureusement frappé du sort d'Horn, d'Egmont, de Buren son fils, et craint à chaque instant d'apprendre la nouvelle de leur trépas. Il se livrait à ces tristes pensées, lorsqu'un Espagnol, Miramont, précédé d'un héraut, lui demande un entretien secret. Guillaume surpris l'accorde; l'Espagnol est introduit dans la tente. La politique et la ruse sont empreintes dans ses traits : sa paupière est inclinée; de tems en tems il l'ouvre, jette un regard rapide et pénétrant. Maurice, demeuré seul avec son père, observe Miramont, qui s'avance jusqu'au héros, se courbe devant lui, et profère ces paroles :

Je me félicite de paroître devant ce Guil-

laume, dont la présence répond au bruit de la renommée. Albe, qui se vit à regret forcé de jeter dans les fers deux guerriers dont l'Espagne prononce le nom avec orgueil, et de vous enlever un fils, votre chère espérance, Albe, que la victoire a couronné, ne respire point votre perte. Un sacrifice peut dégager Egmont et Horn de leurs fers, calmer tous les cœurs, vous rendre à vos foyers, et vous délivrer de vos propres liens, car la terre est une prison lorsqu'on est exilé de sa patrie. Et Philippe, près de Madrid, ouvrira la prison de votre fils.

Mon fils respire, dit Guillaume, et il est aux mains de Philippe !

La renommée, reprend l'artificieux émissaire d'Albe, ne vous a donc pas encore instruit du sort de cet infortuné ! Albe, à son roi, ne pouvait envoyer un otage plus illustre. Buren a paru dans Madrid pour honorer le triomphe de Philippe. Le monarque, sa cour, Granvelle, ont long-tems joui de ce spectacle.... Mais il est en votre puissance de recevoir votre fils et vos amis dans vos bras. Le seul prix que Philippe exige, c'est que vous abandonniez un peuple qui lui-même vous abandonne. Le Belge, prosterné aux pieds

de Philippe, ne lèvera plus un front superbe. Sera-t-il encore votre idole? lui sacrifierez-vous inutilement ce que vous avez de plus cher? Mais dût-il vous seconder, dussent de nouveaux alliés suivre vos étendards, ces ruisseaux divers (vous l'avez éprouvé) ne sauraient prendre un même cours; tandis que, semblable à l'Océan, dont le décroissement serait insensible quand même plusieurs fleuves refuseraient de lui apporter le tribut de leurs ondes, l'Espagne, de la moindre partie de ses forces, peut inonder et détruire toutes ces provinces. Songez enfin que, d'un mot, Philippe peut perdre vos amis et votre fils.

Esclave, dit Guillaume, connais-tu la patrie? Cesse de profaner ce nom; cesse d'outrager le Belge en ma présence. Si j'imitais nos ennemis, tu recevrais... Mais la captivité de deux héros, celle de mon fils, ne justifieraient point une perfidie. Retourne à celui qui t'envoie : dis qu'au prix qu'il propose, ces héros et mon fils refusent la liberté et la vie. Miramont se retire, frappé de terreur.

Maurice prenant la parole : O comble d'indignation! dit-il; un des Nassau, mon frère, est dans l'Espagne comme un gage de la soumission du Belge!

Impatiens d'apprendre quel peut être l'objet du message d'un Espagnol près de Guillaume, les chefs bataves se précipitent dans sa tente. Albe, leur dit-il d'une voix encore animée, Albe m'offre la liberté d'Egmont, d'Horn et de mon fils; nos parens, nos amis sortiront du fond des cachots, si nous abandonnons la cause pour laquelle nous avons combattu.

Nous lisons sur le front de Guillaume sa réponse magnanime, s'écrient les chefs. Vous-mêmes me l'eussiez dictée, reprend Nassau : eh ! qui de nous ne préférerait la mort à ce traité honteux ? Non, non, que Philippe, qu'Albe, composent avec des lâches en leur proposant des lâchetés. Ne pouvant s'assurer de nous avoir abattus, ils tournent tour-à-tour contre nous les armes de la force et celles de la ruse; mais le Belge eût-il étouffé pour jamais son courage, pourrions-nous le trahir jusqu'à le charger nous-mêmes de fers, après avoir tenté de l'en dégager ? Cependant l'émissaire espagnol, s'il ne réussissait pas à changer nos desseins, devait sans doute les approfondir, et son arrivée me confirme ce qu'un secret pressentiment annonce au fond de nos cœurs, que des cris de liberté se font

entendre du haut des tours du Batave. De quelle ardeur nous y répondrions !

Cependant une foule de Bataves s'assemblent devant la tente de Guillaume, et cherchent à pénétrer dans ses regards quelle doit être leur destinée : mais Guillaume, dont les dangers de la patrie redoublent encore le courage, craint, dans ce moment, d'en manifester toute l'énergie. Il ne croit pas que les Bataves aient laissé ralentir leur ardeur ; mais il hésite à les interroger : et, pour irriter leur impatience et rendre leur valeur plus terrible, il garde un morne silence. Alors Lumey levant sur Guillaume un œil farouche : Jusques à quand, dit-il, traînerons-nous une vie indolente? car je n'y peux donner un autre nom. Sera-ce assez pour nous de réduire ici l'Espagnol à n'oser point nous attaquer ? et contents d'avoir arrosé de son sang les champs français, laisserons-nous dans nos foyers Albe exercer librement ses injustices ? Les jours s'écoulent, et le Belge est esclave. N'aurons-nous pas même un tombeau dans notre patrie? Vous fûtes plus heureux, guerriers qui répandîtes votre sang dans les plaines belgiques : un jour la liberté germera de vos cendres. Nous vivons, vos ombres nous

appellent, et nous demeurons oisifs.... Ainsi que vous, répond Guillaume, j'entends la voix des morts : mais le Belge semble être descendu dans une nuit plus profonde que celle du tombeau... Oubliez-vous le Batave? interrompt Lumey; doutez-vous qu'il n'aspire à sortir d'esclavage? Il n'a point dégénéré, et la tyrannie n'a pas extirpé de son cœur la racine des vertus propagées durant le cours de tant de siècles.

Pénétré jusqu'au fond de l'ame des grands sentimens dont il est le témoin, Guillaume laisse éclater la joie dont il est animé; et se tournant vers les Bataves : Guerriers, leur dit-il, et toi Lumey, j'en atteste le ciel et vous, les combats seuls vont décider de notre sort.

Il dit, et se retire dans sa tente, où sa main avait suspendu le tableau des provinces belgiques, et jamais il ne se livrait au sommeil qu'il ne l'eût considéré. Dans ce moment, il y fixe des yeux plus attentifs encore : il parcourt les villes, suit le cours des fleuves, attache l'œil sur les provinces bataves. La voix de ces provinces semble frapper son oreille. Alors ses yeux s'animent d'un feu terrible.

Il s'arrache à ce tableau, et, se reposant sur sa couche, il attend le sommeil, dont la vapeur bienfaisante s'appesantit enfin sur sa paupière, et pénètre de veine en veine. Telle une nuée odorante, formée des fleurs d'une prairie, s'avance dans les airs, et, poussée par des vents légers, vient environner le laboureur près de succomber sous le travail de la charrue; il s'arrête au milieu de ses champs, respire la vie avec ces parfums, tandis que l'haleine des zéphyrs sèche la sueur de son front, et que ses bœufs épuisés mugissent de plaisir et goûtent le repos.

Cependant la Liberté qui plane sur les provinces bataves, s'applaudissait d'y voir renaître avec plus d'ardeur le désir de combattre bientôt sous ses étendards; mais, à la vue de ce peuple, qui même n'est pas encore prêt à s'unir tout entier au premier essor du courage que font éclater deux de ses provinces, à la vue des nuées d'ennemis qui doivent l'environner, et de tous les périls qui le menacent, elle méditait sur les moyens de lui procurer de nouveaux secours.

Toutefois elle se demande quelles nations oseront partager ces périls. Consentira-t-elle en ce moment, où tant de gloire attend le

Batave, que des rois, guidés par la politique, fussent avec lui les premiers pas dans cette carrière? Quel spectacle le monde présentait-il aux yeux de la Liberté?

Elle les détourne de l'Asie, où l'on n'ose prononcer son nom; de l'Afrique, où l'on vend des hommes; de l'Amérique, où se dirigera son vol, mais qui maintenant fume encore du sang répandu par le fanatisme et la tyrannie; où l'Espagnol poursuit jusque dans les antres, pour l'enchaîner au fond des mines du Potose, le sauvage qui dédaigne l'or.

Mais l'Europe, où elle a répandu quelques traits de lumière, et qui se croit civilisée; l'Europe, plus favorisée des dons de l'intelligence et du génie, quel aspect lui offre cette belle partie du globe?

Albion, qui veut être la souveraine des mers, qui respire l'ambition des conquêtes; ambition incompatible avec la philantropie, sentiment qui n'a pas encore animé le genre humain; qu'elle se vante d'être l'île de la liberté, et croye lui rendre le culte le plus pur, pourvu qu'un jour elle ne se montre pas contraire à celle d'autres peuples : la Germanie, qui se nomme une république de princes; ce

corps vaste, informe, mu par tant d'intérêts divers qu'on ne les peut concentrer dans un intérêt général; terre que l'ambition et le fanatisme ont couverte des plus longs ravages dont ils aient encore effrayé le monde : Rome, jadis le domicile de la liberté, et où s'élève maintenant le trône de la superstition et de la tyrannie, d'où partent les sombres nuages qui enveloppent une grande partie du globe, et où s'assied un pontife superbe qui, couronné d'un triple diadême, a long-tems abusé et gouverné le monde, et prétend l'abuser et le gouverner encore : Venise qui, en rejetant l'inquisition religieuse, a conservé l'inquisition d'état, et qui regrette sa grandeur passée : le Portugal, qui craindrait de favoriser une nation industrieuse, sa rivale future; le Portugal qui ne jouira que d'un moment de gloire, qu'il a souillée en portant à Goa les flammes de l'inquisition : l'Helvétie, isolée dans ses rochers, cultivant en paix les fruits de la liberté; puisse-t-elle cesser de favoriser le despotisme et la fureur guerrière en leur vendant ses citoyens! La Pologne, qui prononce le nom de liberté au milieu de ses esclaves, de l'anarchie, et des lois qu'elle reçoit de ses voisins : la Moscovie, maintenant esclave et

barbare : enfin, la Grèce, ou plutôt ses ruines, qui luttent contre le tems, et où le despotisme règne sur les tombeaux de Socrate et d'Aristide.

Tel est le tableau que, dans un coup-d'œil rapide, l'Europe offre à ce génie, et les divers intérêts qui séparent la plupart de ses rois et de ses peuples des intérêts du Batave : heureuse cette nation, si elle peut obtenir d'eux la neutralité ou l'indifférence !

Enfin il arrête ses regards sur la France, où le Batave a trouvé quelques défenseurs généreux. O France ! s'écrie-t-il alors, terre où les vertus, les lumières et les talens, comme les productions d'un sol que la nature a particulièrement comblé de ses dons, germent de toutes parts, malgré tous les genres de tyrannie réunis pour les étouffer ; les larmes, la sueur et le sang abreuvent sans cesse tes fertiles campagnes ; une multitude innombrable de bras ne les cultive que pour engraisser tes maîtres ; par quelle aveugle idolâtrie t'es-tu laissé dépouiller de tes droits les plus chers et les plus sacrés ! Il viendra cependant ce jour où tes enfans, rassemblés à mon nom, à ma voix, sous mes enseignes, sortiront comme du sommeil de la mort par un réveil terrible...

Que ne puis-je t'annoncer que les organes de ta volonté établiront tes droits sur une base inébranlable, en déclarant à l'univers les droits de l'homme! O chute rapide de ces lugubres tours, repaire du despotisme durant plusieurs siècles! O nuit, où des pas cadencés fouleront ces ruines, où se lira cette inscription : *Ici l'on danse;* où tout un peuple se rassemblera dans l'éclatant élysée de la liberté! France, lorsque tes guerriers, à leur retour du nouveau monde, seront embrasés du feu que leurs mains généreuses auront allumé sur mon autel, et qu'ils apporteront dans leur patrie; alors, ô France! je le jure, tu seras libre. Que les puissances de l'Europe conjurent contre toi; qu'elles ébranlent ce globe pour renverser au milieu de toi mes autels; qu'elles répandent la désolation sur tes campagnes, écartent Cérès de tes ports; tu t'environneras de plus d'un million de tes citoyens combattans, barrière invincible, phalanges par-tout victorieuses, au-delà des bords du Rhin, et au-delà des Alpes et des Pyrénées: qu'au même tems des guerres civiles déchirent tes entrailles; enfin, qu'à l'aurore de ta liberté, sortis comme des abymes de l'enfer, d'exécrables tyrans qui, s'il était possible,

[illegible]

Le génie [illegible] l'œil de cet avenir éloigné, considère avec douleur les jours de sang et d'horreur prêts à luire sur cette contrée, et dont les puissances des ténèbres commencent déjà les funestes apprêts; il en frémit pour le [illegible], et ne voyant sur la terre que des ennemis de ce peuple, ou des nations et un petit nombre de bons qui, en s'intéressant à sa destinée, sont eux-mêmes infortunés, il veut lui procurer des secours plus sûrs que ceux des puissances terrestres, et vole au-dessus des vastes plaines des mers.

Au centre de l'océan qui sépare les deux hémisphères, s'élèvent d'immenses rochers

aussi anciens que le monde, et dont la cime brave la foudre tandis que leur pied résiste à la tempête; des îles étendues, couvertes d'un verd ombrage, les environnent; et la nature, mue par d'éternelles lois, a formé de l'assemblage hardi de ces rocs irréguliers, un vaste palais, d'une structure étonnante et qui imprime le respect: c'est le palais d'Ocanor, puissant génie, auquel est confié l'empire des ondes. Du sommet de ces rochers, il voit la mer rouler majestueusement autour de la terre. Quand les vapeurs nées des eaux flottent en nuages, c'est lui qui ordonne aux vents de conduire vers les diverses plages du monde ces lacs suspendus, afin qu'ils descendent en nombreux torrens dans le sein de la terre fertilisée, et donnent aux fleuves les tributs que leur cours doit porter à l'Océan. Jamais les tempêtes n'ébranlèrent son palais; si, dans leur audace, les flots s'élèvent contre ces rochers, arrêtés tout-à-coup au milieu des airs, leurs mugissemens s'étouffent, ils retombent dans leur lit. Heureux dans la tourmente, les vaisseaux qui rencontrent ces îles! de tous côtés s'ouvrent des ports où il n'est besoin ni d'ancres ni de cordages; et des sources d'une eau douce et brillante jail-

tissent éternellement du sommet de ces rocs, et coulent avec un murmure harmonieux, à travers l'ombrage des forêts, jusque dans l'onde amère et tumultueuse. C'est là que s'arrête la Liberté.

O toi, dit-elle, dont jadis les eaux couvrirent la terre sortie de la nuit du chaos! puissant génie des ondes, si tu inspires mes sentimens au hardi nautonnier qui traverse tes flots; si tu jetas avec moi les fondemens de plus d'un empire, c'est maintenant qu'il faut réunir tous nos efforts pour triompher des plus grands obstacles qui se soient armés contre ma puissance. Vois cette contrée que tes vagues embrassent, qui jadis fut heureuse sous nos lois; maintenant elle gémit, elle succombe sous le joug accablant de mes audacieux ennemis. Avec mon empire, relevons-y le tien. Que les pavillons du Batave, arborés sur les mers, y reparaissent avec tant d'éclat, qu'il soit pour l'univers un nouveau peuple, qui l'étonne, et fasse connaître notre puissance jusques aux lieux où le soleil se lève et à ceux où il finit sa carrière. Vois, dans cette autre contrée, ces héros qui déjà signalèrent leur courage pour la défense de leur patrie, et qui, loin de céder aux revers, enfantent un

dessein plus hardi et plus magnanime ; accorde-leur ton secours. Je ne viens pas, contraire à l'ordre irrévocable des destinées, te conjurer d'écarter les malheurs que le Batave doit éprouver dans ton empire ; mais de les adoucir, et d'en faire sortir sa gloire et sa félicité.

La noble harmonie de cette voix est répétée au loin par les ondes ; les vents s'arrêtent, et les vaisseaux qui voguaient devant ces lieux sont immobiles.

Je te promets d'être l'appui de ce peuple, dit Ocanor ; ce ne sera pas la première fois que nous nous serons prêtés de mutuels secours. Il jette alors un regard favorable sur les terres bataves, et les vagues vont se briser contre ce rivage avec un doux murmure : présage heureux qui satisfait la Liberté. Aussitôt elle part, et dirige son vol vers le camp de Coligni.

En ce moment, un songe représentait à Guillaume une image de la vérité. Il se croyait aux bords de la mer : agrandi par le spectacle de cet élément que l'homme a dompté, il respirait le souffle restaurateur des vents, prêtait l'oreille au bruit majestueux des vagues, et laissait ses regards errer et se perdre

sur l'espace immense des mers, lorsque, sur l'élément terrible, s'avance une femme dont les traits ont une majesté divine; c'est la Liberté. Nassau, dit l'immortelle, deux provinces bataves, Hollande et Zélande, t'appellent. La patrie, ta gloire, te réclament. Si le Belge et le Germain trahirent ton espoir, devant toi s'ouvre une carrière nouvelle.... Elle dit, et lui montre une flotte qui sillonne rapidement les ondes, et qui aborde au rivage. Dans son transport, il embrasse les proues, appelle à grands cris ses guerriers, et s'élance avec eux sur ces vaisseaux : mais l'excès de son alégresse l'éveille; et les vaisseaux, la mer et l'immortelle ont disparu. Il entend cependant encore le tumulte des flots; longtems la voix céleste fait retentir jusqu'au fond de son cœur les noms de Hollande, de Zélande; et les premiers rayons du jour calment à peine l'agitation de son ame.

Nassau, concentré en lui-même, craignant de nourrir une espérance illusoire, se livrait aux sentimens dont son cœur était rempli, lorsqu'un guerrier arrive, est introduit dans la tente. Barneveldt m'envoie, dit-il, et je viens apprendre à Nassau que déjà deux provinces bataves se sont armées, résolues d'at-

taquer le colosse de la tyrannie.... Hollande et Zélande, interrompit Guillaume. Elles-mêmes, reprit le guerrier, et déjà elles ont nommé leur chef, s'il ose partager leurs périls. Il serait indigne de leur choix, répond Guillaume, s'il n'était pas animé du même courage. Le champ vous est donc ouvert, s'écrie le guerrier, et vous y volerez, vous et vos cohortes ; ce peuple vous attend pour braver avec vous le trépas.

Cependant Coligni ayant appris l'arrivée d'un guerrier batave, paraît dans la tente : il considère le héros, et voyant sur son front briller l'espérance et la joie : Illustre ami, dit-il, je lis dans votre ame ; l'amitié n'a pas besoin d'interprète : le Batave, dont je présageai la valeur, vous appelle ; à peine avons-nous eu le bonheur de vous serrer contre notre sein, que vous allez échapper de nos bras.... Au port de la Rochelle, de nombreux vaisseaux voguent à mes ordres. Bataves, ils sont à vous, ainsi que mon or : Genlis, Lanoue, et les guerriers qu'ils vous amenèrent dans la Belgique, briguent l'honneur de rester attachés à vos pas. L'appui que je vous offre est digne peut-être de la grandeur de vos desseins ; Coligni, jusqu'au trépas, sera pour

vous un ami fidèle, et les Français qui suivront vos étendards, vous accompagneront au sein des périls.... Je ne reçois point vos refus généreux : je vois, pour quelque tems, l'orage s'éloigner de nous; vous allez affronter les plus terribles tempêtes : je veux (mon zèle et mon amitié me permettent ce langage), je veux que vous acceptiez mes offres; consentez que les Français et votre ami aient la gloire de concourir à cette grande entreprise.

Guillaume embrasse Coligni, et donne aussitôt à ses frères l'ordre d'assembler les Bataves. Ces cohortes arrivent couvertes de leurs armes; les chefs sont placés à leur tête. Nassau, dont le port et les traits sont plus majestueux, dont les yeux semblent jeter des flammes, leur adresse ces mots :

Compagnons de mes infortunes, vous qui brûlez du désir de combattre pour la patrie, suivez-moi, et je vous conduirai dans son sein. Si l'accès nous en est fermé du côté de la terre, la mer va nous l'ouvrir. Je ne vous dissimulerai pas nos dangers; je parle à des héros. A travers les écueils de la mer, nous arriverons à des écueils plus terribles; vous n'acquerrez vos foyers, vous ne les acquerrez

libres qu'au prix de votre sang, et ce n'est qu'à ce même prix que vous les conserverez. Tandis que nous attaquons une puissance qui fait la terreur du monde, me demandez-vous si toutes nos provinces se lèvent pour nous seconder, si de nombreux alliés nous offrent des remparts invincibles? Avec des secours étrangers nous entrâmes dans la carrière. Aujourd'hui deux provinces bataves donnent l'exemple aux autres provinces, prêtes à s'armer, et toutes nous appellent. Un ami, digne de ce nom, le vertueux Coligni, nous seconde; Genlis, Lanoue et les Français qui firent avec nous les premiers pas vers la liberté, qui partagèrent nos malheurs, loin de nous abandonner lorsque les périls se renouvellent et deviennent plus éminens, continuent à s'associer hardiment à notre destinée; voilà quels sont nos alliés; et le courage sublime fait de cohortes semblables une redoutable armée. Bien plus, vous entendez les voix de vos concitoyens, de vos femmes, de vos enfans, de vos amis, des cendres de vos pères, les voix de la liberté et de la patrie. Jadis le voyageur, s'arrêtant aux Thermopyles devant des tombeaux, y lisait ces paroles : Vas, dis à Sparte que nous reposons ici pour avoir obéi à ses

saintes lois. Docile à cet oracle qui sortait de ces tombeaux, et comme accompagné de ces ombres glorieuses, ne doutez pas qu'il ne l'allât faire entendre dans Sparte, et dans toutes les contrées où il portait ses pas. Guerriers, dussions-nous, comme ces braves Spartiates, périr tous en luttant contre ce nouveau Xerxès orgueilleux de pouvoir couvrir de ses bataillons nos terres et nos mers, nous le combattrons encore du sein de nos tombeaux, et notre gloire vivra dans tous les siècles. Quels ne seront donc pas nos trophées, si le Batave, secondé par notre exemple et notre courage, affranchi par sa valeur et par sa vertu, triomphe du despote et de ses nombreuses armées! Une déïté tutélaire, la liberté, va déployer à tous les yeux son étendard, guider nos proues, combattre avec nous, et nous rendre invincibles.

Des cris d'applaudissemens s'élancent jusqu'à la voûte céleste. Les Bataves et les Français entonnent des chants de victoire, et l'on dirait qu'ils ont vaincu tous les revers, et que ce jour est le jour même de la liberté. Aussitôt la troupe guerrière se dispose pour le départ.

Cependant Coligni, Henri et les chefs fran-

çais environnent Guillaume, et semblent par leurs regards le solliciter à différer encore leur séparation. Le héros fixe long-tems sur eux des yeux attendris, sans pouvoir rompre le silence. Cher Coligni, dit-il enfin, vous voyez mes regrets; et je ne les pourrais vaincre si dans mon cœur ne retentissait la voix de la patrie. L'univers a vu nos malheurs; il est tems qu'il aperçoive nos triomphes, ou qu'une chute plus éclatante éternise notre gloire. Il semble dans nos infortunes, qu'une main favorable nous offrant le sein d'amis intrépides, comme le port le plus assuré dans l'orage, nous ait conduits ici pour que votre courage soutînt notre constance. Coligni, que la tyrannie tremble en nous voyant reparaître au sortir de vos bras. Mais si vous en croyez mes paroles, les dernières peut-être que je vous adresse, défiez-vous de la paix que Médicis vous propose. Vous ne l'ignorez pas; la faveur des rois ne succède pas si promptement à leur haine: vous allez affronter à la cour une mer plus orageuse et plus perfide que celle où nous exposons notre fortune et notre vie. Que ne puis-je satisfaire à tous les sentimens de mon cœur, repousser le glaive sanglant qui frappe mes concitoyens, et celui qui vous

menace !.... S'adressant à Henri : Recevez mes adieux, prince, qui m'avez donné des témoignages flatteurs de votre estime et de votre amitié ; vous qui, au printems de votre âge, sûtes nous soutenir dans nos revers, et redoubler l'ardeur qui nous porte à secourir notre patrie et l'humanité gémissante. Vivez pour ne vous occuper que du bonheur des Français. Si le sort vous plaçait un jour sur ce trône, où trop souvent fut assis le crime, vous ferez voir à l'univers un nouveau Titus.... Coligni, poursuit-il, quel moment douloureux pour notre amitié ! Que ne devons-nous pas à vos secours ! mais qu'il est doux de les tenir d'une main généreuse et chérie ! La reconnaissance et l'amitié guideront nos pas dans le chemin de la vertu et de la gloire ; vous la partagerez avec nous ; et lorsque je descendrai chez les morts, si quelque trophée honore ma tombe, ceux qui viendront la considérer prononceront le nom de Coligni, et ce nom satisfera mon ombre.

Henri vivement ému : Nassau, dit-il, si les nœuds les plus puissans ne m'attachaient à ma patrie, à Coligni, la gloire et l'amitié m'entraînant sur vos pas jusqu'au bout de votre carrière, j'irais m'associer à votre for-

tune, et vos lauriers seraient mes lauriers, ou votre tombeau mon tombeau.... Je me retracerai souvent ces entretiens qu'emportaient trop rapidement les heures.

Coligni se précipite dans les bras de son ami. Il faut donc nous séparer, dit-il d'une voix émue. Je ne sais quel secret pressentiment m'annonce que c'est la dernière fois que je vous serre contre mon cœur : sur qui tombera le coup mortel ?.... L'olivier m'appelle sous son ombrage ; un serpent, de ses replis tortueux, environne l'arbre de la paix ; ses yeux et sa langue sont autant de dards ; peut-être mon sang rejaillira sur l'olive. Mais les dangers ne sauraient long-tems étonner le courage. Je vais essayer si une fois la candeur peut désarmer la ruse. Plus heureux, vous ne verrez votre ennemi que le fer à la main. Je vous suivrai par la pensée, et mon cœur s'associe à tous vos périls. Que mon épée vous accompagne ; puisse-t-elle dans votre main recevoir un éclat immortel en abattant la tyrannie !... Allez, tendre ami... illustres Bataves... ce feu de vos regards me promet pour vous les plus hautes destinées ; et les lauriers que je vous ai vu cueillir sont le présage des trophées que l'avenir vous

prépare. Allez, et portez jusqu'au ciel la gloire du Batave.

Il dit, et présente son épée à Guillaume, qui la reçoit avec une vive satisfaction. Henri donne à Maurice un coursier belliqueux couvert d'une housse éclatante : le jeune guerrier l'admire, s'élance sur le coursier, et brûle de voler avec lui dans les combats.

Tandis qu'ils s'oubliaient dans ces touchans adieux, les Bataves armés, Genlis et les Français qui ont brigué l'honneur de suivre ces guerriers, s'avancent conduits par les frères du héros, et montés sur des coursiers agiles. D'abord impatiens de partir, ils agitaient leurs armes bruyantes : mais bientôt, partageant les sentimens qu'exprimaient ces amis, ils demeurent immobiles.

Cependant l'immense plaine que doivent traverser les Bataves, présente le majestueux spectacle de l'armée de Coligni, qu'il a fait ranger en bataille, dernier honneur que ce chef rend à ses illustres hôtes. Un hommage moins éclatant, mais aussi flatteur, leur est encore préparé. Du sein de ce hameau paisible, où naguère des héros participèrent à des jeux champêtres, s'avancent les villageois qu'ils ont associés à leur fête. Adélaïde les

conduit ; et parvenue jusqu'à Guillaume, elle lui présente en leur nom une couronne de laurier. Bientôt brille dans les yeux des Bataves et des Français, leurs compagnons d'armes, une ardeur belliqueuse, et leurs rangs s'ébranlent. Guillaume monte son coursier ; l'épée de Coligni à la main, il donne le signal du départ, et la troupe guerrière se met en marche. Alors les instrumens militaires expriment à grand bruit les triomphes qui suivent les glorieux combats ; cent bouches d'airain lancent tour-à-tour leur tonnerre ; et les airs retentissent de ces cris répétés : Victoire aux Bataves... Les cohortes s'éloignent ; les chefs se parlent encore par leurs regards, et se cherchent des yeux, lors même qu'ils ne peuvent plus s'apercevoir ; tandis que les vœux des guerriers français et des villageois, ne formant plus dans l'air qu'un murmure favorable, accompagnent long-tems la troupe héroïque.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

MONTÉS sur des coursiers rapides, Guillaume, les Bataves et les Français arrivent devant les fameux boulevards de la Rochelle, marchent à l'instant même au rivage, où les vaisseaux nombreux de Coligni les attendent : tout s'y trouve préparé pour le plus prompt départ. Guillaume s'avance, monte le vaisseau qui lui est destiné; les Bataves et les Français le suivent : les ancres sont levées, et les agiles bâtimens volent sur la mer profonde.

Du sein de son palais, Ocanor voit les guerriers fendre la plaine humide; il commande aux vents et aux vagues de respecter cette flotte : soudain les vagues et les vents forment une heureuse harmonie, et la mer docile retrace l'image d'un fleuve majestueux qui suit la pente de son lit d'une course réglée et constante; l'aquilon agite moins fortement ses aîles, voltige avec légèreté autour des voiles, et d'un souffle adouci caresse les ondes.

Tels que de jeunes chênes, promettant d'effacer leurs aïeux, montrent de la vigueur dès leur naissance, jouissent des trésors que tour-à-tour leur prodiguent le soleil et les

nuages, et des sucs les plus précieux que la terre leur envoie, s'exercent à lutter contre les vents, et jetant de profondes racines, annoncent au voyageur, qui déjà se retire sous leur ombre, qu'un jour, pères d'une forêt, ils toucheront les nues et vaincront les fureurs des tempêtes : tels les Bataves sont favorisés des vents et des eaux. La flotte poursuit son vol; derrière elle fuient Olonne, Jersey, les bords où la Loire enrichit l'Océan, ceux où la Seine y porte ses ondes. Arrivés près de Calais où la mer, resserrée entre des rochers, mugit avec fureur pour renverser ces barrières, les vaisseaux franchissent cette route avec la rapidité dont les fils d'Eole traversent les plaines de l'air. Les guerriers en conçoivent un heureux présage, et ne doutent pas que le ciel ne protège leur navigation.

Enfin ils aperçoivent dans le lointain les rives du Batave : ces rives si chères, dont ils ont été séparés, et qui sont l'objet de tous leurs vœux, brillantes en ce moment des plus beaux rayons du jour, font naître en leur esprit l'image d'une terre nouvellement sortie des mains du créateur; tous les cœurs tressaillent de joie, et les pilotes y dirigent la course de leurs vaisseaux.

Cependant, comme des bornes de l'horizon et dans l'épaisseur des nuages, s'offrent tout-à-coup à leurs yeux des voiles blanchissantes qui d'abord ne paraissent guider que des barques légères; de momens en momens elles s'agrandissent, et maintenant sont des vaisseaux; les mâts s'élèvent jusqu'aux cieux, et l'on voit flotter les nombreux cordages. Ils reconnaissent des navires espagnols : ils s'arment, et déjà le bronze portait en son sein le trépas, quand une chaloupe vogue rapidement vers Guillaume. A côté de la proue, est un mortel remarquable par la noble douceur de ses traits; il unit à la vigueur du jeune âge qu'il n'a pas encore dépouillée, la majesté de la vieillesse vers laquelle il s'avance; sa tête commence à se couronner de cheveux blancs, semblables aux premiers frimas qui pâlissent le feuillage. Guillaume le considère; et la chaloupe ayant abordé son vaisseau : Barneveldt, s'écrie-t-il en le serrant dans ses bras, est-ce vous? Sans prévoir que nous aurions le bonheur de vous rencontrer sur cette mer, et que nous amènerions une flotte, vous rendiez-vous, avec les Bataves qui vous accompagnent, vers les rives de la France pour nous recevoir dans vos navires? Barneveldt a dis-

paru quelque tems; mais il n'a point laissé ralentir dans son sein l'amour de la liberté.

Les yeux de Barnevelde s'animent. Il est donc vrai, dit-il, je vois nos défenseurs intrépides; ils volent vers le Batave. Il fut un tems où me dérobant aux regards des humains, j'évitai jusqu'à leurs traces : souvent les retraites les plus isolées et les plus sauvages étaient ma demeure. Mais lorsque le bruit des exploits qui vous ont signalé sur les terres de la France, a frappé mon oreille et que j'ai vu le Batave renaître, je parais au milieu des citoyens les plus vertueux de la Hollande et de la Zélande; je revois des hommes; ils ont résolu de rejeter les fers de la tyrannie, et j'entends de toutes parts les accens de la liberté. Je leur parle des héros qui loin de leur patrie ont combattu pour elle, en même tems qu'ils ont défendu les droits des Français, et qui, secondés à leur tour par des amis généreux, ont dressé sur les bords de la Loire le premier autel à notre liberté. Que la mer, dis-je, nous ouvre une route pour nous réunir à ces héros.

Nous rencontrons des navires chargés de l'or du Potose, dépouille de la malheureuse Amérique, et que Philippe destinait à l'assu-

jettissement du Batave. Nous combattons : le courage supplée au nombre, la victoire nous couronne. Avec cette riche proie, nous vous apportons nous-mêmes le vœu qui vous nomme notre chef. Nassau, vous obtenez cet honneur de la part d'un peuple qui renaît à la liberté.

Barneveldt est entré dans le vaisseau de Guillaume, suivi de plusieurs guerriers, que conduisent Boisot et Saunoy, leurs chefs, fameux dans les combats de mer : ils expriment les sentimens qu'ils consacrent à la patrie, et à celui qu'elle a nommé son défenseur. Tandis que Guillaume serrait Barneveldt dans ses bras, le souvenir d'Egmont et d'Horn renaît dans leurs ames, et les noms de ces héros sont prononcés par eux avec douleur.

Cependant Barneveldt, avant de rentrer dans son navire, montre à Guillaume les vaisseaux chargés des trésors enlevés à l'Espagne, voulant qu'il en prononce la destination. Cet or est à la patrie, dit Guillaume ; instrument du despotisme, qu'il soit en nos mains l'instrument de la liberté. A ces mots de liberté, de patrie, que répètent à-la-fois tous les guerriers de la flotte, elle prend un vol plus rapide. Mais Guillaume, dans la crainte

d'être découvert, ordonne que, profitant de l'abri d'une île où la nature a construit une rade, on plie les voiles et qu'on jette les ancres : aussitôt les voiles sont pliées, et les ancres descendant avec bruit dans les ondes, vont mordre la terre : la flotte est immobile sur les vagues émues.

Bientôt le père du jour se plonge au sein de la mer : la mer semble être le palais du soleil ; des torrens de lumière l'embrasent, luttent contre le crystal mobile des eaux ; l'éblouissante clarté disparaît soudain et fait place aux ténèbres. Les astres de la nuit s'avancent en silence, déchirent de leurs rayons ses voiles épais, se manifestent dans les cieux découverts de toutes parts ; et la mer retraçant ce magnifique spectacle, on voit dans la voûte éthérée et dans le miroir qui paraît non moins immense, éclater les flambeaux éternels de l'univers. Mais les vents, comme impatiens d'enfler les voiles, élevaient leurs voix sur les flots, tandis que les astres brillans marquaient aux héros leur route. Soudain les voiles se déploient, et les vaisseaux ont repris leur vol sur les ondes. Tels se précipitent des aigles qui, portant de la nourriture à leurs rejetons, les ont vus du haut d'un rocher aux

mains du ravisseur ; leurs yeux dardent des flammes, l'air ému du battement de leurs aîles cède à l'impétuosité de leur vol.

Les ténèbres enveloppent la terre, les mortels sont plongés dans le sommeil; mais vous, puissances ennemies de l'homme, vous ne fermez point la paupière.

Au sein de la brûlante Asie, la tyrannie érigea son trône. Du fond de son palais, qu'environnent des rochers arides et d'immenses déserts, elle embrasse de ses regards le monde entier qu'elle opprime; et le monstre, toujours invisible, ne montre que son glaive et son sceptre de fer. Le soupçon, la terreur, habitent cet horrible séjour; ils y forgent sans cesse des chaînes, et sans cesse on y entend gémir des malheureux.

A l'aspect de la flotte batave dont aucun obstacle ne ralentit la course, le monstre pousse un cri terrible; les cieux, la terre, les mers s'en émeuvent, et les empires s'ébranlent. Quoi! dit-il, l'homme, jouet fragile de tous les élémens, esclave de la nature entière, son propre esclave, l'homme lève un front orgueilleux, aspire à la liberté! Europe, quelques-uns de tes peuples ont paru briser mon sceptre : mais parmi eux, les uns,

après une liberté achetée par des torrens de sang, ont vu ma tête s'élever avec des traits plus formidables du sein de la liberté même; d'autres pensent être libres, et par cette illusion je les enchaîne. Et le Batave, fier de son ancienne indépendance, ose, du bruit de la révolte, ébranler l'Europe. Je veux dompter, je veux punir cette nation insolente; je veux la plonger dans des malheurs qui soient pour l'univers un exemple terrible; afin que désormais tous les peuples portent leurs fers sans murmure, et que, loin de songer à les rompre, ils tremblent au seul nom de la liberté.

S'élançant dans les airs, le génie fend les plaines célestes, atteint l'Europe; et considérant d'un œil satisfait les ruines de l'ancienne Grèce, tombeaux de la liberté, il prend un vol plus rapide, et s'arrête au centre de Madrid.

Là s'élève un temple, demeure du fanatisme. Jadis, sous les noms de Moloch, de Teutatès, et sous d'autres noms, divers peuples lui offrirent des victimes humaines. Furieux que ces horribles offrandes lui fussent enlevées, il répandit sur un culte nouveau son souffle empoisonné, et rassemblant les

débris des temples et des autels où ruissela le sang des hommes, il en forma ces autels et ce temple où l'Espagnol l'adore. Un poignard ensanglanté arme sa main. Pâle, consumé d'une flamme intérieure, ses yeux creux lancent des feux étincelans.

A la sombre lueur des bûchers et des torches qui éclairent cet épouvantable séjour, la tyrannie parvient jusqu'au sanctuaire. A peine le fanatisme l'a-t-il aperçue que, pénétrant ses desseins, il se lève précipitamment de son trône, et s'écrie : Je l'ai vue comme toi cette flotte que montent d'insolens mortels. Sera-ce donc en vain que je jurai d'étendre mon empire sur tous les peuples, que je relevai mes idoles, et couvris la terre de ténèbres profondes ? Les ténèbres s'éclaircissent, plus d'un peuple se soulève contre moi ; et le Batave soumis au sceptre espagnol, et qui devait prosterner son orgueil devant mes oracles.... Qu'êtes-vous devenus, jours fortunés, où je rejetai du sein de l'Espagne et le Maure et le Juif ? où j'ébranlai et parus anéantir l'antique Ibérie ? Elle perdit des hommes, ses richesses, l'industrie ; mais elle me conserva, elle eut un seul culte sans rival ; je transplantai dans son sol l'inquisition,

pour y jeter de profondes racines, pour étendre et multiplier ses branches; pour la garantir de cette orgueilleuse philosophie qui prétend dissiper de son flambeau la nuit au milieu de laquelle je gouverne la terre. Et vous, qu'êtes-vous devenus, jours plus fortunés encore, où je conduisis mes sujets dans le nouveau monde? des fleuves de sang coulèrent sur mes pas; il fallut m'adorer ou périr, et je crus être le seul conquérant de cet hémisphère. Si le Batave triomphe, son exemple entraînera mes adorateurs; autel que cette main érigea, tu seras un jour précipité avec moi dans les enfers. Mais je règne encore, et je tiens encore ce poignard. Madrid, ne m'offres plus ces sacrifices que ramène trop lentement chaque année; il est d'autres spectacles plus chers à mon cœur. Tyrannie, frappons; conjurons tous les élémens pour notre vengeance et notre victoire: que des peuples entiers nous soient livrés en hécatombes; et que, dans un sacrifice à jamais solemnel, les provinces bataves soient le vaste bûcher de tous leurs habitans...

Je partage ta fureur, interrompt la tyrannie, ici nos intérêts sont communs, tu me sers, je te soutiens; que le Batave succombe sous les

efforts réunis de notre puissance. Nous jurons sa perte... le tems est cher; puissions-nous la consommer dès ce jour. Aussitôt les deux génies, environnés d'un nuage qui obscurcit la nuit même, s'élèvent dans les airs, et dans un instant planent au-dessus de la flotte batave. Comme au sein d'un beau jour, des ouragans furieux accourent des régions boréales, bouleversent tout-à-coup les airs, et portent sur des guérets fertiles la désolation et les ravages : ainsi la seule présence de ces génies bouleverse l'océan. Les astres se troublent, les gouffres murmurent, et les vagues s'enflent, se transforment en montagnes mouvantes qui soudain croulent et disparaissent dans les abymes; la baleine épouvantée, sortie du sommeil, s'élançant du fond de son antre vers les nues, demande avec courroux qui ose ébranler son empire, cherche sur les mers son ennemi, combat les vagues mugissantes, et redouble la tempête. Guillaume, séparé de sa flotte, s'efforce en vain de la rejoindre; les terres bataves ont disparu à ses yeux; l'art du pilote, les efforts des matelots deviennent inutiles : et sans tenir de route certaine, son vaisseau est emporté avec violence jusques à l'entrée de la vaste mer que

sillonna Colomb. Mais Ocanor aperçoit le vaisseau battu de la tempête : d'un signe il met en fuite les deux génies qui l'entraînaient sur des écueils, et dirige le vaisseau vers une île voisine.

Assemblé aux bords de l'île, un peuple nombreux implorait le ciel en faveur de ces infortunés qui semblaient dénués de secours ; d'autres, sur de frêles navires, voguaient vers eux pour les arracher aux ondes. Guillaume, sans leur devoir son salut, aborde ; mais à peine avec sa troupe a-t-il imprimé ses pas sur le rivage, que la mer engloutit son vaisseau. Ses guerriers attachent un œil consterné sur ce gouffre dévorant, et font éclater leur douleur par des plaintes : Guillaume seul demeure calme ; sa constance impose ; tout l'admire et se tait. S'adressant à la multitude qui l'environne : Quelle est, dit-il, cette nation qui se montre si sensible à notre sort ?

Un vieillard vénérable se présente ; c'est Aldamène, chef de l'île ; ses traits annoncent la vertu ; sa barbe blanchie qui lui descend jusqu'à la ceinture, imprime le respect : il répond au héros. Vous voyez des Bataves. A ces mots l'étonnement, la joie et la douce espérance se peignent dans les yeux de Guil-

laume et de ses guerriers. Aldamène s'en aperçoit ; mais il continue : Cette île recélait dans son sein le bonheur : nous l'avons acquise sans répandre de sang ; la douceur de nos lois a seule captivé les sauvages qui l'habitent ; ce peuple sorti des mains de la nature, participe avec nous, sous l'empire des lois, à l'heureuse égalité, fondée sur la justice, et que par-tout elles devraient établir parmi les hommes. Les Péruviens échappés à la destruction de leur patrie, retirés dans les forêts dont à peine vous apercevez l'ombrage ; ces Péruviens, malgré l'horreur que leur inspire la présence des habitans de l'autre hémisphère, chérissent en nous des hommes sensibles à leurs malheurs, amis de la justice, et sur-tout implacables ennemis de l'Espagnol. Un ciel serein nourrit le calme dans nos cœurs. Nous adorons paisiblement le père de la nature ; des vœux simples et purs sont nos offrandes ; et parmi nous la vertu seule doit être dépositaire des lois. Cependant, loin d'être indifférens au sort de notre ancienne patrie, nous partageons ses malheurs, et même nous nous faisons quelquefois un reproche de notre félicité. La renommée, quoique d'une voix faible, nous a parlé des efforts d'un héros et de ses com-

pagnons pour rompre les fers du Batave; leurs noms sont parvenus jusqu'à ce rivage; plusieurs d'entre nous, sur-tout Irthur mon fils, désirent de voler sur les pas de ce héros. Pour moi, qui jadis l'ai connu, je m'estimerais trop fortuné si je pouvais, avant que la mort fermât ces yeux où déjà s'obscurcit la lumière du jour, les arrêter une fois encore sur quelques-uns des habitans de ces contrées, où la plus grande partie de mes ans s'écoula dans l'étude des lois et de la justice, dans l'honorable et périlleux ministère d'en être le gardien et le défenseur..... Mais veuillez nous apprendre à votre tour qui vous êtes; quels étaient vos desseins, et pourquoi ces apprêts belliqueux? Croirons-nous qu'animés d'un désir de conquête, vous ayez voulu troubler nos destins paisibles, et que vous ne puissiez souffrir qu'il existe sur la terre un lieu où ne coule pas le sang des hommes? Vos traits nous rassurent; ils nous annoncent que vos ames ne sont point agitées par des passions féroces, qu'elles sont ouvertes aux accens de l'amitié. Vous les entendrez dans cette île, et vous y trouverez des hôtes prêts à soulager vos peines.

Est-ce donc ici, dit Guillaume, la rive ba-

tave où nous devions aborder ! Peuple heureux, échappé à tous les revers dont ta patrie est la proie !... Sage vieillard, nous ne venons pas vous apporter la guerre ; loin d'être les ennemis du Batave, nous sommes des Bataves... Quel moment ! s'écrie le vieillard. A la magnanimité qui éclate dans votre personne, à votre constance, un doux souvenir se retrace dans mon ame. Non, je ne puis me tromper, je parle à Nassau même. Aussitôt les accens d'une alégresse unanime retentissent dans les airs ; tous prononcent le nom du héros ; tous se félicitent d'avoir recueilli leurs frères dans leur île, ils se pressent autour d'eux, ils les embrassent ; Irthur, ses compagnons, les femmes, les enfans même, les interrogent sur leur sort, sur celui du Batave. Le vieillard conjure Guillaume et les frères de ce chef, d'accepter sous son toit simple l'asile de l'hospitalité ; chacun, à l'exemple d'Aldamène, et suivant les sentimens de son propre cœur, s'empresse d'offrir aux Bataves une demeure ouverte à l'amitié.

Guillaume, en peu de mots, satisfait à leurs questions ; il accepte cet asile, demande et aussitôt obtient le plus grand de leurs navires ; il déclare qu'il n'accordera que peu d'instans

au repos, et qu'il va partir. Après avoir donné ses ordres, occupé de ses desseins, il se dérobe à la multitude, et porte ses pas loin du rivage.

A ses yeux se développe un spectacle enchanteur. Les plus heureuses productions des deux mondes, rassemblées dans cette île par la nature et l'art, y croissaient dans une parfaite harmonie : les arbres de l'Europe et de l'Inde trop souvent ennemies, se rencontraient en ces lieux pour s'unir, entrelaçaient leur feuillage varié; les oiseaux de ces climats divers, posés sur les rameaux, vivaient en concorde, confondaient leur plumage, associaient leurs chants. Aucune tache ne souillait l'azur de la voûte céleste. On respirait le calme et le bonheur. L'œil se perdait dans de longs berceaux, ouvrage de la nature; l'or, sans qu'on daignât le recueillir, coulait avec les ruisseaux. Des autels étaient consacrés à l'Etre suprême par la vertu : ici le Batave était heureux, et les sauvages jouissaient de la même félicité, étaient des hommes.

Guillaume est un moment captivé par les charmes de ces lieux, et il semble que les ruisseaux et la douce haleine de l'air emportent une partie des soins qui l'agitent : mais

tout-à-coup se présentent à sa pensée sa flotte errante, les tours de sa patrie, un peuple dans les fers. Aussitôt il retourne au rivage, et s'adressant au chef de l'île : Un sort favorable, inattendu, dit-il avec feu, nous a conduits à travers la mer courroucée, dans cette île comme dans une seconde patrie : mais ne cherchez point à prolonger ici notre séjour. J'ai entendu dans cet élysée même, la voix du Batave opprimé ; pourrais-je languir dans le repos? Non, je pars, dussé-je affronter la mer sur une barque : tandis que je parle les momens s'envolent, sans doute le Batave combat.

Je désirerais, répond Aldamène, jouir plus long-tems de la présence d'hôtes si chers et si illustres; mais ils ne peuvent rester éloignés de la grande carrière, à laquelle ils ont été enlevés et qui les appelle. Et nous, malgré les mers qui nous séparent, nous ne formons qu'une famille avec les habitans de notre mère-patrie ; là, dort la cendre de nos pères. En vous recevant dans nos bras, nous avons resserré ces liens, nous portons un même nom; pourrions-nous consentir que le Batave rampât dans l'esclavage? Mais veuillez cette nuit seulement vous reposer dans ma demeure : partirez-vous sans honorer nos toits

de votre présence? et n'aurons-nous renouvelé de si doux nœuds qu'un instant, qui s'envolerait comme un heureux songe? Vos ordres s'exécutent; déjà l'on se prépare à déployer les voiles de notre plus grand navire. Ici vous avez aussi trouvé de vrais Bataves; veuillez donc aussi raffermir notre constance par l'aspect des vaillans défenseurs de ce peuple; accordez-nous ce peu de momens, et consacrez ensuite à nos concitoyens malheureux le reste de votre vie.

Nassau, ses frères et les chefs qui l'accompagnent, sont entraînés par la voix du vieillard sensible dans sa demeure; ils y trouvent les apprêts d'un festin, et jouissent de l'accueil fraternel de leur hôte et des habitans de l'île.

La nuit s'écoule pour eux dans un entretien qui tour-à-tour attendrit, élève leurs ames. Le héros parle de ses succès et de ses revers. Il trace les portraits de Philippe et d'Albe, peint les flammes de l'inquisition dévorant leur ancienne patrie; il arrête leurs regards sur le courage et la mort héroïque de Brederode, sur la captivité d'Horn et d'Egmont; il n'oublie pas Buren son fils; et les transportant par la pensée dans la Germanie, dont plusieurs

princes et les villes libres embrassèrent la cause du Belge, il traverse comme à leurs yeux la Meuse en vainqueur; mais il les rend témoins de la terreur soudaine dont Albe glaça la Belgique, de la perte du combat; il parle du chêne hospitalier, seul ami qu'il eut dans ces malheurs; ils voient les cohortes bataves et françaises se ralliant aussitôt autour de lui, le secours qu'il courut porter à Coligni, enfin deux provinces bataves qui donnent le premier signal de la liberté, et qui l'appellent; son départ précipité de la France, et la tempête qui, lorsqu'il revolait aux combats, l'a jeté dans leur île.

En l'écoutant, les insulaires, et sur-tout Irthur et la jeune Idalyre son amante, passaient tour-à-tour de l'admiration à la douleur, à la crainte, à l'espoir, et des larmes coulaient de leurs paupières.

Aldamène était comme suspendu à la voix de Guillaume. Foyers de nos pères, dit-il, combien en ce moment nous regrettons de vous avoir abandonnés, lorsque sous l'empire de Charles nous nous séparâmes de vous, moins à l'aspect des troubles naissans que par la terreur de ceux qu'annonçait le règne de Philippe dès le tems où son père l'appela de

Madrid pour le montrer au Belge ! Jeune encore, transporté dans Gênes sur le vaisseau de Doria, il osa conseiller à ce vertueux vieillard, le libérateur de sa patrie, d'élever une forte citadelle pour mettre un frein à la liberté de cette république ; et ce conseil d'un tyran fut l'histoire anticipée de son règne. Pendant que les rois et les pontifes éternisaient ces assemblées tumultueuses du monde chrétien, qui devaient désarmer les rois, fixer enfin notre culte, et réformer les vices des pontifes, et qui, au contraire, multipliaient les erreurs, les scandales et les guerres, le bonheur nous appelait dans cette île écartée. Jusqu'à l'instant où elle me reçut, ma vie s'était écoulée comme un jour orageux. Long-tems agité, je goûte enfin le calme d'un beau soir, loin des tempêtes qui bouleversent le monde ; et, plein de confiance dans l'Etre dont la main tient le fil de nos destinées, je ne crains point la nuit du trépas, qui déjà s'avance et flotte sur ma paupière. Je suis comme dans les avenues d'un séjour plus heureux, où la vertu ne répand plus de larmes, et que ne profane point l'aspect des tyrans. Ils sont punis même durant leur vie ; malgré les courtisans qui se prosternent devant eux, ils sont l'horreur uni-

verselle ; ils sont marqués à leurs propres yeux d'un sceau réprobateur, lorsqu'un trait de lumière leur découvre leur ame hideuse : et peuvent-ils jamais arracher de leur sein le remords, ce ver dévorant, exécuteur inflexible de la justice éternelle ? Que Philippe, environné de la pompe et des plaisirs, dicte des arrêts sanglans ; qu'il appesantisse son sceptre sur la race humaine ; vous qui n'avez guère encore connu que le malheur, vous que poursuivent toutes les tempêtes, et qui, prêts à courir en affronter de plus terribles, portez sur vos fronts le calme du courage et de la vertu, vous êtes plus grands que ce despote altier, fût-il assis sur le trône du monde. Guerriers, si mon âge, si mon expérience me permettent d'animer encore votre ardeur, soyez pour de nouveaux revers un roc inébranlable. Il me semble en ce moment où je considère Guillaume et les héros qui l'accompagnent ; il me semble qu'élevé au-dessus de moi-même, je lis dans l'avenir ; oui, mon cœur en tressaille de joie, je vois le Batave libre ; je vois le bras du Tout-puissant conduire ce peuple et vous, à travers les routes escarpées et tortueuses du malheur, jusques au sommet tranquille où, supérieure aux orages, règne la félicité.

Il profère ces dernières paroles avec tant de force et de grandeur, que les guerriers croient entendre un de ces sages révérés, sur lesquels jadis le ciel parut faire descendre un trait de lumière pour interpréter ses oracles. Au même tems l'aurore, dorant la cime des forêts et des montagnes, fait éclater à leurs yeux ses rayons, signal de leur départ trop prompt pour leurs hôtes; et déjà, enflammés par la voix du vieillard, ils se levaient; et malgré les charmes de cet entretien et de ce séjour, ils marchaient au rivage.

En cet instant les Péruviens sauvages qui habitaient les forêts de cette île, arrivent, se présentent avec fierté, et celui qui les conduit adresse à Guillaume ces paroles : Chef célèbre d'un peuple que la victoire doit couronner, tu vois des malheureux échappés à la barbarie des Espagnols. Sans doute ils ne nous avaient soustraits au dernier supplice, que par un nouvel excès de cruauté. Il est parmi eux des monstres que décorent les traits et le nom d'hommes, et qui, après avoir mutilé les membres de leurs captifs afin de prévenir leur fuite, contens, disent-ils, de conserver ainsi la moitié d'un esclave.... jamais nous n'altérâmes la vérité..... les condamnent à

cultiver pour eux la terre abreuvée du sang de nos pères, la terre couverte, aux yeux du soleil, des ossemens de ses enfans. Destinés à subir ce comble d'atrocités, nous cherchâmes la mort; nous brisons nos fers, et leurs débris deviennent en nos mains des armes invincibles; les gardes de nos cachots tombent sous nos coups; on accourt à leur défense : tout est immolé; et la rage nous servant mieux dans ce jour que notre valeur antique, nous gagnons, sans qu'on y mette obstacle, des routes inconnues à l'Espagnol, et nous arrivons sur de légers navires jusque dans ces forêts où depuis trop long-tems nous attendions la mort, une mort sans vengeance. Une voix, sans doute divine, a porté jusqu'à nous le bruit de ton arrivée; et nous instruisant de tes magnanimes desseins, de ton courage intrépide, a fait naître dans nos cœurs le désir et la douce espérance de partager tes périls et tes succès. Tandis que tu combattais nos ennemis, nous répandions leur sang dans nos contrées; nous sommes vos alliés. Nous jurons amitié aux Bataves, respect et soumission aux ordres de leur chef devenu le nôtre. Guillaume, nous t'offrons des bras libres, et voulons te suivre, fût-ce au bout de l'univers, pour venger nos pères,

leurs tombeaux, nos champs, nos forêts, l'Amérique ensanglantée. Place - nous dans les combats, aux postes les plus périlleux, partout où tu croiras que la mort attend les braves guerriers qui auront immolé de nombreux Espagnols. Nous ne te demandons que des armes.

Alors faisant apporter l'or qu'ils ont arraché des entrailles de la terre : Cet or, ajoute le sauvage, funeste production de nos climats, cet or est, dit-on, dans vos contrées le prix de tout ce qu'on désire ; qu'il serve au succès de votre entreprise, à la gloire des Bataves, à la vengeance du Pérou et du Mexique, et au châtiment de crimes sans exemples.

Ravis d'entendre sortir de la bouche de ces insulaires les fiers accens du plus mâle courage, Guillaume et sa cohorte serrent leurs mains libres, et s'honorent de leur donner les noms d'alliés et d'amis. A l'aspect de ces victimes des malheurs auxquels un monde est en proie, ils brûlent avec plus d'ardeur d'aller combattre les destructeurs de l'homme.

Cependant un superbe vaisseau vogue majestueusement au rivage. Guillaume l'admire, et se demande si un tel secours n'est pas un

don de quelque intelligence céleste; il n'est point dans l'erreur : Irthur, impatient d'aller défendre son ancienne patrie, avec ses jeunes concitoyens résolus de l'accompagner, a construit en secret ce bâtiment entre des rochers escarpés; mais Ocanor lui-même a présidé à cet ouvrage: c'est Ocanor qui envoie ce vaisseau, c'est Ocanor qui le conduit. Jamais il n'en sortit de semblable d'aucun port : à sa grandeur et à sa beauté, on le prendrait pour le char du génie de l'Océan; le mât commande aux nues; la proue est un terrible lion, écartant de son souffle enflammé les vagues écumeuses, et se frayant la route sur l'empire des mers.

Guillaume se précipitait vers ce vaisseau, lorsqu'il voit Irthur s'avancer à la tête d'un corps nombreux des habitans de l'île; ils sont couverts de leur armure. Ces braves étrangers, dit Irthur, sont les alliés des Bataves; mais nous sommes leurs frères, prêts à voler avec vous au secours de notre patrie.

Irthur était cependant saisi d'une douleur secrète dont il voulait triompher. Guillaume fixant sur lui un regard plein de satisfaction : Entrez, dit-il, dans ce vaisseau que vous avez construit, et qui atteste les sentimens que

vous venez d'exprimer. Accompagné de ces vaillans Péruviens, du fils d'Aldamène dont les vertus ont fait naître ici le bonheur, et de ces Bataves généreux, prêts à suivre Irthur, à défendre avec nous la liberté dont ils connaissent les charmes..... je rends grace à la tempête.

Aldamène arrive : son front est majestueux et calme. Mon fils, dit-il en embrassant Irthur, à l'aspect de ces guerriers, de ce vaisseau qui va franchir les ondes, peu s'en faut que, cédant au transport qui m'anime, je n'aille partager ta gloire et tes périls... Mais à ce désir, je vois la morne douleur de ceux que je nomme ici mes enfans, qui m'appellent leur aïeul, et dont je dois quelque tems encore être la consolation et l'appui. J'ai terminé ma carrière; combats en ma place; tu formas ce vœu; en ce moment, ton père, au nom des habitans de cette île, ton père en son nom te l'ordonne. Pars dans ce vaisseau que tu construisis avant l'arrivée des héros dont tu voulais suivre les traces; soutenu par leur présence, guidé par eux, vas dans les contrées où je reçus le jour, aux bords de l'Amstel... que je ne reverrai plus; où, jeune encore, j'invoquai la liberté; où quelquefois un hameau, favorisé

par elle, parut à mes regards s'agrandir, ouvrir des ports au monde. Vas montrer à nos concitoyens que la distance des lieux s'évanouit pour celui qui chérit sa patrie. Irthur, ne balances point; tu lui dois le plus grand des sacrifices. Loin de ta sensible et vertueuse amante, que l'hymen te rendra, signale ta valeur, comme si, à tes côtés, ma voix frappait ton oreille; tu l'entends pour la dernière fois: honore ma tombe. Cependant si le maître de nos destinées, qui me prive du seul appui de ma vieillesse, voulait prolonger mes jours jusqu'à l'instant où ta main victorieuse viendrait fermer mes yeux; où tu me dirais, la patrie est libre; où tu recevrais de moi un doux prix, celle à qui je servirai de père; ô mon fils! je ne connaîtrais point les horreurs du trépas, et l'excès de la joie romprait le fil de ma vie.

Irthur, dans les bras du vieillard, baisait ses cheveux blancs. O mon père! dit-il, ta voix, ton image me suivront; je serai l'honneur de ta vieillesse. Ciel, puissé-je déposer en ses mains mon épée victorieuse, et le serrer encore contre mon cœur.... déchiré en ce moment! Citoyens, tandis que je combattrai, conservez ce dépôt précieux. Il en est un autre... que je vous confie.

Il parlait encore, lorsqu'Idalyre, conduite par ses compagnes, paraît sur le rivage, pâle et presque inanimée; ses larmes se précipitaient sur son sein, et sur la guirlande de fleurs que tenait sa main tremblante. Irthur, dit-elle, je ne puis blâmer ton départ; ta valeur, la valeur de ces héros t'entraînent; mais fallait-il abuser ton amante, lui cacher tes desseins, l'éviter, et partir, même sans lui adresser des adieux? Ton épouse ne peut-elle t'accompagner? Je suis faible, timide: ah! tu ne connais ni l'amour ni la patrie, si tu ne sais combien ils peuvent élever le courage: animée comme toi par l'aspect de ces guerriers, j'ai de plus, ingrat! l'amour que tu méprises; la main qui vient de cueillir ces fleurs pour tracer nos deux noms, aurait osé te ceindre le glaive, et, compagne de tes périls, à tes côtés je braverais le trépas.... O mer! reçois ces noms unis sous de malheureux auspices; qu'ils suivent long-tems le navire qui portera l'infidèle, et lui adressent des reproches que ma voix ne pourra plus lui faire entendre! Elle jette dans les flots la guirlande, et poussant un cri douloureux, chancelle, et tombe sur le rivage.

Le guerrier ne peut partir; ses pas sont enchaînés auprès d'elle. Tendre Idalyre,

s'écrie-t-il, suis ton époux; ma destinée sera la tienne. Comme l'iris faiblement nuancé dans un pâle nuage, la joie se peint dans les traits d'Idalyre. Elle regarde son époux; et des bras d'Aldamène attendri, qui la conduit dans ceux d'Irthur, elle s'avance avec lui vers le vaisseau, aux acclamations des guerriers et des habitans de l'île, émus de cette scène. Aldamène, l'œil en pleurs, présente son fils et sa fille à Guillaume, qui promet de leur servir de père, et qui lui témoigne qu'il conservera un doux souvenir de sa vertu, de leur entretien, de l'hospitalité fraternelle dont il a joui dans l'île batave: il veut consoler le vénérable vieillard; mais saisi lui-même d'attendrissement à cette séparation, il se souvient encore en ce moment qu'il est père, et père plus malheureux. Il l'embrasse : on s'embarque; le vaisseau fend les ondes; et la rive, inondée de larmes, retentit et de cris de douleur et de vœux.

Cependant les guerriers séparés de leur chef et de leurs compagnons par la tempête, étaient plongés dans une sombre tristesse; les jours s'écoulaient, et leurs vaisseaux, comme sans pilote ni gouvernail, étaient errans sur la mer. Douza, Saunoi, Boisot, Barneveldt, l'in-

trépide Lumey, les Bataves qu'ils commandent, et dont rien n'ébranle le courage, ne pouvant supporter une plus longue inaction, dirigent de nouveau leur course vers les rives de leur patrie.

J'espère, dit Lumey, que le vaisseau, qu'un tourbillon impétueux nous a ravi, ne tardera pas à nous rejoindre : mais si notre chef, si tant de braves compagnons sont ensevelis dans les flots, leurs ombres volent autour de nous et nous jugent. Osons poursuivre seuls ce qu'avec eux nous avons commencé ; ou si nous devons périr à notre tour, plus fortunés qu'eux, combattons avant de les accompagner dans la nuit du trépas. Voulez-vous perdre un tems précieux, écarter vous-même le voile qui couvre nos desseins, et glacer le zèle de ceux qui attendent en nous leurs libérateurs ? Lorsque les vents furieux mugissaient dans nos voiles, Nassau, plein d'intrépidité, me fit parvenir cet ordre : Si la tempête nous sépare, aussitôt que la mer sera calmée, cours t'emparer de Vorn. A peine ai-je reçu cet ordre, que son navire a disparu. Qu'au sortir des tourbillons orageux, lorsque nos ennemis croiront que notre flotte est abymée dans les ondes, ce fort important conquis au Batave soit le

gage de sa liberté. Laissez-moi l'honneur de conduire cette entreprise, et qu'à son arrivée notre chef trouve ses ordres exécutés, et passe de la tempête dans ce port acquis par notre valeur. Ces paroles les enflamment, et tous s'écrient : Lumey, que l'ame de Nassau te guide, vole avec nous à cette conquête.

Au nord de la Zélande, où la mer est parsemée d'îles nombreuses, où terminant leur cours, la Meuse et le Rhin se mêlent à l'onde amère, s'élève l'île de Vorn, qui protège les terres contre les flots, et qu'Albe munit d'un fort redoutable : c'est vers ce fort que voguent les vaisseaux. Au bruit des proues écumeuses, les gardes vigilans, se souvenant des ordres d'Albe, prêtent l'oreille, portent l'œil sur la mer. Ils éveillent aussitôt leurs chefs et leurs compagnons ; tous courent aux armes, et dans l'instant les murs sont couverts de vaillans défenseurs, dont l'armure brille à la clarté des astres.

Lumey voit que le succès sera le prix moins de la surprise que du courage ; il fait gronder ses tonnerres, les tonnerres des remparts y répondent. Ce signal des combats trouble les airs ; les arbres que décorait le printems, frémissent, jonchent la terre de leurs fleurs

naissantes, et les jeunes oiseaux, qui bégayaient des sons harmonieux, s'éveillent, pleins d'effroi, sous l'aîle tremblante de leur mère : mais le citoyen, qui n'attendait plus ses libérateurs, sort du sommeil avec un transport de joie. Non moins impétueux que ces foudres, Lumey se précipite vers le fort; il ose côtoyer les murs; les échelles sont dressées; il monte avec vous Swieten, Trélong et les plus hardis, il arrive en combattant sur le rempart : imprimant leurs pas sur le sol de leur patrie, ils sentent redoubler leur ardeur martiale ; ils frappent des coups terribles ; la victoire se déclare pour eux, et déjà s'emparent des Espagnols la consternation et la terreur.

Cependant Nassau, amenant de nouveaux secours au Batave, franchissait les mers ; les vagues s'ouvraient devant son vaisseau, et les vents, comme sans le secours de l'onde, le portaient sur leurs aîles rapides; mais leur vol est encore trop lent au gré de son impatience. Enfin il entend le bruit du combat, il aperçoit enfin la flotte ; tout-à-coup semble s'anéantir l'espace qui le sépare du fort, le vaisseau touche au rivage, le héros est devant le rempart. Douza, Boisot, Genlis, Barneveldt et leurs combattans, transportés de joie, hâtent

la victoire. Comme les vagues d'un torrent fuient devant l'aquilon au sein d'une forêt qu'elles ébranlent, quand, plus épouvantable, l'aquilon déracine les hauts pins, poursuit les vagues, et les dissipe de son souffle dévorant: ainsi les Espagnols ébranlent le courage des leurs dans les bras desquels ils vont se jeter, ainsi Lumey suit leurs pas et les entraîne tous dans la même défaite. Les portes s'ouvrent, les ponts s'abaissent, et Guillaume, ses anciennes cohortes et ses nouveaux alliés, entrent avec des cris de victoire.

De Vorn se répand dans la Hollande et dans la Zélande, dont elle est le lien, la flamme qui embrase les cœurs; à-la-fois les deux provinces rompent leurs chaînes. Toi qui t'élèves avec lenteur aux bords de l'Amstel, ville naissante, dans ton berceau, tu ne prévois point la gloire éclatante que te destine la liberté.

Dans Bruxelles cependant, Albe avait préparé son départ: traîné par de nombreux coursiers, son char l'attendait. Mes sermens sont remplis, dit-il à Frédéric son fils et aux favoris qui l'entourent, et je vais dans la cour de Philippe jouir de ma gloire. Que mes envieux murmurent autour du trône: j'accomplis ce

que d'autres chefs ont vainement tenté, et je triomphe et de Guillaume et de Granvelle. Le Belge, le Batave, si terribles, mon bras les a domptés; leur liberté n'est plus. Le sort même a secondé mes entreprises. Guillaume, ces Bataves qui m'avaient échappé, qui semblaient redoutables encore après leur défaite, ont trouvé leur tombeau au fond de la mer. Que ce qu'on raconte de ce géant enchaîné sous l'Etna soit l'image de l'état où j'ai précipité ce peuple; il peut, en s'agitant, pousser de vains murmures, lancer des feux; mais il retombe sous le poids qui l'accable. Louis, Adolphe, votre glaive audacieux est tombé de vos mains. Et toi, Lumey, qui, animé de fureur, juras de venger l'emprisonnement d'Egmont et d'Horn, ce serment tu l'as emporté chez les morts. Frédéric, et vous qui participez à mon triomphe, je vous laisse dans ces provinces soumises; veillez sur mon ouvrage, sur ces deux captifs que je vous confie. Si ce peuple murmure, s'il manifeste sa sensibilité pour ces chefs qu'il honore comme des dieux, prononcez mon nom, qu'il règne en mon absence.

Il dit, embrasse froidement son fils, descend du palais pour se rendre à son char : quand

un guerrier arrive hors d'haleine, couvert de sueur, pressant les flancs d'un coursier dont les pas rapides ébranlent la terre; il s'élance du coursier, qui s'abat et expire. Volant vers Albe: Où courez-vous, dit-il, appui du trône? Lumey a conquis Vorn; Guillaume a reparu, il est dans la citadelle; Louis, Adolphe, l'accompagnent; la mer, les vents, les ténèbres, leur audace, ont secondé leurs desseins; maîtres d'une flotte, ils conduisirent des forêts de la Germanie une armée moins redoutable; la Hollande, la Zélande sont libres; la citadelle n'a pu résister à ce torrent, il inondera toutes les provinces.

Comme celui au pied duquel tombe la foudre, Albe pâlit. Mais surmontant son trouble: J'irai, dit-il, et ferai rentrer leur audace dans le néant. La mer ne sera pas plus favorable au téméraire Nassau que ne l'a été la terre; je le combattrai s'il ose m'attendre, et je veux que lui-même et ses vaisseaux tombent en mon pouvoir, ou qu'embrasés du feu de mon tonnerre, ils soient engloutis dans les ondes. Frédéric, pars dès cet instant, je ne tarderai pas à te joindre; avec nos soldats les plus aguerris, vole au combat. Vaillant Bossut, qu'au même tems la flotte rassemblée sous

vos ordres, précipite sa course et couvre ces mers. A peine a-t-il parlé que tout s'empresse à exécuter ses lois.

Le bruit de la conquête de Vorn retentit au-delà des rochers d'Albion, et au-delà des rivages de la Meuse et du Rhin. Les provinces belgiques sont émues : mais comme à la renaissance du printems, quand les sillons s'ouvrent aux rayons du soleil, l'aquilon reparaît, et de son souffle glacé porte la mort jusque dans les entrailles de la terre; Albe montre son front redoutable. Bruxelles, tu vis dans ses yeux éclater son courroux, et tu courbas la tête.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Plus prompte que les courriers d'Albe, la tyrannie fend les airs, franchit les Pyrénées; sous ses pieds fuit l'Ebre épouvanté. Elle ébranle Madrid de sa voix terrible, annonce le retour de Guillaume, les triomphes du Batave. L'effroi saisit tous les cœurs, se propage comme un rapide incendie, pénètre jusqu'au palais de l'Escurial. Là, Philippe, au sein d'une cour fastueuse et servile, avait rassemblé les plaisirs; il portait au milieu d'eux un front sévère; vainement leur troupe s'efforçait à dissiper les soucis ombrageux du monarque.

Granvelle se présente à lui. Grand roi, dit-il, tandis que la paix et la soumission règnent dans les nombreux états où s'étend votre empire, Nassau a reparu, et le Batave s'est déclaré libre. A ces mots, les yeux du monarque s'enflamment de colère : il donne l'ordre de suspendre les jeux; les jeux s'écartent, les flambeaux dont le palais est éclairé, semblables à des astres rayonnans, s'obscurcissent; et dans l'instant Philippe assemble les ministres de ses conseils.

Ils sont introduits dans un appartement reculé, où veillent le Silence mystérieux et la sombre Politique à l'œil creux et perçant. Sa main cache un poignard, le sourire est sur ses lèvres; fantôme errant de cours en cours, long-tems il s'arrêta dans Rome, où, revêtu de la pourpre, il gouverna le monde: maintenant ce palais est son séjour.

Philippe, toujours impénétrable, ne peut en ce moment dissimuler son courroux, et tous ses traits en portent l'empreinte. Par quelle fatalité, dit-il, l'ennemi que j'avais abattu se relève-t-il de sa chute? Un parti faible, soutenu par la seule audace de quelques chefs, à peine vaincu rentre dans la carrière; il sort plus redoutable de l'abyme des mers où l'on m'assura qu'il avait été enseveli. La Révolte s'élance de son tombeau, et de sa tête insolente menace d'ébranler mon trône. Nassau respire; que dis-je? il crée une flotte; le Batave est soulevé, il est vainqueur. Quelle divinité dérobait donc aux yeux d'Albe, comme aux miens, leurs projets et leurs entreprises?.... Que mes vaisseaux volent; que l'Espagne, reine de l'Océan, purge les mers de ces rebelles. Mais remettrai-je en d'autres mains le soin de ma vengeance? ou moi-même,

à la tête de mes guerriers, irai-je lancer la foudre sur ces provinces coupables? Cependant j'armerai contre Nassau, seul appui de la révolte, la cupidité humaine; et mes trésors offerts à celui qui m'apportera sa tête.... Rebelle, tremble; j'ouvrirai sous tes pas le tombeau; je veux que tu redoutes l'air qui t'environne, et qu'au sein même de l'amitié tu ne sois pas exempt de terreur. Heureusement ton fils est dans mes mains; dès ce moment, déjà l'ordre en est donné, je vais te frapper dans un autre toi-même, et, vivant, te faire ressentir les horreurs du trépas.

Puissant monarque, dit Granvelle, vengeur de nos autels, si vous n'eussiez pas écouté des prières perfides, si vous n'aviez pas retiré de mes mains des armes sacrées, la religion, plus victorieuse que la guerre, vous aurait assujetti le Batave et le Belge, et nous n'aurions pas maintenant à délibérer sur leur sort. Votre clémence n'a fait qu'enhardir la révolte; ce peuple, en obtenant mon rappel, s'est insolemment vanté de m'avoir relégué dans votre cour, et les cris de triomphe dont Bruxelles retentit à mon départ, frappent encore mon oreille.... O roi! pardonnez: si j'ose en retracer ici le souvenir, c'est que je n'étais pas

l'unique objet de ces outrages. Oui, c'était le premier pas vers la révolte, et le Batave a confirmé cette maxime : Que rejeter le pouvoir du ministre, c'est attenter à l'autorité du souverain dont ce pouvoir émane. J'ai vu naître, croître en peu de tems la rébellion ; j'ai vu flétrir vos lois, insulter même votre personne sacrée, renverser nos autels : n'était-ce donc pas alors le comble de l'audace ? ce n'en était que l'avant-coureur ; elle n'a plus de frein, elle ne connaît plus de limites, et déjà vous arrache un de vos puissans domaines. Ainsi, si l'on ne réprime point leurs premiers attentats, les peuples indociles, après avoir ébranlé l'autorité d'un maître dont le joug seul peut les contenir, la renversent, livrent à l'un de leurs chefs le pouvoir souverain, ou l'usurpant eux-mêmes, osent s'ériger un trône.

Témoin des crimes, je les ai vus impunis ; et dès-lors je prévis de quel embrasement ces premières étincelles seraient suivies. Ne délibérez point sur la nature ou la rigueur du châtiment ; hâtez-vous d'éteindre dans le sang ce dévorant incendie ; ou, j'ose le prédire, bientôt alimenté par la révolte d'autres peuples, il enflammera les deux mondes. Il est tems d'arrêter dans son cours la rébellion :

que les échafauds, que les armes terribles de la religion, que les foudres guerrières l'épouvantent. Immolez tous les coupables que le ciel a remis en vos mains. Buren est à peine sorti de l'adolescence, mais il est le fils de Nassau, et s'il n'était pas en votre pouvoir, il combattrait à côte de son père; sa mort, que l'état demande, commencera le supplice du chef des factieux. En même tems, allez vous-même, grand roi, maintenir à la tête de vos combattans le titre glorieux d'invincible; montrez à tout l'univers que vous savez régner, faire régner la foi, et combattre pour ses autels, lorsqu'elle combat pour votre couronne. Qu'au seul éclat de votre puissance s'évanouisse ce fantôme appelé Liberté, dangereux s'il n'est dissipé dès les premiers momens où il se montre aux peuples. C'est à vous d'en délivrer le monde: mais ne tardez plus, et sur-tout nulle pitié, nulle clémence. En des tems moins sinistres les rois de l'Espagne, pour soutenir leur propre gloire, ont fait couler des fleuves de sang; et quand l'Etat est menacé du plus grand péril, quand on envahit votre sceptre, quand on abat nos autels et que la gloire de Dieu lui-même est compromise, pourriez-vous hésiter!

Ce discours, qui flattait les passions de Philippe, est applaudi du conseil; le seul Figheroa gardait le silence: mais le monarque ordonne à ce vieillard de prononcer son avis. Tel que jadis le chêne antique, chargé d'inscriptions, ombrageant les tombeaux de ceux qu'il a vu naître, instruisait la postérité des erreurs des mortels, et respecté des sages, semblait prophétique; tel, se montrait Figheroa. Des cheveux blancs couronnaient sa tête : la tendre humanité respirait au fond de son cœur, éclatait dans ses traits et se répandait sur ses lèvres. Rarement Philippe le consulte, mais il se flatte qu'en ce moment le vieillard intimidé n'osera défendre le Batave.

Figheroa prend enfin la parole. Granvelle; il est trop vrai, dit-il, l'Espagne a fait ruisseler le sang dans l'ancien monde, et lorsqu'au-delà de l'Océan elle a conquis de nouveaux sujets, des fleuves nouveaux de sang ont coulé; mais ce qui fit gémir la nature dans l'un et l'autre hémisphère, Granvelle, est-ce un exemple à proposer au roi? Et si ce conseil est suivi, quelles en seront les victimes? Des provinces qui font une partie de l'empire espagnol, et qui en sont la gloire; des peuples qui ont remis à Philippe l'autorité pour qu'il

maintînt leur bonheur. Est-ce à vous, ministre des autels, de vouloir couvrir ses Etats de tombeaux et de ruines? La politique, dites-vous, ordonne ces rigueurs. Ah! quand l'humanité ne les aurait point en horreur, la sagesse devrait les proscrire. Dans la naissance des sociétés, les lois érigèrent les trônes comme autant d'asiles; protectrices des peuples, elles sont la garde la plus fidèle des rois. Les lois éternelles des sociétés fixent les droits des peuples et les droits de leurs chefs, assis sur le trône ou placés au sénat; c'est sur la garantie mutuelle de ces droits que reposent la durée des Etats et la félicité publique : un serment tacite ou solemnel, pour le bonheur commun, les engage réciproquement à l'observation du plus saint des traités. Le roi l'a prononcé, ce serment, et l'on ose lui conseiller de l'enfreindre! et l'on dégage ainsi le Batave, le Belge; que dis-je? tous les peuples soumis à son empire, on les dégage de la foi qu'ils lui ont jurée!

L'autorité peut exiler les lois, non les anéantir; filles de l'Eternité, elles survivent aux âges, la voix des malhéureux est leur interprète; du sein de leur exil elles-mêmes font entendre leurs voix redoutables.

C'est du nom de la religion qu'on prétend couvrir la violation des sermens et les crimes les plus atroces ! O Dieu ! je ne reconnais point tes autels dans des bûchers fumans de sang humain. Religion, émanation du créateur, la paix est dans tes yeux; douce, bienfaisante, tu veux éclairer les hommes, les conduire à la vertu, et ne former d'eux sur la terre qu'une famille fortunée.

Philippe, c'est la première fois qu'ici la vérité ose vous faire entendre sa voix; au nom de vous-même, de vos propres dangers, de la justice, au nom de tous les rois, n'y fermez pas l'oreille. L'Helvétie secoua le joug de vos ancêtres, triompha de leur puissance. Je ne veux point pénétrer dans l'avenir : mais le Batave défend ce qu'il a de plus cher, sa liberté, son culte; la mort la plus cruelle n'a pu l'épouvanter; il annonce un courage qui s'accroîtra par les revers; tous les citoyens deviendront autant de héros. Abjurez des lois sanguinaires qu'on vous a proposées, révoquez des ordres meurtriers qu'on vous a surpris : allez vous-même dans la Belgique; mais n'y paraissez point avec le glaive des combats, et que vos mains paternelles y portent la balance des lois et l'olive sacrée de la paix.

Après avoir plaidé la cause d'un peuple, je ne crains point d'élever ma voix en faveur d'un enfant malheureux, qui ne peut s'être rendu coupable, et qui, s'il méritait d'être puni, le serait assez en languissant dans les horreurs d'une prison loin de ceux qui l'ont vu naître. Quand la mort n'est point infligée pour la punition du crime, elle est un assassinat. Ah! Granvelle, combien la politique s'éloigne de son but lorsqu'elle transgresse toutes les lois reçues parmi les hommes! Avez-vous pensé aux terribles suites de l'action que vos conseils ont imprudemment tenté de déterminer? Dans le fils vous voulez frapper le père. Nassau n'ignore pas que son fils est dans les mains de Philippe : cependant il arbore l'étendard de la guerre. Comme père, il versera des larmes; mais les cendres de son fils l'appelleront aux combats. Vous lui donnerez l'appui de tous les peuples indignés d'une action dont l'impunité multiplierait les exemples. Avez-vous pressenti jusqu'où peuvent atteindre les efforts d'une juste vengeance, unis à ceux qu'autorise la réclamation de légitimes droits, unis au courage, à l'ambition peut-être, et soutenus de la crainte des malheurs qu'entraîne la défaite d'un parti qui

lutte les armes à la main contre des forces supérieures? Eloigné par votre état des premiers liens de la nature, souffrez qu'on vous dise que vous en connaissez moins la force et les douceurs. Si les animaux les plus féroces, émus des pleurs d'un enfant abandonné, ont pris pour lui des soins de mères, l'ont allaité malgré la soif du sang qui les dévore, ne soyez pas plus barbare, et prenez pour un enfant malheureux un cœur de père.... Des traits de fureur empreints sur le front de Philippe, font suspendre au vénérable Figheroa la suite de son discours. Ma franchise a déplu, dit-il au roi; organe de la justice et de l'humanité, je n'ai songé qu'à remplir les devoirs sacrés qu'elles m'imposent. Las d'être témoin du carnage, arrivé au bord du tombeau, qu'on m'y précipite, et puisse ma tête être la dernière que fassent tomber le fanatisme et l'abus du pouvoir!

Vieillard, dit Granvelle, ce que vous demandez serait le digne prix d'un discours que Nassau lui-même aurait pu vous dicter: mais cette tête que des cheveux blancs, la débilité de l'âge, peut-être le souvenir d'une antique prudence, sauvent de ce péril, est une offrande que le roi saura dédaigner...Philippe,

le zèle de votre gloire pourrait m'emporter trop loin; mais l'ardeur de la foi qui me dévore, ma haine pour les factieux, et, j'ose le redire, les dangers auxquels ils vous exposent, ferment mes yeux sur toute autre considération. Suivez, grand roi, la route immortelle tracée par votre prudence et par votre courage; marchez sur les pas de vos ancêtres. Votre auguste père, cet empereur redouté du monde entier, daigna quelquefois (permettez-moi cet orgueil) écouter mes avis. Leurs brillantes conquêtes sont les degrés de la gloire où vous pouvez monter; et telle est votre puissance, que si jamais monarque a pu nourrir la pensée d'élever son trône sur les débris de tous les trônes de l'Europe, cette éclatante destinée, songe ambitieux de tant de rois, semble vous être promise. Tandis que les plus grands desseins vous doivent occuper, vous ne souffrirez pas la révolte insolente de vos sujets; vous les punirez de retarder votre course victorieuse. Que votre sagesse seule détermine donc promptement le parti qu'il vous est le plus avantageux de choisir. Vous daignez consulter ici les lumières de vos ministres : mais l'hérésie, la rébellion, dont les intérêts se confondent, accélèrent leurs pro-

grès. Quoi! l'Amérique, et une partie de l'Europe, sont prosternées à vos pieds, et le Batave murmure et tourne contre vous ses armes! un monde se dépouille devant vous de ses trésors immenses pour rehausser l'éclat de votre couronne; et une seule nation, enrichie sous le règne de vos pères, sous votre règne, s'enhardit jusqu'à vous refuser son tribut et son hommage! Le sceptre et la liberté sont inalliables. Novateur sur des objets révérés depuis tant de siècles, ce peuple prétend adopter un culte différent de celui du monarque et de tout l'état; par ce grand acte de licence, il le trouble, il annonce qu'il court à l'indépendance. Vous n'avez pas fait le serment de laisser envahir votre autorité en vous montrant l'esclave de quelques prérogatives antiques; la révolte du Batave confirme que l'unité du gouvernement dans tout l'empire est nécessaire au maintien général du repos public, et qu'un pouvoir, qui dérive du ciel, doit être sacré pour les peuples, que des prestiges, sous le nom de liberté, n'entraînent pas à l'anarchie. La religion vous parle par ma bouche. Monarque, à qui le ciel remit le sceptre pour être mon appui, vous dit-elle, soutenez cette glorieuse destinée. De toutes parts l'on envahit mes

temples. Un monstre, caché long-tems à mes regards dans la profondeur des ténèbres, l'hérésie ose maintenant, à la face du soleil, m'attaquer sur mon trône; des rois combattent sous les étendards du monstre. C'est à vous de les vaincre, c'est à vous de l'enchaîner; qu'il fuie dans les enfers; et je poserai sur votre front une couronne immortelle; je renverserai ces rois à vos pieds, relèverai mes temples, frapperai les tombeaux de Luther, de Calvin; leurs cendres seront dispersées, leurs noms effacés de la terre...

Nous sommes loin de ces triomphes. Pendant que, dans ce palais, nous délibérons, et qu'on ose parler de clémence, les Bataves, Nassau, combattent; les villes se soulèvent, les forts se livrent, l'Escaut et la Meuse ne coulent plus sous vos lois; et peut-être qu'un jour, favorisé des rois jaloux de votre gloire, il portera la révolte et la guerre jusque dans vos domaines dont les mers vous séparent, et dans l'Espagne même. Alors Figheroa, tandis que vous le couronnerez de lauriers, et qu'à votre tour vous recevrez le prix de votre modération, nous vous conjurerons de l'exhorter à n'abuser pas de la victoire, nous implorerons votre clémence éloquente.....

Philippe, faites rentrer dans le néant et ces lâches conseils et ces projets téméraires; prenez les armes de la religion et celles des combats, et que le Batave et ses défenseurs se précipitent à vos pieds, ou qu'ils soient précipités dans le tombeau.

Oui, dit Philippe, je punirai le Batave; oui, peuple rebelle, chefs perfides, les plus terribles châtimens vont tomber sur vos têtes; mais je ne dégraderai point la majesté souveraine en combattant moi-même mes sujets, et du sein de mon palais je saurai les atteindre. La politique me dicte encore une autre loi. La crainte de perdre un fils, que je sais qu'il adore, est l'unique lien qui puisse arrêter Nassau dans la carrière criminelle où ses fureurs l'entraînent : la vie ou la mort de Buren me doivent être également utiles; et, s'il en est tems encore, je révoque l'arrêt de son trépas. Pour vous, Figheroa, choisissez vous-même la retraite où vous désirez de terminer vos jours; éloignez-vous de mes yeux; je ne me souviendrai que de vos services passés, rendus à l'Espagne et à mon père. Il dit, et tandis que Figheroa se retire, il rompt le conseil.

En ce moment le jeune Buren, dans sa prison, se retraçait des souvenirs qui souvent



..blissaient le sentiment de ses malheurs :
..antes devant ses yeux, les images de Guil-
..me, de Maurice, de Louis, d'Adolphe, en
..tendrissant, le soutiennent. Tout-à-coup
.. portes de la prison s'ouvrent en tumulte ;
.. armes brillent à ses yeux, et des satellites,
..nduits par leur chef, s'avancent ; son regard
..t un arrêt de mort. Le cœur de Buren est
..abord ébranlé du passage subit des plus
..ux sentimens à cet arrêt terrible ; mais
..entôt montrant plus de fermeté : Si vous
..daignez, lui dit-il, prolonger de quelques
..stans une vie infortunée, parlez ; ai-je en-
..core un père ? en quel lieu l'a conduit sa va-
leur ? Que craignez-vous ? j'emporte votre
réponse au tombeau. Le satellite, plus farou-
che, garde le silence. Buren en conçoit un
favorable augure. Guillaume, dit-il, tu vis, et
tu n'es pas toujours infortuné.

Le soldat irrité lève le fer : il allait frapper,
lorsqu'un vieillard l'arrête : c'est Figheroa ; le
poids des ans n'a pas ralenti sa course. Retirez-
vous, dit-il, Philippe l'ordonne. O ciel ! je te
bénis d'avoir arraché par mes mains une vic-
time à la barbarie espagnole. Les satellites se
retirent. Buren doute si ce qu'il voit n'est pas
un songe : il considère ce vieillard avec atten-

drissement et respect. O mon père! s'écrie-t-il, je vous dois la vie; mais je ne puis vous cacher que c'est un don funeste; j'allais terminer une carrière de douleur. Pardonnez, loin d'être ingrat, j'adorerai toujours votre vertu. Croirai-je que vous ne soyez qu'un mortel? Parlez, daignez me faire connaître mon libérateur.

Jeune Buren, répond Figheroa, bientôt je vais payer à l'humanité son dernier tribut; heureux d'avoir encore satisfait à la voix qui plaide en mon cœur pour tous les infortunés! Les bonnes actions sont des couronnes de fleurs que nous jetons d'avance sur le lieu de notre sépulture. Buren, écoutez les leçons de Figheroa. Jeune, vous êtes victime du malheur; soyez digne de le combattre; que votre vertu vous conduise à la victoire. Dans la vie la plus heureuse on lutte contre l'infortune. Votre printems n'est qu'un orage; la tempête n'a pas respecté mes cheveux blancs. J'ai la douleur d'avoir en vain élevé la voix en faveur de la justice; mon seul triomphe a été de ravir au glaive un adolescent presque terrassé par les revers; la politique, et non l'humanité, l'a obtenu; j'ai couru prévenir le coup fatal. Vous devrez peut-être à la même

politique le salut de vos jours. Dans un âge plus avancé, le ciel peut faire luire sur vous quelques rayons de bonheur : moi, j'emporte au tombeau des regrets amers, et mon dernier soupir sera donné à la vertu et à l'innocence malheureuse, et je ne puis leur laisser que des vœux stériles. Mon fils (souffrez que je vous appelle de ce nom), que ne peut Figheroa, comme il vient de vous arracher à la mort, vous arracher à ce lieu ! que ne peut au moins sa main, qui serre la vôtre, affermit vos pas et soutient votre courage, essuyer quelquefois vos larmes!

N'essuyez point celles que vous me voyez répandre, dit Buren; elles partent d'un cœur où votre voix a porté le calme. Ah! si je goûtais souvent ce doux transport, mortel assez puissant pour dissiper la douleur la plus profonde, ma prison deviendrait pour moi l'asile du bonheur. Il dit, et ses pleurs s'épanchent, comme une source tranquille coule devant un sage, qui, retiré dans une solitude loin des passions humaines, médite sur le néant de la vie.

Mais tout-à-coup Buren s'agite. O vous! dit-il, qui me témoignez des sentimens paternels, ne m'est-il pas permis de vous interroger sur

le sort de mon père? Figheroa, mon libérateur, gardera-t-il aussi le silence ? Figheroa ne consulte point une politique barbare ; il ne refuse pas à Buren la seule consolation qui peut le soutenir dans ses malheurs ; il l'instruit en peu de mots des succès de Guillaume. Il arrête encore sur lui un dernier regard qui lui communique une force nouvelle ; et dégageant sa main de celle du jeune infortuné, il l'abandonne à lui-même, se retire et prend la route de son exil. Buren n'entend pas fermer les portes de la prison, et long-tems encore croit voir à côté de lui le vieillard sensible et vertueux, et goûte le calme qui semble être entré avec Figheroa dans cette demeure.

Cependant les guerriers et les vaisseaux espagnols s'avançaient contre le Batave sur la terre et sur l'onde. Albe s'arrête encore quelques momens dans Bruxelles : il est impatient d'aller effacer dans le sang des ennemis la gloire de leurs triomphes ; mais il craint d'abandonner ses captifs, et sa rage lui demande à cet instant même des victimes.

Ministre de ses cruautés, Vargas parait devant lui. Il le considère, et après avoir lu dans son ame : Vous avez ordonné, dit-il, de

multiplier encore les vastes prisons, séjour trop resserré pour un peuple de criminels. Pourquoi recourir à des moyens si lents? que le fer, que les échafauds, en vidant ces demeures, les ouvrent à de nouveaux coupables. Vous n'avez répandu qu'un sang trop vulgaire encore ; c'est maintenant qu'il faut par les plus terribles coups, glacer de terreur Nassau, et le Batave, et le Belge... Tout un peuple n'attend que votre départ pour rompre les liens d'Egmont et d'Horn : quelle ne sera pas la rage de ces lions déchaînés ! mais Philippe ici vous a remis le pouvoir suprême. C'est sur vous que tombera sa colère, quand il apprendra les succès de la rébellion que vous aviez domptée et qui paraissait anéantie. Que le bruit de ces succès et celui du supplice de ces chefs qu'il abhorre frappent en même tems son oreille. Ce peuple les honore comme des dieux ; qu'il les voie monter sur l'échafaud, et qu'il tremble. Un regard d'Albe annonce à Vargas qu'il a pénétré ses desseins.

Aussitôt Albe donne ses ordres : chaque instant est marqué par des supplices, et de degrés en degrés on voit paraître de plus illustres victimes. Ainsi que dans les combats, le sang coule au bruit des clairons et des tam-

bours : tumulte effroyable, mais inutile : on n'entend point les gémissemens des victimes ni des spectateurs, mais les ames se parlent : les imprécations ne parviennent point à l'oreille des tyrans ; mais elles montent vers le ciel.

Albe croit enfin que le peuple, familiarisé avec ces spectacles, voit d'un œil indifférent couler sur l'échafaud le sang de ses défenseurs.

Egmont et Horn, surveillés avec les soins les plus rigoureux, cherchaient en vain à s'instruire chacun du sort de son ami, et du sort d'un peuple opprimé : les geoliers gardaient un sinistre silence. Au bruit des tambours et des trompettes guerrières, qui pénètre jusqu'au fond du ténébreux séjour de ces héros captifs, le vaillant Horn se persuade que le Belge livre un combat ; il croit entendre le tumulte de la mêlée, le choc des armes, les cris de la victoire ; il croit voir la valeur de ce peuple triomphante : alors il frémit d'être enchaîné. Tel un lion belliqueux, entraîné loin des forêts et des montagnes, enchaîné dans une étroite prison, se demande, en rugissant, ce qu'est devenue sa force invincible, dresse sa crinière, ébranle ses barreaux,

et intimide son maître audacieux. Mais lorsque se trace dans l'ame d'Horn la douloureuse image du Belge succombant aux forces de Philippe, entraînant le Batave dans sa chute, il gémit de ne pouvoir expirer sur les débris sacrés de la patrie, et mêler son sang à celui de tant de héros. Egmont, tour-à-tour agité des mêmes sentimens, s'environne, par la pensée, d'une épouse et d'enfans adorés, ressent leur douleur, et frémit sur leur destinée. En vain élevant la voix, les deux amis s'adressent la parole; elle ne pénètre point les murs épais de cette demeure. Ah! s'écrie Horn, faut-il que l'ame, dont les sentimens peuvent se conserver libres au milieu des fers, soit captivée dans ce corps mortel! Elle peut s'affranchir: dégagée de ces nœuds terrestres, ne peut-elle pas concourir encore aux grandes entreprises? Egmont, brisons ces nœuds, allons porter la terreur dans le cœur des tyrans, ressuscitons la liberté..... Mais Caton s'immola; et Rome, son ombre ne put te garantir de l'esclavage.

Cependant l'épouse d'Egmont, apprenant que l'arrêt fatal est prononcé, tombe évanouie. Rappelée au sentiment, elle sort de son palais, et le trépas sur le front, elle hâte

ses pas chancelans, marche vers la prison, implore le geolier. Si votre cœur, lui dit-elle, n'est pas fermé à la voix de la pitié, accordez-moi... la faveur d'embrasser pour la dernière fois mon époux. Ses larmes sont plus touchantes encore que ses prières. Le barbare repousse et ces prières et ces larmes. Elle court vers les gardes, les émeut, parvient jusqu'aux portes de la prison, appelle son époux avec des cris lamentables. Egmont, cher Egmont, viens recevoir, non mes derniers embrassemens, mais les sanglots qui pénétreront à travers ces barrières... Tu ne réponds point. Le coup mortel est-il frappé ?

Egmont s'avançant à pas lents du fond du cachot : Quelle voix, dit-il, s'adresse à l'infortune ? quels sont ces accens de la pitié ? Chère Sabine, c'est toi. Ah ! que viens-tu chercher en ce lieu ? va, fuis l'œil des tyrans. —Egmont, malheureux Egmont... En proférant ces mots elle frémit, et sa langue est glacée. — M'annonces-tu la mort ?... elle est l'amie des infortunés ; elle fera ma gloire. — Grand Dieu ! s'écrie-t-elle, les bourreaux viendront-ils sous mes yeux saisir leur victime ? me précipiterai-je à travers leur affreuse cohorte dans ses bras ? ou me verrai-je repoussée par leurs mains

sanguinaires ?... Elle s'arrête, saisie d'horreur.

L'infortuné l'appelle; il lui adresse ses adieux : des deux côtés ils collent leurs pâles lèvres sur les portes de la prison; des deux côtés leurs mains, comme pour s'embrasser, errent sur ces portes: vains efforts; leurs soupirs seuls se communiquent, et leurs larmes coulent jusque sur le seuil. On arrache Sabine à ce lieu, sans mouvement.

Au même tems la prison du héros s'ouvre: Il porte les yeux de tous côtés, et demande son épouse. Ce n'était pas une illusion, dit-il; ici, en cet instant même, j'ai entendu sa voix, ses douloureux gémissemens; ici j'ai reçu ses tendres adieux, ici ont coulé ses larmes. On me l'a donc ravie; on m'a donc envié la douceur de la serrer pour la dernière fois dans mes bras, de soutenir son courage défaillant; ou, frappée par la douleur, m'aurait-elle précédé dans le séjour du trépas ?

Il parlait encore sans qu'on le tirât de ce doute cruel, lorsqu'il aperçoit des gardes, et au milieu d'eux, Horn qui s'avance. Les deux chefs obtiennent d'aller ensemble à la mort; ils se joignent, s'embrassent avec le plus vif transport de l'amitié; et tandis qu'ils marchent vers l'échafaud:

Cher Horn, dit Egmont, je te revois... pour peu de momens; jouissons de cette courte faveur.... Vaillant Horn, faut-il que des guerriers terminent ainsi leur carrière ! Cesse de t'étonner si je porte le désespoir dans mon sein; je suis la cause de ton trépas. Peut-être aurais-je pu éviter de paraître dans le palais d'Albe, où sous le voile de la paix étaient cachés les piéges de la trahison la plus perfide; je m'y rendis malgré toi; dès-lors tu vis cet appareil, l'échafaud, les pas qui nous y conduisent; ta généreuse amitié, ton courage inébranlable, ne voulurent point m'abandonner : ami, c'est moi qui te livre aux bourreaux. Baissant ensuite la voix : Ne pourrions-nous pas arracher quelque arme à nos tyrans? je veux, je veux te délivrer du coup que j'attirai sur toi; ou, si nos efforts sont inutiles, illustrons notre dernier soupir, et périssons de nos propres mains.

Ami, répond Horn, écarte les plaintes et les reproches; étouffe ta douleur; elle est indigne de ta grande ame, et me déshonore. Tu voulus, dans l'espoir de sauver mes jours, aller seul au palais du tyran; je préfère de t'accompagner ici à t'avoir alors honteusement abandonné; je suis content de partager

le sort d'Egmont. Albe, dont l'orgueil, la haine et la politique nous immolent, ne pourra plus nous arracher l'un à l'autre ; goûtons sans trouble, en ces derniers momens, les plus purs et les plus nobles sentimens de l'amitié ; qu'au séjour du bonheur et de la vertu nos ames réunies s'élèvent satisfaites... Sans doute mon courage se révolte à la pensée que je vais recevoir la mort sans combattre, et comme une faible victime... Ah ! que, dans une autre arène, le trépas aurait de charmes ! quelle pompe funèbre que de descendre au tombeau avec une foule de nos tyrans immolés par notre valeur !... Mais, quoique désarmés, on nous observe ; tout notre effort se bornerait à nous donner nous-mêmes la mort... Elle aura plus d'éclat encore sur l'échafaud, et sera plus utile à la patrie. Jamais le Belge, le Batave n'oublieront qu'Egmont et Horn, aspirant à combattre pour la liberté, à peine entrevirent la carrière, et périrent sous le fer des bourreaux.... Un magnanime espoir m'élève au-dessus de tout cet appareil qui frappe les regards de la multitude. La nation pour qui nous répandrons notre sang, sa postérité, d'autres nations, auxquelles on racontera le prix qu'obtint notre inaltérable amour des

dans les airs : ils s'avancent avec calme et d'un pas majestueux ; ils entrent dans l'enceinte, ils sont devant l'échafaud.

Ils s'embrassent pour la dernière fois, et demeurent long-tems pressés l'un contre le sein de l'autre, lorsqu'on les avertit d'interrompre leurs adieux. Aussitôt Horn s'arrache des bras de son ami, qui, s'adressant au chef des cohortes : Mes regrets, dit-il, sont pour cet homme intrépide ; je suis coupable de son trépas. Suspendez le coup fatal ; que l'un de vous se rende près d'Albe ; s'il se souvient de notre ancienne amitié, que j'obtienne la vie d'Horn, et je lui pardonne ma mort... Barbare ! vous me refusez.... Au moins que ma tête tombe la première ; est-ce donc une faveur ? Ah ! si vous connaissiez les nœuds chers de l'amitié, voudriez-vous qu'ayant causé sa mort, j'en sois le spectateur ?... Horn, ma douleur te paraît une faiblesse, elle offense ta vertu ; ma fermeté ne m'abandonne point ; mais je n'ai pu vaincre ce mouvement de sensibilité. Pardonne, si je veux te rendre témoin de mon trépas : mais tu ne m'as point entraîné sur cet échafaud, et ton ame est plus forte que la mienne.

Vertueux Egmont, dit Horn, toi qui sais

mourir, vois le trépas de ton ami d'un œil ferme, et donne encore à la patrie cet exemple de ton intrépidité.

Il arrête sur Egmont un dernier regard, où toute sa vénération et toute son amitié pour ce chef sont empreintes, et monte sur l'échafaud. Une audace magnanime éclate sur son front; victime de la tyrannie, il semble qu'il la foule aux pieds. Ses yeux errent sur ces guerriers qu'il conduisit dans la route de la gloire, sur ce peuple qu'il voulut garantir d'une honteuse servitude et du fer des bourreaux, prêt à terminer sa vie. Il porte ses regards vers les provinces bataves où flotte l'étendard de la liberté, et dans son ame un transport de joie s'unit à son courage sublime.

L'exécuteur lui présente le bandeau. Le héros le repousse. Frappe, dit-il, brise mes liens. Parmi la multitude règne un silence lugubre; les pleurs s'arrêtent, les soupirs s'étouffent. Tout-à-coup le peuple jette un cri formidable, et la tête d'Horn tombe aux pieds d'Egmont. Cette tête, au milieu des ombres du trépas, menace encore le tyran, et le nom de la liberté est sorti de sa bouche avec son dernier soupir. Egmont, d'un pas intrépide, monte sur l'échafaud.

Cependant, Sabine, tu étais prosternée aux pieds d'Albe, toi et tes jeunes enfans; ils levaient vers lui les bras, et de leurs timides regards osaient affronter son œil farouche. Je vous conjure, lui dit-elle, par tout ce que la nature a de plus sacré, par les nœuds de l'hyménée, de l'amour paternel et filial; je vous conjure par l'amitié qui jadis vous unit à mon époux; par les victoires d'Egmont, par ces trophées dont un guerrier tel que vous connaît tout le prix, et que le fer des bourreaux ne peut abattre; sauvez l'époux, le père et le héros. Hélas! voulant éloigner le fléau de la guerre, il nourrissait encore quelque espoir d'être l'heureux médiateur entre Philippe et le Belge; au nom de la paix, les armes sont tombées de ses mains guerrières. L'empire espagnol pour lequel il combattit, l'Europe qui le révère, vous le redemanderont; sans doute un jour vous vous reprocherez son trépas, et Philippe vous redemandera lui-même ce guerrier, dont il honore la valeur, que dans les murs de Madrid il a respecté: j'irai, j'irai jusqu'aux pieds du trône; il verra la veuve d'Egmont et ses enfans orphelins.... Je m'égare, c'est Albe que je veux fléchir; je veux tenir Egmont de la main d'Albe; que mes

sanglots, que ceux de ses enfans, que les cris de l'état vous émeuvent.... Mais nous n'avons plus qu'un moment, il marche au supplice, il touche à la place, il est sur l'échafaud.... Elle s'évanouit, et ses enfans se précipitent sur elle avec des cris douloureux.

A ce spectacle, Albe est aussi insensible que le rocher au pied duquel se brise un navire, et flottent des malheureux qui, près d'être engloutis, embrassent vainement le roc, et pour la dernière fois prononcent les noms d'époux et de père. Cependant il consulte sa politique, et donne à Vargas l'ordre de se rendre vers l'échafaud.

Déjà les yeux d'Egmont étaient couverts du bandeau fatal, quand Vargas arrive. Guerrier superbe, dit il, qui bravez la puissance de votre roi jusque sur cet échafaud, je viens pour vous garantir du sort d'Horn, dont vous voyez la tête; pour vous arracher au coup prêt à vous frapper. Votre épouse et vos enfans sont prosternés aux pieds d'Albe. Albe vous accorde la vie, si, vous liant par des nœuds terribles et solemnels, vous jurez devant cet échafaud, qu'après avoir montré aux peuples l'exemple de la révolte, vous leur montrerez celui de la soumission; que jamais vous ne combattrez,

que jamais vous n'élèverez même votre voix en faveur d'un peuple rebelle.

Aussitôt on délie le bandeau. Et d'un autre côté s'avance un vieillard, le plus zélé des serviteurs d'Egmont. Il conduit un enfant qu'il dérobe aux regards de son maître, qui intéresse tous les cœurs, qui retient ses cris, et verse un torrent de larmes. Votre épouse infortunée, dit le vieillard, est près d'expirer aux pieds d'Albe : de vous seul dépendent ses jours. Elle voulait, si elle parvenait à le fléchir, se rendre en ce lieu avec tous ses enfans : mais prévoyant que ses forces seconderaient peu ce dessein : Prends, m'a-t-elle dit, le plus intrépide de mes fils, et cours à ma place vers l'échafaud. Elle vous parle par ma voix. Elle a su toucher Albe : serez vous inflexible ? un même coup ravira-t-il à vos enfans et le père et la mère.

Il embrasse les genoux d'Egmont, et soudain lui présente l'enfant pâle, tremblant, qui pousse des cris, tombe aux pieds de son père, et les arrose de larmes. Egmont se précipite sur l'enfant, il le prend dans ses bras, le presse contre son cœur encore assailli de l'image de tous ses enfans et de son épouse expirante ; du fond de ce cœur déchiré cou-

lent des larmes. Le peuple remplit les airs de ses cris, les cohortes fondent en pleurs; l'enfant caresse son père, et se flatte qu'il cède à ses vœux.

Mais Egmont dit à haute voix : Albe m'offre, pour grace, le remords et l'opprobre. Peuples, serais-je digne encore de vos généreux transports si je l'acceptais, si je pouvais me soumettre à la condition infâme d'être le tranquille spectateur de vos calamités? Et toi, Horn, toi que j'entraînai sur cet échafaud, pourrais-je en descendre?.... Mon fils, retiens tes cris; jeune, connais la vertu; que ce jour ne sorte jamais de ta mémoire.... Serre dans tes bras ta mère, tes frères, tes sœurs; pleurez, soulagez votre douleur : mais toi qui m'as vu dans cet instant terrible, qui recueilles mon dernier soupir, montre - leur quelque constance. O Sabine! cruelle en ta tendresse.... Cher enfant.... Dussé-je vous entraîner dans le tombeau.... je dois mourir.

Il serre contre son sein l'enfant presqu'inanimé, le remet aux mains tremblantes du vieillard qu'il embrasse. Aussitôt le glaive rapide se lève; et la tête du héros roule près de celle d'Horn, et les flots de leur sang se confondent.

Alors le peuple qui s'était flatté qu'Egmont échapperait au fer des bourreaux, pousse des hurlemens dont la ville entière est ébranlée : il se précipite sur les cohortes, se jette à travers leurs rangs sur ces corps, les embrasse, plonge ses vêtemens et ses mains dans ce sang, et le recueille avec des transports mêlés d'horreur et de rage.

Mais les ames des deux héros se réunissent à l'instant, et, telles que la flamme pure, elles s'élèvent vers les cieux : un génie céleste leur en ouvre la barrière, les couronne de palmes immortelles; et tandis que ces héros fendent librement les plaines éthérées, ils regardent avec un sourire l'échafaud et leurs corps qu'ils abandonnent aux tyrans.

Cependant la veuve d'Egmont rouvrant les yeux à la lumière, demande son époux : elle apprend qu'Albe a prononcé sa grace, et livre son cœur à l'espérance, quand le vieillard arrive de l'échafaud. La mort semble l'avoir frappé de sa faux terrible : l'œil brisé par le désespoir, il s'avance d'un pas chancelant, tenant entre ses bras le fils de l'infortunée, glacé, immobile, la bouche entr'ouverte, couvert du sang de son père.

A cet aspect, Sabine, saisie d'un tremble-

ment soudain, pousse des hurlemens. Mais bientôt son désespoir se change en un sombre délire; elle court d'un pas égaré dans tout le palais, cherche Albe, le rencontre au milieu de ses flatteurs: elle recule d'horreur. Ses regards éteints s'enflamment, et ces paroles se précipitent de sa bouche comme un torrent:

Monstre que les enfers ont vomi sur la terre; assassin de mon époux, que ne puis-je t'arracher ton barbare cœur! Mais ce ciel importuné par moi ne souffrira pas que tes forfaits restent impunis. L'ombre de mon époux, les ombres de toutes les victimes de ta cruauté, te poursuivront en tous lieux; les fleuves de sang que tu répandis fondront incessamment sur tes traces; à ta présence, et le père et le fils, et l'époux et l'épouse fuiront comme on fuit un tigre cruel. Vaincu par Nassau, ton orgueil sera confondu; tu fuiras devant lui, la gloire de tes exploits sera flétrie; le Batave brisera le joug de Philippe, à tes yeux il sera libre. Tu seras le mépris et l'horreur du monde. Puisse enfin le ciel réunir ses foudres pour t'écraser, ou la terre t'engloutir au milieu des cadavres que ta fureur y précipita; et puissé-je sur cette tombe t'entendre prolonger ton dernier soupir, et implorer comme

un bienfaiteur celui qui t'arracherait le jour dans les supplices dont tu épouvantas la terre.

Son ame s'exhale avec ces dernières paroles : elle expire. Albe la considère un instant. Il part, il vole à son armée.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

A PEINE la liberté a-t-elle élevé sa voix et s'est-elle montrée dans Vorn et dans les provinces bataves, que leurs guerriers sont impatiens de voler avec elle à de nouvelles victoires, et déjà Guillaume se prépare à les y conduire; mais son ame, partagée entre la gloire d'un triomphe éclatant et les mouvemens de la sublime amitié, s'abandonne tour-à-tour au désir, ou d'aller avec son armée couronnée de lauriers attaquer Albe, ou d'arracher à leurs fers les héros enfermés dans les tours de Bruxelles. Sans cesse occupé du péril de ces illustres victimes, il est saisi d'un trouble qu'il ne peut expliquer.

La nuit obscurcissait la terre: tandis qu'il goûtait un moment le sommeil, les ombres d'Horn, d'Egmont apparaissent à Nassau, lui font entendre leurs voix, le serrent contre leur sein; pâles et sanglans, ils sont couronnés de rayons de lumière, et semblent sortir victorieux du plus grand des combats; ils invoquent la liberté, prononcent les noms de la victoire, de la patrie, de l'amitié, de la vengeance. Il s'éveille aussitôt, et se rend aux bords de la rive. Que présagent, dit-il aux

chefs qui viennent l'environner, les pressentimens de mon cœur? des images sinistres le troublent: Horn, Egmont me suivent en tous lieux. Cette nuit même encore j'ai cru voir leurs ombres; j'entendais leurs voix, je me sentais serrer contre leur sein: pâles et sanglans, ils étaient couronnés de rayons de lumière, et semblaient sortir victorieux du plus grand des combats. Ils invoquaient la liberté; ils prononçaient le nom de la victoire; et cependant ils m'appelaient à la vengeance.... Que devons-nous craindre? que devons-nous espérer? Le ciel satisferait-il nos vœux, et conduirait-il enfin au milieu de nous ces guerriers? ou leur péril nous fait-il un devoir de braver la mort pour leur délivrance?

Il parlait encore lorsqu'il aperçoit un navire qui semble voler sur l'onde, et qui touche au rivage. Une femme en descend: couverte de crêpes lugubres, d'une main elle tient une épée et de l'autre une urne funèbre; son aspect inspire à-la-fois le respect, la pitié, la terreur; et l'on ne sait ce qui se montre avec le plus d'empire dans ses traits, de la douleur ou de l'espoir de la vengeance: un guerrier l'accompagne, qui déploie devant elle un étendard rougi de sang.

Elle s'avance, et le héros s'écrie : Epouse d'Horn, quel est cet appareil ? Animée du désir de briser ses fers, venez-vous affronter avec nous le trépas ? Ah ! le même désir nous anime : que ne pouvons-nous, à cet instant même, vous conduire devant sa prison, renverser toutes les barrières, et rendre deux héros à la patrie !

Nassau, dit-elle, la barbare main d'Albe l'a ouverte ; il a saisi ses deux victimes, les a fait conduire sur l'échafaud.... A ces mots, tous frémissent d'horreur, et demeurent plongés dans une sombre et profonde consternation.... Epouse d'Horn, reprend-elle, il m'a communiqué son courage. Je l'ai suivi jusqu'à l'échafaud ; je l'ai vu aller à la mort.... je n'ai pas vu tomber sa tête. Mes yeux fermés long-tems comme par le trépas, ne se rouvrirent qu'après les crimes dont cet épouvantable jour fut marqué. Dès que la nuit me prêta le secours de son ombre, je courus sur le tombeau de mon époux : là j'invoquais à haute voix le ciel et la terre contre les tyrans. Cependant par mon ordre, on enfermait le cœur d'Horn dans cette urne. De combien de larmes ne l'ai-je pas arrosée ! quand la voix de mon époux lui-même s'élève du sein

de la tombe, et me dit : Cesse de pleurer sur cette urne, ôse la porter au milieu des combats, et qu'elle soit inondée du sang de nos ennemis ; que ce soit là ton deuil, veuve d'Horn. J'obéis ; guidée comme par une main divine qui me dérobe à l'œil de nos persécuteurs, je vole à ce rivage, et préviens ici la voix trop lente de la renommée. Ami de mon époux et d'Egmont, guerriers auxquels ils ont été ravis, la veuve malheureuse d'Egmont, comme frappée du même coup que ce héros, a expiré de douleur aux yeux du sanguinaire Albe : moi seule je vous implore, et suis témoin de votre deuil, du courroux qui s'allume dans vos ames, présages de la vengeance. Ah ! puissé-je faire prendre le deuil aux femmes de nos tyrans ! qu'ils tremblent ; ils verront dans les combats l'étendard teint du sang des deux héros, l'épée d'Horn et son urne dans les mains de sa veuve.

Guillaume demande l'étendard ; on le met entre ses mains : il prend l'urne ; il se trouble ; tour-à-tour il laisse couler des pleurs et lance des regards terribles ; et penché sur l'urne et sur l'étendard : Ombres chéries ! s'écrie-t-il, ce n'était donc pas une illusion, quand votre voix a frappé mon oreille, et que m'adressant

vos adieux, vos bras se sont entrelacés autour de mon sein.... Horn, quels nobles sentimens animèrent ce cœur! l'amour de la patrie, la gloire, l'amitié. Egmont, ame douce autant qu'élevée.... O patrie! t'avons-nous fait d'assez grands sacrifices? Eh! combien nous en reste-t-il encore à t'offrir! Des fils, des frères, tant de guerriers.... Je jure sur cette urne, sur cet étendard teint de votre sang généreux, je jure et nous jurons tous de venger votre mort, la plus sanglante plaie du Batave, et d'élever sur la base de votre échafaud un temple à la liberté. Guerriers, marchons contre Albe; tandis que son ame se repaît encore de la récente image de leur supplice, troublons sa joie barbare; qu'il voie en nous autant de héros nés comme de leur sang; vengeons, avec leur cause, la patrie et l'humanité. Grandes victimes, que ne pouvons-nous en combattant, immoler sur votre tombeau le tyran qui trancha le fil de vos illustres destinées! dans notre deuil retentiraient des cris de triomphe. Il dit d'une voix formidable, ses pleurs ne coulent plus, et ses yeux dardent sur l'urne un feu martial.

L'urne passe de ses mains dans celles de tous les chefs et de tous les guerriers: ils se

transportent par la pensée devant l'échafaud sanglant ; et là, comme sur un autel, ils jurent de venger la mort de ces héros, d'imiter leur courage magnanime, et de braver le fer d'Albe et le fer de ses bourreaux. Les regards de la veuve d'Horn, élevés vers le ciel, annoncent le consolant espoir qui renaît dans son cœur.

Cependant Albe, impatient de répandre des fleuves de sang, s'avance à pas précipités. Le fanatisme et la tyrannie appellent à grands cris la guerre. Elle vient, du fond du nord où s'élève son temple, armée de ce bouclier énorme, devant lequel tant de tours furent abattues dans la poussière; de ce casque antique où flotte un bruyant panache, tel qu'un chêne agité par la tempête ; de ce javelot noirci de sang, et qui, depuis la naissance du monde, frappe sans être émoussé.

Elevés dans les airs, et voyant d'un côté les vaisseaux espagnols fendre orgueilleusement les ondes, et de l'autre, plus superbe encore, Albe volant à la tête de ses guerriers, ces génies poussent un cri d'alégresse qui fait chanceler les tours belgiques, et les mâts de la flotte batave. Cependant à la vue des deux provinces qui secouèrent le joug, et de celles qui ne tarderont pas à les imiter, au spectacle

de la valeur de Nassau, du ressentiment qui l'enflamme et l'entraîne à la vengeance, et que partagent tous ses guerriers, ces génies frémissent d'impatience, de rage et même de crainte, et veulent frapper un coup épouvantable avant l'arrivée d'Albe et des vaisseaux espagnols. Furieux, ils volent à l'antre de la Tempête. Ocanor les aperçoit : mais soumis aux ordres du ciel, qui, pour exercer le courage de l'homme et le porter aux plus sublimes efforts de la vertu, le conduit souvent au bonheur à travers les âpres sentiers de l'infortune, il leur abandonne pour quelques momens l'empire de ces côtes.

Vers le pôle septentrional, séjour ténébreux de la Tempête, s'élèvent du sein de l'océan jusqu'au ciel, d'énormes rochers formés par les glaces, et qui, depuis l'origine des siècles, reposent sur leurs anciens fondemens. L'œil de l'univers ne les regarde point, ou ne leur jette que des regards obliques; ses rayons, loin de les embraser, y perdent leur chaleur et leur vie; on y voit des forêts de glaces, et s'il y coule une source désaltérante, elle est soudain arrêtée dans son cours. L'alcyon, l'ami des mers, ne dépose point ici ses œufs, sa chère espérance; jamais les habitans de l'air

n'y modulèrent leurs sons ; l'oiseau même de la nuit frémit en voyant de loin ces lieux où l'on n'entend que le tumulte horrible des vents et des flots, et leurs rugissemens discordans. Au milieu de ces rochers est creusé un antre profond : là, gronde éternellement la Tempête; et les bords de son empire sont couverts de débris de vaisseaux et de cadavres.

La Tyrannie prend la parole : O toi, dit-elle, si redoutée sur les mers, toi dont tout y reconnaît le pouvoir, tu vois ta sœur et ton émule; comme tu règnes sur l'océan, je domine sur la terre. Un peuple insolent et des guerriers superbes insultent à ma puissance ; indignés que le sang des victimes qu'ils honorent ait coulé sur l'échafaud, redoutables par leur valeur et dans leur courroux, s'ils combattaient en ce moment ils vaincraient : unissons-nous contre eux; que tout l'enfer s'arme pour les détruire. Souffriras-tu que le Batave t'oppose d'orgueilleuses digues ? en vain tu couvres les mers et les terres de ruines; du haut de ces digues il se rit de ta puissance. Ne sais-tu pas que les oracles du destin annoncent qu'un jour il élèvera des remparts plus formidables pour défendre ses terres envahies sur les ondes; que ses pavillons nombreux, te

bravant sur les flots, l'uniront à tous les ports, régneront dans l'orient et dans l'occident; enfin que, toujours plus audacieux, t'insultant jusque dans le siége de ton empire, il s'efforcera de pénétrer au-delà de ces colonnes de glaces éternelles, barrière insurmontable encore à l'union des deux mondes, parvenus à s'embrasser à travers l'immense océan?....

Je punirai ces téméraires, s'écrie la Tempête; semblables aux rocs qui forment les remparts de mon empire, ils seront changés en glaces, et leur vaisseau, enchaîné soudain avec eux dans ces rocs, sera long-tems un témoin effrayant de ma puissance. Mais je préviendrai toutes ces entreprises d'une audace qui n'a point encore d'exemple; je renverserai ces digues où se brise le courroux de la mer, je plongerai dans les ondes une flotte qui triomphe d'avoir vaincu mes aquilons; qu'il n'en reste aucun débris, que l'oubli l'ensevelisse dans ces abymes; et que mon pouvoir et ma vengeance s'étendent jusque dans le sein des terres, épouvantent le Batave par des ravages encore inconnus au monde.

Soudain la Tempête assemble ses plus ténébreuses nuées, tandis que les aquilons s'arment de toutes leurs fureurs. Ils partent: à

sistaient encore à tant d'assauts, quand la Tempête irritée jette un cri terrible; elle frappe, rompt les rocs, ouvre enfin un passage aux vagues amoncelées. Saisis de terreur, les habitans voisins accourent pour relever ces digues, leur antique défense; mais, renversés par les vents et les flots, ils en sont les premières victimes. La Tempête, rassemblant toutes ses fureurs, vole le long des digues, les ébranle jusque dans leurs fondemens; elles croulent. Alors, comme un vieux monarque dépouillé de ses états, mais sortant victorieux d'un combat livré sur les frontières, se précipite plein de courroux avec son armée dans son ancien domaine; la mer roule à gros bouillons dans les campagnes, et les dévore. Tout fuit; elle semble sortir tout entière de ses limites, renverse hommes, troupeaux, arbres, cabanes, palais, et entraîne un monde de ruines. Dans ce chaos universel, l'amour et l'amitié s'unissent de liens plus étroits. Ici deux amis, comme s'ils ne formaient qu'un seul être, se tiennent d'une main, et luttent de l'autre contre les vagues. Là, l'amant veut sauver son amante, jusqu'à ce qu'étant privé de ses forces, il l'abandonne en gémissant aux flots; elle suit son amant,

expire dans ses bras. Ailleurs un vieillard et ses enfans veulent s'arracher l'un l'autre à la mort : déjà les enfans sont la proie des vagues ; le vieillard ne fait plus qu'une faible résistance, et l'on ne voit plus flotter sur les eaux que sa chevelure blanchie. Cependant la mer continue à se répandre loin de ses bords ; et un cri de désespoir, que semble pousser un génie céleste, se fait entendre dans les airs : O Zélande ! dois-tu périr tout entière ?

Tels, élevés par des mains divines, et construits pour vaincre le pouvoir du tems, croulèrent enfin sous les coups des divinités ennemies, les remparts de cette ville fameuse dont les chants d'un demi-dieu ont éternisé la mémoire. Digues, boulevards d'une fertile province ; Zélande, espoir du Batave, vous n'aurez pas sans doute tant de gloire ; et vos noms et vos malheurs seront peut-être dévoués à l'oubli.

Déjà les flots pénètrent à grand bruit dans l'île de Vorn, et menacent les remparts de la citadelle, que décore le premier trophée du Batave renaissant à la liberté. Guillaume environné de ses guerriers, voit sa flotte dispersée, et la mer s'avançant couverte de ruines et de cadavres : çà et là des barques chargées de

citoyens, voguent battues des ondes; plusieurs d'entr'elles, après avoir lutté quelques instans contre l'orage, sont englouties aux yeux du héros. O mer! s'écrie-t-il, et tous ses traits annoncent les sentimens dont il est agité; ô mer! toi qui calmas ton courroux et secondas nos entreprises, faut-il que t'armant aussi contre nous, tu sois le tombeau de ces provinces héroïques, de ces guerriers victorieux qui couraient à de nouveaux triomphes! arracheras-tu de nos mains nos armes, et l'étendard même de la liberté? Ces paroles retentissent avec éclat sur la mer bruyante.

Les vagues plus impétueuses menaçaient les remparts, et grossissaient à chaque instant dans leur course, lorsqu'échappé du naufrage, et comme envoyé par une main invisible, un navire se présente. Un grand nombre de guerriers conjurent Guillaume et les principaux chefs d'entrer dans le navire, et de sauver leurs personnes. Non, s'écrient Guillaume et tous ces chefs, nous n'abandonnerons point tant d'illustres victimes. Et vous, citoyens infortunés, nous serons ensevelis avec vous dans le même gouffre. Cependant les vagues écumeuses, mugissantes, s'élevaient jusqu'aux pieds du héros; il ne recule point, il les re-

garde avec intrépidité ; il tourne un œil attendri sur la province de Hollande, menacée des mêmes malheurs, sur Maurice, sur ses frères, et sur tant de vaillans guerriers. Le navire est auprès d'eux, aucun d'eux ne s'y réfugie. Un courage héroïque éclate dans tous les traits; et tous gardent un profond silence, qui rend plus épouvantable le tumulte des ondes prêtes à les entraîner dans leur course dévorante.

Mais Ocanor, du haut de ses rochers qui dominent l'empire des eaux, voit la Zélande près d'être entièrement submergée, et le péril pressant des Bataves. Il monte sur son char, et plus rapide que les vents et les vagues, il arrive, impose silence à la foudre, ordonne aux nuages de se séparer, à la tempête de fuir, à la mer de calmer sa rage. La foudre se tait, les nuées se séparent, la tempête et les vents fuient vers leurs antres, la mer cesse de mugir et prend un cours paisible. Le soleil, plein de majesté, se regarde dans l'océan, où tous ses rayons étincellent; égarés dans les airs, les zéphyrs font couler sur les eaux leurs douces haleines ; et tandis que le char d'Ocanor roule avec légèreté sur les flots comme sur une glace unie, la mer vient se briser

lentement aux pieds de Guillaume et de ces guerriers.

Vers eux voguent leur flotte rassemblée, et de nombreux navires chargés d'habitans infortunés de la Zélande : leur désespoir s'adoucit à l'aspect de ces héros. La Tempête, disent-ils, après avoir renversé nos digues, vous a respectés : désormais vous êtes notre seul rempart.

Cependant les citoyens de la Hollande, saisis de douleur et d'effroi, tremblaient pour leur propre sort, ainsi que pour le sort de Nassau et de sa flotte ; lorsqu'il apprend qu'Albe va ceindre de la plus grande partie de ses cohortes Leyde, le principal boulevard de la Hollande et du Batave. Nassau, contraint par la tempête, dont son armée vient d'essuyer les ravages, de retarder le moment d'aller combattre l'ennemi, accourt avec plusieurs de ses guerriers dans Leyde, comme une divinité qui la rassure. Son front annonce la constance et la sérénité. Aussitôt il se forme dans ces murs une assemblée des chefs de la Hollande et de la Zélande malheureuse ; assemblée où dans ces funestes circonstances sont appelés Douza, Lumey, Genlis, Lanoue, Irthur, d'autres guerriers intrépides, et un vieillard aussi pru-

dent que courageux, Werf, qui préside les citoyens qu'enferment ces murs. Un morne silence règne quelque tems dans cette assemblée.

Parmi eux était Aldamore, un des principaux chefs de la Hollande. Il possédait de grandes richesses : envieux, timide et superstitieux, il voulait abaisser les ames héroïques des bataves jusqu'au niveau de ses sentimens serviles; blessé de la gloire qu'ils avaient acquise sans qu'il l'eût partagée, et qu'ils allaient accroître encore, en volant avec tant d'ardeur dans la plus périlleuse lice que la guerre eût jamais ouverte, il s'efforçait en toute occasion de multiplier les barrières qui pouvaient la leur fermer; orateur artificieux, il savait l'art d'éblouir, et le miel déguisait le poison subtil qui coulait de ses lèvres.

Plaise au ciel, dit-il, que nous puissions, dès cette époque même, nous affranchir de la tyrannie espagnole ! je le désire autant qu'aucun de vous : cependant ceux qui n'aspirent qu'à montrer des sentimens élevés, considèrent peu qu'ils franchissent quelquefois des bornes marquées par la prudence. Le sage n'est pas moins grand lorsqu'il évite des obstacles insurmontables, pour atteindre à son but par

une route plus sûre, quoique moins brillante; ou lorsqu'après avoir épuisé toutes les ressources du courage et de la constance, il compose une trève avec la fortune obstinée à le poursuivre; et, ferme dans le malheur, sait attendre des tems plus heureux pour se mettre en possession des biens auxquels il a droit de prétendre. J'admire l'intrépidité de Nassau et de tous nos guerriers, que des revers multipliés n'écartent point de la glorieuse carrière où leur courage les a précipités. Mais quoi! lorsque seules, deux provinces osaient soutenir le choc de toutes les forces espagnoles, c'était une entreprise héroïque; mais peut-être est-il permis enfin de l'avancer, cette entreprise était téméraire. Que sera-t-elle donc maintenant? Des deux provinces, l'une, après avoir signalé son courage, engloutie à nos yeux, n'est plus, et nous en apercevons à peine les vestiges. Quel sera le sort de l'autre, restée seule, et qui déplore cette perte? La forêt est déracinée; un arbre est debout encore; luttera-t-il seul contre les tempêtes? Albe ne peut être surpris qu'une fois. Il vole vers nos terres; sa flotte vole à notre destruction. Zélande valeureuse, les eaux t'ont ensevelie : et deux armées s'avancent; remparts, villes, campagnes, ce fort

même où nous délibérons, et que nous croyons pouvoir seul arrêter leur furie, elles vont tout renverser, tout détruire. Pensez-vous qu'elles se retireront subitement, et qu'en se retirant elles n'entraîneront pas tout ce que nous possédons, et cette liberté qu'on exalte, mais dont trop souvent on n'embrasse que l'ombre, qui trop souvent n'est qu'un changement de fers, un fantôme séduisant, formé pour attirer les peuples, et dont le prix augmente par l'impossibilité de le saisir ? Les fléaux dont notre compagne est la victime, ont comme englouti pour nous toutes les provinces bataves et belgiques : avant ces malheurs, elles ont paru vouloir s'unir à notre destinée ; maintenant elles se félicitent de leur retard; et, glacées d'effroi, regardent, peut-être avec quelque fondement, ce dernier coup, le plus terrible de ceux qui sont venus fondre sur nos têtes, comme un arrêt du ciel qui réprouve nos efforts, et qui foudroie l'édifice naissant de notre liberté. Qu'opposerons-nous donc à ces armées ? Une flotte battue de la tempête ; un petit nombre de vaillans guerriers, généreux émules des combattans auxquels les Thermopyles serviront d'un monument éternel, mais plus isolés que ces combattans illustres, et

qui, s'ils tombent, ne laisseront point après eux de vengeurs; enfin Nassau, qui, sur les bords de la Meuse, triompha d'Albe, mais dont nous devons le salut, en divers périls, à des événemens si miraculeux qu'on ne peut toujours les attendre de la valeur, ni de la prudence, ni de la fortune... Vos murmures vous honorent. Cependant vous auriez dû connaître que je suis loin de vouloir ternir vos exploits et vous proposer une lâche soumission; parole qui ne peut vous être adressée, ni sortir de mes lèvres: mais entre deux partis, dont l'un est si hasardeux et l'autre si pusillanime, n'est-il aucun milieu que le courage et la vertu puissent avouer? Les héros de l'Helvétie, dans une crise semblable à celle qui nous menace, proposèrent, au lieu de tenter le sort incertain des combats, de ravager leurs villes, leurs campagnes, d'en faire un tombeau, et d'aller au-delà des mers chercher une patrie plus heureuse; et cependant leurs rochers, ces remparts formés par la nature, n'avaient pas été ensevelis dans les abymes de la terre, et ils n'avaient pas à regretter la perte de la moitié de leurs défenseurs. Nous avons souffert des calamités semblables: qui nous condamnerait, si nous exécutions ce que les braves Helvé-

tiens crurent pouvoir proposer sans rougir ?

Il est au-delà de l'océan, des climats où l'on respire un éternel printems, où la nature répand toutes ses richesses ; ils sont déserts et attendent des hommes : n'est-ce pas que la nature, d'ailleurs si féconde, les tient comme en réserve, afin d'ouvrir un asile à des nations persécutées ? Mais, sans aller au bout de l'univers, à l'entrée de l'océan nous retrouverons notre patrie. Oublions-nous ces îles bataves qui déjà recueillirent avec tant de bienveillance Guillaume et une partie de nos guerriers ? La tempête a brisé le navire : livrons tout à la mer pour sauver les hommes. Que perdrons-nous ? un pays couvert de marécages que nous n'avons encore pu dessécher ; où d'épais brouillards repoussent les rayons du soleil ; où nous arrachons à la nature ses dons ; où sans cesse nous avons à combattre la mer qui mine sourdement nos terres, souvent les envahit avec violence, et tôt ou tard en sera le tombeau ; où seuls désormais du parti de la liberté, nous voyons l'esclavage de toutes nos provinces, et les ruines de celle qui s'unit à nos premiers efforts. Ah ! dérobons-nous à ces maux, à ces spectacles funestes, à ces revers inouis, et volons vers ces

heureux climats, où la nature libérale enfante d'elle-même, fait naître les plantes les plus salutaires, et où nous porterons la liberté; cette divinité tutélaire, que nous aurons comme enlevée de son temple, pour la sauver de la dévastation générale. Le ciel nous secondera, et j'espère que le nom du Batave, près d'être enseveli dans le tombeau, renaîtra dans ces terres fortunées, vivra dans une postérité nombreuse, et remplissant l'univers du bruit de sa gloire et de sa félicité, troublera la joie de Philippe.

Aldamore s'applaudit : s'il a d'abord excité les murmures de l'assemblée, il se flatte que sa politique habile, en terminant son discours, a su frapper les esprits et les entraîner. Retenu dans ces lieux par tant de liens, il n'a proposé ce départ que pour affaiblir dans les cœurs l'amour de la patrie. Mais s'il a ébloui plusieurs de ceux qui l'ont écouté, les principaux chefs font paraître dans leurs traits une constance inaltérable qui les élève au-dessus de ces derniers revers, et de ceux qui pourraient encore éprouver leur courage. Douza, Irthur, et les guerriers qui les accompagnent, sont impatiens de voler aux combats. Lumey, animé de la même ardeur, frémit de courroux; Barne-

veldt, l'œil fixé sur Guillaume, est calme; lorsque le héros prend la parole :

Aldamore, dit-il, je ne m'efforce point à vous retenir parmi nous; il vous sera libre de partir avec vos richesses, et de chercher le bonheur sous un ciel plus tranquille, ou d'aller dans Madrid instruire le tyran du noble combat que vous avez livré en sa faveur. C'est à vous que je m'adresse, à vous qu'Aldamore n'a pu séduire; mais dont il a peut-être, dirai-je, fait vaciller le courage dans un tems où rien ne doit l'ébranler, où nous devons montrer tout ce que nous sommes. Dans l'assemblée des héros de l'Helvétie, une voix timide s'est élevée qui leur a proposé d'abandonner leurs montagnes : les ont-ils abandonnées? demandez-le à ces monts qui conservent les nombreux monumens de leurs victoires. La nature les environna de remparts. L'intrépidité, voilà le fort le plus puissant de l'homme; par-tout il l'accompagne; quand les remparts sont détruits, il subsiste encore. Mais quoi! la patrie n'est-elle qu'un vain nom? Nous résoudrons-nous à porter de nos propres mains dans ses entrailles et le fer et la flamme, à rompre les plus doux liens, à fuir loin de cette terre, notre mère et notre nourrice, loin des

tombeaux de nos pères, où nous devons les rejoindre et dont je crois les voir sortir pour arrêter nos pas ? La carrière de l'homme est en tous lieux parsemée d'infortunes; par-tout il doit les combattre et les soutenir; par-tout des événemens qui dérivent de lois générales, peuvent abréger encore la courte journée de la vie. Les travaux où nous sommes appelés réveillent l'industrie, l'ame de ce peuple : il combat la mer; mais la main qui long-tems en a réprimé les fureurs, s'est endurcie et s'est exercée à repousser le despotisme : le Batave, à chaque pas rencontre des peines et des périls; à chaque pas il sait les surmonter et les vaincre : créateur de son pays, combien il doit le chérir ! Comme s'il n'était pas assailli par des ennemis assez formidables, et lorsqu'il ne signala jamais plus son courage, et qu'il est menacé de périr s'il ne le signale avec plus d'énergie encore, les tempêtes semblent s'être conjurées et se sont armées de toute leur furie pour l'accabler de malheurs qu'il n'avait point encore éprouvés ni prévus. Que nous en gémissions, qu'un moment il en soit consterné; mais, pour adoucir ses maux et nos regrets, qu'il se relève du sein des ruines, éternise ses conquêtes faites sur les ondes, en leur opposant des rem-

parts indestructibles, et combatte à-la-fois les fureurs et des vents et des mers, et du despotisme.

Et cependant, ô mer ! soulevée contre lui comme par un pouvoir destructeur, te croirai-je son ennemie, toi qui l'appelles sur ton empire, qui lui formes des ports, qui sers de lien à ses villes, et roules au milieu d'elles des eaux favorables à ses désirs ; toi qui le vis recevoir la liberté, qui entendis le serment qu'il fit de vaincre ou de mourir ; toi qui promis d'être sa défense, son rempart, de l'unir aux terres les plus reculées, d'étendre sa gloire et sa puissance jusqu'aux dernières limites de ta domination, et l'enrichissant de tout ce que lui refuse son sol, de transplanter par le commerce au milieu de ses villes, les productions des plus heureux climats ? tu le promis, tu le promets encore.

Nous avons assez de vaisseaux pour combattre, non pour fuir. Quel citoyen voudra rester dans l'esclavage ? Nous n'abattrons pas Leyde avec ses remparts, nous n'ensevelirons pas en de honteux décombres la victoire à laquelle elle aspire ; nous n'abandonnerons pas des vieillards qui espèrent que leurs derniers regards nous verront défendre la patrie, et que le jour de la liberté luira du moins sur leurs tombeaux. La gloire du Batave est un

dépôt sacré que nous devons transmettre à nos descendans. Que dis-je? nous ne perdrons pas le soin de notre propre gloire; et à nos combats, à nos malheurs soutenus avec constance, à nos triomphes, à ce jour mémorable où nous abordâmes sur ces rives avec la liberté victorieuse, où toutes les portes de vos villes lui furent ouvertes au même instant; à ce jour enfin où, sur le cœur d'Horn, sur l'étendard teint du sang d'Horn et d'Egmont, nous avons juré de les venger, d'imiter dans les combats et jusque sur l'échafaud, leur courage sublime; à tant d'actions magnanimes, à tant de sermens, ne succédera pas une fuite honteuse.

Quel exemple pour les autres nations, que cette fuite! Quel exemple sur-tout pour ces provinces, dont vous ne vous êtes séparés que pour vous affranchir, auxquelles vous lie encore un nœud ancien d'amitié, pour ces provinces que vous espérez de voir se réunir à vous, dont vous avez excité le courage! S'être élancés au milieu de la carrière, et reculer jusqu'au bout de l'univers! vous séparer de ces provinces, non pour former une entreprise éclatante, mais pour vous cacher dans une retraite obscure! rendre cette séparation éternelle! les livrer au tyran; et loin d'être

retenus par ce nœud ancien d'amitié, le rompre au moment où vos frères sont prêts à voler dans vos bras ! N'en doutez point, ils occuperaient le poste que vous auriez déserté, et saisiraient, non vos palmes, elles ne seraient plus, mais celles qui vous étaient destinées. Quitteriez-vous une molle retraite pour vous associer à leurs périls ? ils rejetteraient votre secours : Vous, diraient-ils, qui n'êtes plus Bataves que de nom, revolez dans votre asile ; nous n'avons pas besoin de guerriers qui fuient au milieu d'une haute entreprise ; sans vous nous avons fait tête à l'orage qui vous épouvanta ; sans vous aussi nous saurons en triompher.

Enfin quel sera le lieu de votre refuge ? Les îles bataves ? Vous n'aurez pas l'impudeur de vous endormir dans le repos au sein d'un peuple qui abandonna ses paisibles foyers pour courir à votre défense. Où donc chercherez-vous la liberté ? Sera-ce dans l'Amérique, théâtre sanglant de la tyrannie espagnole ? Dans l'Asie, où vous rencontrerez de nouveaux tyrans ? Dans l'Afrique, pour augmenter le nombre des esclaves ? Qui ne voudra vous opprimer ? Voilà, dira-t-on, cette tribu vagabonde qui n'a pu s'affranchir que par la fuite ;

courons l'assujétir, ou la contraindre à déployer les ailes fugitives de ses vaisseaux. Non, un peuple ne doit point se transplanter pour aller chercher la liberté en d'autres climats; elle est près de lui s'il est brave. Si vous voulez fuir, fuyez, je ne serai point le compagnon de votre fuite; je vois ici des hommes intrépides qui demeureront avec moi fermes à leur poste; qui, dût-il ne nous rester parmi les ruines qu'une place pour combattre, combattront au milieu de ces ruines. Mais, qu'ai-je dit? Il n'est parmi nous qu'un seul Aldamore : tous Bataves, nous avons tous un même cœur, un même désir de gloire, le même besoin de la liberté. Je vous en atteste, Hollande, en ce moment seule province dans qui réside notre patrie et se concentre notre amour; champ étroit où se déploiera toute la valeur du Batave : ports, canaux, digues, notre ouvrage : mer terrible, qui désormais seras notre défense : et vous, terres inondées du sang de nos concitoyens, échafaud sacré d'Egmont et d'Horn : je jure, et nous jurons tous, fidèles à la patrie, de ne nous séparer de vous qu'à notre dernier soupir. Que tardons-nous? l'ennemi s'avance; il ne s'agit plus de délibérer, allons combattre.

Il dit, et semble être le génie même qui veille sur les destinées de ce peuple ; sur son front brille la grandeur de la vertu ; l'intrépidité et l'amour de la patrie animent ses traits et ses regards : tous les cœurs sont embrasés de la même flamme, et l'assemblée répète ce serment avec un transport héroïque. Aldamore se retire, la honte sur le front, la rage au fond du cœur.

Alors Guillaume, toujours plein du même feu : Je dois, reprend-il, arrêter dans son vol la flotte espagnole, qui va frapper nos regards; opposons-lui notre courage. Cependant Albe court attaquer Leyde, et touche à ses portes. Si ce fort puissant tombe avec ses vaillans défenseurs, en vain nous sommes glorieusement descendus sur ce rivage; et la Hollande n'est plus. Leyde, sois donc invincible. Quand on vogue avec le souffle heureux de la fortune, les erreurs ont des suites moins funestes, et ne détournent pas toujours ses favoris du port. Pour nous qui, en défendant la cause de la justice et de l'humanité, avons dans nos malheurs senti la protection d'un pouvoir suprême, mais qui paraissons appelés à offrir et à donner au monde un grand exemple, en surmontant l'infortune par le victorieux effort

du courage; nous qui, loin de l'avoir terminé, sommes encore au milieu de ce combat; la moindre erreur, le plus léger trouble, peuvent précipiter notre perte. Leyde attend un guerrier d'une vigilance et d'une valeur consommées...

A ces mots, aucun n'ose se présenter, et tous désirent d'être choisis. Louis, Adolphe, regardant le héros, briguent de l'œil cet honneur. L'impétueux Lumey s'avance vers lui de quelques pas : Douza ne se flatte point de voir accomplir le plus ardent de ses vœux. Louis, Adolphe, Lumey, dit Guillaume, vous me suivrez en d'autres périls. Werf, votre poste est glorieux; vous veillerez sur les citoyens de Leyde, et leur inspirerez votre courage. Douza, combattez sur ces remparts, et nous croirons n'en être pas absens. Mais connaissez tout ce que la patrie vous demande; seule elle parle ici, l'amitié la respecte et se tait. Albe tourne ses efforts contre la citadelle, le salut du Batave; il en a juré la ruine, il ne l'abandonnera que dans l'impossibilité de la réduire en poudre. A quelque extrémité que vous soyez réduit, comptez sur nos secours; mais, Douza, dût votre perte vous paraître infaillible, à votre tour jurez

que vous serez animé d'autant de valeur, de constance et de fermeté, qu'Albe de vengeance et de rage, et que vous n'ouvrirez point à l'Espagnol les portes de ce temple de la liberté. La patrie dirait à un guerrier dont la valeur lui donnerait moins de confiance : Si vous ne vous sentez point le courage de vous ensevelir sous les cendres de ces boulevards, n'y montez point.... A la seule ombre d'un doute qu'aucun ici ne peut former, votre front se colore d'une noble rougeur. Le serment est prononcé.

Il l'embrasse, et se sépare de lui avec attendrissement. Douza lui exprime ses vœux, et se rend vers ces remparts que les périls vont environner. Guillaume exhorte les citoyens à combattre jusqu'au dernier soupir pour leur délivrance; il promet de les seconder : sa voix anime et les vieillards et les femmes et les enfans; et tel est le courage qu'il inspire aux guerriers, que, sans attendre l'ordre, ils courent vers les tours et les remparts.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

TANDIS qu'Albe déployait devant les remparts de Leyde ses forces les plus redoutables, le génie de la guerre, du haut des airs, observe dans leur marche ces légions, que tant de fois il conduisit dans les champs de la gloire, et qu'en ce moment il se promet d'y conduire encore.

Il voit s'avancer aux premiers rangs ces superbes Espagnols vieillis sous Charles. Libres de travaux guerriers, ils cultivaient les bords du Tage, qui jadis roula l'or, et du Guadalquivir qui se promène entre des forêts d'orangers ; le laurier et l'olivier, croissant sous leurs mains, les couvraient d'une ombre fortunée, et leurs derniers jours coulaient sous un ciel sans nuages : quand la trompette éclatante de la guerre frappant leur oreille, leur apprit que leur ancien chef, Albe, volait aux combats ; soudain, oubliant le poids de l'âge, d'eux-mêmes ils reprirent leurs glaives suspendus à l'olivier.

Ce sont eux qui les premiers s'avancent : leurs yeux sont attachés sur ceux d'Albe, placé sur une hauteur ; ils le revoient avec

un transport d'alégresse ; à leur aspect, le cœur d'Albe s'enfle d'une joie orgueilleuse : leur ombre retrace leur démarche altière et leurs armes ; noircies par le tems, ils ont dédaigné de les polir. Plusieurs d'entre eux combattirent sous Cortès, et mirent le Mexique dans les chaînes ; ils sont plus fiers encore que leurs compagnons, et leur castor est chargé de plumages et de pierreries, dépouilles arrachées à l'Amérique.

A la tête de ces vieilles cohortes sont deux jeunes guerriers. L'un est le fils d'Albe, Frédéric, dont le courage est bouillant et féroce : à peine entré dans la carrière des combats, il est impatient de la parcourir toute entière ; semblable au coursier qui, pour la première fois, paraît dans l'arêne, plein d'une flamme indomptable, fait retentir de ses hennissemens les forêts lointaines où il va précipiter ses pas. L'autre guerrier est Aremberg : sa valeur, plus d'une fois couronnée, est embellie par l'humanité, qui adoucit le feu de ses regards. A peine l'amour l'a conduit à l'autel de l'hymen, que s'arrachant aux charmes de ce doux lien, le héros n'a plus écouté que son ardeur pour la gloire. A l'instant de son départ, lorsque sa jeune épouse lui ceignait le glaive, et qu'elle

versait un torrent de pleurs : Retiens tes larmes, dit-il. Mon bonheur n'a duré qu'un seul jour; mais le devoir m'appelle à voler de tes bras dans les champs de la guerre; la victoire m'attend, ou un trépas glorieux. Nous allons attaquer un ennemi digne de notre courage : je vais reparaître devant lui. Guillaume, aux bords de la Meuse, fit tomber de cette main mon épée, prête à frapper Adolphe, son frère. Je jure de t'apporter... Quoi ! dit-elle en pâlissant, l'épée de Guillaume? L'épée, reprit-il, de l'un des Nassau. Elle pâlit encore : mais le serment était prononcé.

Après ces bataillons paraissent des cohortes moins anciennes, mais plus nombreuses. Les unes viennent des Pyrénées, boulevards immenses qui s'étendent d'une mer à l'autre. Ces hommes, non accoutumés au joug, sont étonnés de se trouver loin de ces monts que visite la liberté; ils regrettent leurs compagnes, leurs enfans, leurs heureuses cabanes, leurs troupeaux florissans, leurs antiques rochers, et les torrens qu'ils ont vu rouler depuis leur enfance. D'autres cohortes sont sorties de Madrid, où le luxe, l'orgueil, le vice et la superstition habitent des palais, et dont les tours aspirent à dominer les deux

mondes. Soria, née des ruines de Numance, Naiera qui distille le miel, Mirande qui verse dans les coupes un vin délicieux, envoient leurs fils aux combats. Albe distingue ceux d'Amaïa, résidence du dernier roi des Goths, torrent destructeur des arts et de la philosophie, qui semble renaître pour les mêmes ravages. Ils sont suivis de ceux de Pedrazza, berceau de Trajan; avec eux marchent les guerriers d'Agreda, où se baignent dans des sources argentées des troupeaux couverts d'une laine éclatante; et sur leurs pas se pressent les guerriers de Palos, d'où le vaisseau de Colomb, ce conquérant aussi humain qu'éclairé, victime d'un monarque ingrat, prit son vol sur les vastes mers pour découvrir un nouveau monde. A la voix de Philippe, ceux de Cordoue n'ont point été retenus par les forêts enchantées où le citron et l'orange, en frappant l'œil par l'éclat de l'or, exhalent d'heureux parfums; ni ceux de Grenade par les voluptés d'un séjour qui adoucit le barbare Sarrazin, au-dessus duquel il plaça dans le ciel son élysée. Murcie et Valence, élevées comme de superbes palais dans des jardins odoriférans, ont mis aussi le glaive destructeur dans les mains de leurs fils, qui passent

en ce moment sous les yeux d'Albe, et leur farouche maintien respire le carnage. Et vous qui les suivez, habitans des ruines de Sagonte, loin d'avoir consulté les tombeaux de vos pères, vous voulez vous-mêmes couvrir le sol où Leyde élève ses tours de ruines plus terribles encore. Vous aussi, indocile Catalan, Arragonais orgueilleux, vous êtes impatiens ici de combattre pour Philippe, et montrez un front plus martial que les autres cohortes; vous avez pour rivaux de votre ardeur et de votre courage les bataillons qui s'avancent, accourus des sombres forêts de la Biscaie, des murs de Placence et de Tolose, temples de la guerre, et des rochers de l'Asturie, sur lesquels s'aiguisa le fer qui fit tomber le Sarrazin.

Les fils de l'Italie suivent les Espagnols. Sur les pas d'Alphonse, les uns viennent des portes de Milan; ils ont abandonné ces campagnes où le Pô majestueux roule ses ondes: d'autres ont quitté les beaux murs de Naples, que le voyageur aborde lentement pour jouir de son admiration; et ces plaines riantes et fertiles qu'arrosent le Vulturne et les ruisseaux qui descendent dans les deux mers des sommets de l'Apennin, double amphithéâtre d'om-

brages, que tour-à-tour le soleil regarde avec complaisance, lorsqu'il commence sa course et lorsqu'il la termine. Si les délices ont amolli leur courage, l'aspect d'Albe le ranime en ce moment.

Mais Braquemont paraît, Braquemont à l'œil fier et terrible : tourné vers Albe, il brigue un poste périlleux pour lui et pour ses soldats endurcis dans les rochers de la Sardaigne. Sur leurs traces, conduits par Romero, que seconde Ulloa, marchent les guerriers de la Sicile; ceux qui demeurent aux pieds de l'Etna se montrent les plus intrépides; leur front est noirci par la fumée; accoutumés aux flammes et au tumulte de ce volcan, ils méprisent les foudres belliqueuses.

Espagne, tu t'es épuisée de tes nobles coursiers : on ne sait lequel est le plus superbe, ou du coursier, ou de l'espagnol qui le dompte. A la tête de ces escadrons nombreux, sont Vitelli, célèbre dans les combats, et que Philippe obtint de Cosme; Ferdinand, né d'Albe, mais non le fruit de l'hymen, et voulant effacer la gloire de Frédéric par les lauriers qu'il a résolu de cueillir; Olivera, dont l'Italie admire la valeur, et qui fit trembler l'Afrique jusque dans ses déserts. On voit gravés sur sa

cuirasse les exploits de ce fameux guerrier dont il descend, et que Pierre appela de la France pour bannir le Maure indompté. Parmi ces chefs est Avila, qui, depuis son enfance, fut guidé par la main d'Albe dans tous les sentiers de la gloire : Albe est le seul auquel il ne prétend point disputer la palme. Sous eux Daval, Mendoze et Mondragone, moins distingués par leur rang, aspirent à les égaler en valeur. Mondragone, la Germanie se souvient encore de ce jour où, seul avec neuf guerriers tu traversas l'Elbe, tenant entre les dents ton épée, et saisissant des barques à l'autre rive, les conduisis à Charles à travers les Saxons, et hâtas leur défaite.

Tandis que ces guerriers se rendent chacun à leur poste, Paciotte, que Philippe a demandé au duc de Savoie, et qui sait défendre et renverser les remparts, trace autour de Leyde les lignes fatales ; en même tems que Serbellone, la terreur des forts menacés de ses coups, dirige et déjà fait tonner les foudres guerrières. Albe, semblable au navire à l'ancre, devant lequel passent les flots orgueilleux qui vont assaillir les rochers, considère d'un œil attentif et son armée et les remparts.

En ce moment l'impitoyable Génie de la

guerre jetait des regards inquiets sur Leyde, sur les Bataves intrépides, sur la flotte de Guillaume : la valeur et la constance de leur chef l'étonnent et lui arrachent ces paroles : Quoi ! la tempête a submergé l'une des provinces ; moi qui peux m'armer d'un élément plus terrible, je ne triompherais pas de l'autre, avant qu'elle reçoive le secours de celles qui s'arment pour la seconder ! La flamme est-elle éteinte dans mes mains, et le fer est-il épuisé dans les entrailles de la terre ? Je ravage le monde entier ; à ma voix les torrens du nord fondirent sur l'Europe ébranlée : c'est à moi de terminer cette lutte qui fixe l'attention de l'univers... Nassau, et vous Bataves, j'admire votre valeur ; je balance même si je ne dois pas la couronner : vous êtes plus grands à mes yeux qu'Albe et ses cohortes : mais, fidèle à mon ancienne alliance, à mes nouveaux sermens, je dois seconder la tyrannie. Oui, tu vas me voir, pour ralentir du moins l'effet de ton audace, inventer des foudres nouvelles, dussé-je les former dans le séjour même des enfers.

Il dit, et s'élevant jusqu'à la voûte céleste, il porte ses regards vers la Sicile. En ce moment l'Etna vomissait, avec un bruit épouvantable, des rocs, des métaux et des torrens

enflammés, qui, allumant dans les cieux le tonnerre, couvraient d'un déluge de feux la Sicile ébranlée. A cet aspect, une joie barbare anime le démon des combats; il s'applaudit de la pensée qui naît dans son ame; il veut créer une arme plus formidable encore que celles qu'il mit entre les mains des mortels depuis la naissance du monde, et même en ces derniers tems où il leur fit lancer la foudre; une arme, image de ce mont dont les bouches dévoreraient une armée entière.

Il vole à son palais; la mort le précède; les noires portes s'ouvrent. Mortels soumis à mes ordres, dit-il, cessez de forger ces armes déjà vulgaires, trop faibles pour triompher de ce peuple qui combat sous les étendards de la liberté. Multiplions l'Etna : globes de bronze, élevés sur des ailes de feu, épouvantez le ciel et la terre.

Ils allument aussitôt dans des gouffres ténébreux, les feux des enfers; un fleuve d'airain bouillonne : ils lui présentent la forme fatale; il s'y précipite avec d'horribles mugissemens; les éclairs jaillissent du sein de la noire fumée, la terre s'ébranle. En voyant naître cette arme terrible, les ministres mêmes de la guerre frémissent d'épouvante. Elle la regarde avec un

souris cruel, croit l'entendre tonner, et voir sortir de ses flancs les incendies, les ravages et la mort.

Cependant Aremberg ne pouvant réprimer le feu qui l'embrase, paraît dans la tente d'Albe, où les principaux chefs étaient assemblés.

Albe, dit-il, j'ai peine à contenir l'ardeur de nos vieilles cohortes ; ces vaillans guerriers murmurent ; au lieu d'attaquer ces remparts qui sans doute sont dignes des assauts de leur courage, ils demandent à combattre Guillaume, ses frères, et la troupe valeureuse qui les environne ; ils disent : La flotte espagnole, heureuse d'affronter les périls où l'expose l'intrépidité de ces chefs, et peut-être de terminer la guerre par un seul combat, se couvrira de plus de gloire que l'armée d'Albe. En partageant leur ardeur, le ressentiment d'un affront personnel m'amène en votre présence. Les bords de la Meuse furent témoins qu'au moment où j'allais triompher d'Adolphe, Guillaume abattit mon épée. La mêlée nous sépara ; ils vainquirent cette fois : je leur promis, (que m'importe si mes paroles ne frappèrent pas leur oreille ?) je me promis à moi-même de reparaître contr'eux dans une autre arêne. Le

sort jusqu'à ce jour a traversé l'exécution de ma promesse. Dans les combats où ils se précipitent, un de nos guerriers peut, en les abattant, me ravir une victoire illustre : et Guillaume ne semblerait-il point m'avoir désarmé pour toujours ? Albe, si vous chérissez ma gloire, et peut-être cet orgueil m'est permis, la gloire de l'Espagne, permettez que j'appelle seul au combat Adolphe, ou Louis. Ce combat calmera l'impatiente ardeur de nos cohortes ; mon triomphe sera l'heureux présage de la victoire qu'elles remporteront, lorsqu'on ouvrira cette lice à leur courage ; et ceux qui, dans l'avenir le plus reculé, traverseront ces mers, diront : Là fut abattu l'un des Nassau par la main d'Aremberg.

Vitelli, Avila, Ferdinand, et tous les chefs se lèvent, prêts à lui disputer cette gloire. Albe montrant un front sévère : Aremberg, dit-il, il est beau d'être enflammé par la valeur ; mais il faut savoir la réprimer elle-même. Assez d'exploits vous illustrèrent, et vous illustreront encore : Guillaume ne les peut noircir ; et ni l'envie ni l'audace n'affaibliront la gloire de l'Espagne. Sachez obéir : je vous défends de songer à ce combat : votre victoire ne dompterait pas le Batave, tandis

que votre défaite (j'aime à vous voir rougir à ce mot) serait moins honteuse pour vous que fatale à l'Espagne. Aremberg se retire plein de courroux.

Quoi! dit-il, Aremberg dévorera l'affront dont il a été couvert. Albe l'ordonne. Jours heureux où le courage était plus libre; où le guerrier n'attendant pas toujours qu'au gré du sort parût un de ses ennemis, allait chercher le plus redoutable en des pays éloignés, et se traçait la route de la gloire; où son fer étant à lui, il combattait quand il voulait combattre! Mais Aremberg, ose vaincre: Albe aime la gloire; lui-même il t'applaudira. Dans le combat de ces sentimens, il n'entend plus que comme dans le lointain la voix d'Albe. Tel un arbre assailli par deux torrens opposés, ébranlé jusque dans ses racines, plie tour-à-tour de l'un et de l'autre côté; chancelant, il ne faut plus qu'un choc pour l'abattre, quand un des torrens le frappe, le déracine et l'entraîne dans l'abyme.

Guillaume dans son vaisseau délibérait avec les principaux chefs de l'armée, sur les moyens de faire pénétrer un nouveau secours dans Leyde environnée d'ennemis nombreux; lorsqu'arrive un héraut espagnol, dont le maintien

annonce l'audace. Un de nos guerriers les plus illustres, dit-il, et qui, dans l'armée d'Albe, ne peut voir retarder l'heure d'un combat auquel il aspire, m'envoie en secret : il se rendra sur la rive la plus voisine, si l'un des Nassau veut mesurer avec lui son courage. Vous le reconnaissez, vous avez prononcé le nom d'Aremberg. Il paraîtra, armé d'un fer redoutable, pour venger une disgrace qu'il a juré d'effacer dans le sang du héros qui se montrera dans cette lice.

A ces paroles tous les Nassau, Maurice même oubliant sa jeunesse, se lèvent. Le voici ce guerrier, s'écrie Louis.... Mais Adolphe l'interrompant : C'est moi que ce combat regarde; déjà nous l'avons commencé; et sans me nommer, Aremberg m'attend. Si Louis me remplaçait : Adolphe, dirait-il, est heureux d'avoir des frères; l'un au fort du combat lui sauve la vie, l'autre termine ce combat. Louis, ton courage te conduit vers la gloire; ne m'enlève pas la mienne; ou si je dois succomber, car sans la craindre, je connais la valeur d'Aremberg, tu restes au Batave avec d'autres défenseurs.

Alors Guillaume s'adressant au héraut : Retourne, lui dit-il, près du guerrier qui t'en-

voie, apprends-lui que chacun ici veut courir dans cette lice, et que seul je m'oppose à cette ardeur. Le sang batave ne doit couler que pour la patrie : ce combat ne peut décider de son sort. Qu'Aremberg attende ; peut-être verra-t-il s'ouvrir une carrière où il n'aura pas trop de tout son courage. Le héraut s'éloigne.

Dès que le char du soleil est descendu dans l'onde, Guillaume choisit l'élite de ses guerriers, et laissant à Boisot une partie de sa flotte qui doit tromper la vigilance de la flotte ennemie, il vogue avec une armée peu nombreuse, mais redoutable, vers les tours de Leyde. Il aborde en peu de tems, et comme un fleuve qui coule sans bruit, il précipite sa marche. Les chefs qui le seconderont dans l'importante entreprise qu'il médite, se placent fièrement à la tête des guerriers confiés à leur conduite. Si ces bataillons sont inférieurs en nombre aux légions espagnoles, leur courage et leur ardeur pour la cause qu'ils défendent les élèvent au-dessus des forces humaines.

Aremberg, à la lueur naissante du jour, aperçoit le premier les étendards bataves. Impatient de combattre, il s'empresse d'aller

reconnaître ces troupes, dans l'espoir d'y rencontrer un des frères de Guillaume, espoir qui se réalise, lorsqu'à la tête de ces cohortes, il voit flotter leur étendard, qui porte ces mots si chers aux Nassau : TOUS A LA PATRIE.

L'aurore s'élevait sur l'horizon, quand Adolphe, avec sa troupe, tombe sur la cohorte que commande Aremberg. Aremberg reçoit ce choc avec une valeur impétueuse : semblable à la foudre qui déchire de toutes parts un sombre nuage, ce guerrier courant çà et là, se fait jour dans les rangs par la terreur de son glaive, cherche de l'œil Adolphe ou Louis, et les appelle à haute voix. Adolphe, s'écrie-t-il, ou toi Louis, ton courage te conduit sans doute audevant de mes pas. Viens combattre malgré la défense de Guillaume, comme je combattrai malgré la défense d'Albe. A peine a-t-il parlé qu'Adolphe paraît à ses regards. Les cohortes, malgré leur furie, suspendent le combat, attachent l'œil sur ces jeunes héros, dont le sort semble décider du sort des deux armées.

Illustre guerrier, dit alors Aremberg, avant de nous combattre, qu'un serment mutuel nous lie. Si tu tombes sous mes coups, je ne souffrirai point qu'on outrage tes cendres, et tu recevras par mes mains, ou par les mains

de ton frère, une sépulture honorable; j'abattrai l'échafaud où l'on voudrait exposer ta tête à l'ignominie, dussé-je le voir relever pour mon châtiment, et je combattrai pour ta tombe comme je vais te combattre. Si tu es victorieux, ne permets pas que la haine étouffe les anciennes lois de l'humanité, de la justice et de l'honneur.

J'accepte les conditions que tu proposes, répond Adolphe, et je m'applaudis d'avoir un adversaire qui mérite mon estime.

Il dit; couverts de leurs boucliers, ils croisent leurs glaives : l'Espagnol frémit ainsi que le Batave. La valeur et l'adresse conduisent et parent les coups. L'un veut soutenir sa gloire, et ne paraître devant Albe qu'avec des trophées, qui seuls désormais peuvent l'excuser d'avoir violé des ordres sévères; l'autre, animé par un motif semblable, veut signaler un de ses premiers et de ses plus illustres combats, et il se dit qu'il est frère de Guillaume. Aremberg est exercé dans les périls; Adolphe est un lionceau qui n'a point encore exhalé sa fureur.

La victoire flottait au-dessus d'eux d'une aile incertaine. L'immortelle, tenant la couronne, la posait tantôt sur le front d'Aremberg,

tantôt sur le front d'Adolphe, et quelquefois la suspendait au milieu d'eux comme pour les couronner l'un et l'autre; quand tout-à-coup l'épée d'Adolphe, soit par le vice de sa trempe, soit par l'effet de quelque puissance supérieure, vole en éclats, et couvre le sable de ses brillans débris; les Bataves pâlissent : le jeune guerrier, sans défense, attend la mort. Mais Aremberg, maître de soi : Prends, dit-il, une autre arme; le hasard n'est point l'arbitre de ce combat. Adolphe le regarde avec reconnaissance, et recevant de l'un des siens une épée, il combat avec moins d'ardeur un ennemi si généreux. Aremberg s'en aperçoit, et ralentit son attaque : autant ils étaient animés, autant ils sont adoucis; ils semblent n'être armés que pour montrer leur adresse.

Cependant le bruit des trompettes sonores frappe l'oreille d'Aremberg, et il voit Albe qui s'avance. Adolphe, dit-il, défends-toi. Les éclairs de ses yeux accompagnent ces paroles. Soudain leurs glaives, comme la langue acérée du serpent, semblent se multiplier et en se frappant dardent des flammes. Craignant d'être séparés par les combattans, qui des deux parts accourent pour ensanglanter l'arène, et n'ayant que peu de coups à se porter,

ils redoublent d'ardeur. Aremberg, tu saisis un instant favorable : le sang d'Adolphe coule sur ton fer brûlant; il chancelle. En ce moment Guillaume arrive : il voit son frère tenant l'épée d'une main tremblante, prêt à tomber aux pieds de l'ennemi. Adolphe ! s'écrie-t-il avec l'accent de la douleur et du reproche. Comme si une voix céleste eût percé la nue, le cœur du guerrier se ranime, repousse pour quelques instans la mort. Rassemblant toutes ses forces, il plonge son épée dans le sein d'Aremberg, et tombe. Aremberg tombe à côté d'Adolphe. Alors, partageant la victoire qu'ils n'ont pu obtenir toute entière, ils se regardent d'un œil satisfait; et, comme deux fleuves, après un combat dont tremblèrent les forêts et les montagnes, unissent leur onde, et vont d'un cours égal et tranquille se perdre dans l'océan; ces guerriers ferment ensemble la paupière; les flots de leur sang se confondent, et au même instant leurs ames s'exhalent et s'élèvent ensemble au céleste séjour.

Guillaume ne peut retenir un cri, que lui arrache la douleur; et comme la foudre, il fond sur les cohortes ennemies, et sème un affreux carnage; de nombreux Espagnols ac-

compagnent Adolphe au tombeau. Albe regrettant Aremberg, et frémissant de courroux, arrête l'impétuosité de Guillaume.

Comme dans l'antique magie, par la volonté d'une Circé, des mouvemens harmoniques transformant soudain de sauvages déserts en des jardins enchantés, les rapides torrens devenaient des lacs majestueux, les rochers disparaissaient, et les arbres çà et là dispersés se rassemblaient en longs berceaux de verdure : ainsi dans l'armée d'Albe, obéissante à sa parole, l'ordre a pris la place de la confusion, et les bataillons troublés, mis en fuite, se sont réunis, ont formé des ailes immenses.

Albe élevant une voix superbe : Guerriers, dit-il, vous ne ternirez pas aujourd'hui vos anciens exploits; après avoir agrandi l'empire de Charles, vous saurez le défendre. Son ombre vous contemple. Espagnols, vous avez combattu les peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'autre hémisphère; la terre est couverte de vos trophées. Vous parlerai-je de votre chef? Comme il vous connaît, vous le connaissez; vous savez qu'il est accoutumé à vaincre. L'ennemi même qui vient à nous, ne l'avons-nous pas terrassé ? et n'est-ce pas pour lui le comble de l'audace, d'oser paraître de-

vant nos regards ? Il dit, et l'Espagnol puise dans ses yeux une fierté nouvelle.

Monté sur un coursier tel qu'on peint l'aigle traversant les airs, portant le maître des cieux, et tenant la foudre dans ses serres, Guillaume vole dans les rangs, et laisse dans tous les cœurs quelque étincelle du feu qui l'embrase. Arrivé devant les Français, il s'adresse à Genlis, qui encourageait ses cohortes. L'image d'Henri, de Coligni, dit-il, me suit dans les combats, et je vois que vous aussi elle vous enflamme. Français, Bataves, les noms de ces héros sont pour nous le signal de la victoire. Il dit, et s'éloigne. Il anime encore les Bataves en leur montrant de son fer le corps d'Adolphe. Il rencontre Louis, donne avec lui un soupir à la mort de leur frère, et revole au centre de ses combattans.

Maintenant règne dans les deux armées un farouche silence. L'ordre, la pompe qu'elles étalent, forment un grand spectacle; la vaste plaine est étincelante, et l'on ne sait où se lève l'astre du jour. Bientôt les clairons perçans et les sombres tambours font entendre une harmonie guerrière, dont les vallons répètent et prolongent les effroyables accords ; quand tout-à-coup, dans l'étendue de ces rangs, s'al-

lument de rapides éclairs, et le bronze élève sa voix formidable.

Comme sur la mer, partent de divers points de l'horizon deux longs rangs de nuées; plus ils s'avancent, plus ils vomissent de feux; n'étant plus séparés enfin que par un court espace, ils fondent l'un sur l'autre, et réunissent leurs foudres; les cieux en retentissent, ainsi que l'océan dans ses gouffres profonds: telles s'attaquent ces armées. Deux torrens de flammes combattent; leur effrayante lueur perce l'épaisse nuit que forment la poussière et la fumée. Sur ce nuage embrasé roule le char de la guerre, suivi de la terreur la bouche entr'ouverte, de la rage s'abreuvant de sang, et de la mort armée de cette faux terrible qu'elle réserve pour les combats.

Autour des combattans règne de toutes parts un silence lugubre. Les habitans de l'air ont disparu, avec les troupeaux et le berger tremblant; renfermé dans sa cabane, il serre contre son sein sa pâlissante épouse, et ses jeunes enfans, dont la touchante voix l'interroge sur ce tumulte qui les trouble.

Mais la terre, cette mère commune, frémit jusqu'en ses entrailles, et pousse de longs gémissemens. Ensevelira-t-elle ces armées

qui se dévorent? De noirs abymes semblent s'ouvrir aux yeux des combattans, mais les armes ne tombent point de leurs mains. La tendre humanité, l'œil égaré par la douleur, va de rang en rang, se frappant le sein, prononçant les noms de père et de fils, attestant tous les liens de la nature ! et les armes ne tombent point de leurs mains : elle court se réfugier au fond des forêts.

Jusqu'alors on n'a combattu que dans l'éloignement. Au centre de leurs armées, Albe et Guillaume dirigent et l'attaque et la défense. L'œil des deux chefs embrasse la vaste plaine : ils ne se cherchent point l'un l'autre, ils se voient dans les moindres mouvemens des cohortes ennemies.

Cependant les guerriers qui, montés sur des coursiers belliqueux, noircissent la plaine, se menaçaient de l'œil et du glaive; frémissant eux-mêmes d'ardeur, ils ont peine à retenir celle de leurs coursiers, qui s'agitent, écument, et par de longs hennissemens s'appellent au carnage. D'une part, Louis et Lumey conduisent ces légions. Jusques à quand, dit Lumey, demeurerons-nous spectateurs du combat ? Le feu embrase l'air, nos glaives brûlent dans nos mains; si nous tardons en-

core, plus impétueux que nous, nos coursiers vont nous entraîner et nous ravir l'honneur de courir aux périls. Il parlait encore, lorsqu'un guerrier arrive : Nassau, dit-il, ouvre une libre carrière à votre valeur. A peine la troupe a reçu l'ordre, qu'elle lâche les rênes; et sans autre aiguillon les coursiers vont à l'ennemi. Albe la voit s'ébranler; plus rapides que l'éclair, ses ordres courent de bouche en bouche; ses guerriers croient entendre sa voix, et guidés par Vitelli, Ferdinand, Olivera, partent aussitôt que le Batave. Des deux parts, ils avancent d'abord à pas lents et mesurés; par degrés leur marche s'accélère; maintenant c'est un torrent précipité : sur leurs têtes combattent de noirs tourbillons de poussière; sous leurs pas la terre tremblante semble rouler ses foudres.

Quand deux monts qui se menaçaient de leurs cimes sourcilleuses, lorsque les vents agitaient leurs forêts, s'ébranlent, et dans leur chute se heurtent au milieu des airs, le ciel s'émeut de ce combat, les pins déracinés roulent dans les vallées, avec les torrens et les feux renfermés dans leur sein : ainsi ces deux escadrons, agitant leurs panaches, fondent l'un sur l'autre en lançant leurs foudres

et soudain se frappant de leurs cimeterres. Le crin des coursiers se hérisse, ils mêlent leur souffle au souffle des combattans; avec des flammes tous respirent la rage; le sang coule dans la plaine; de nombreux guerriers sont abattus; les coursiers foulent à leurs pieds leurs maîtres, et courant à pas précipités, s'arrêtent, frémissant de fureur.

Comme l'océan se répand dans les terres, Lumey porte l'effroi dans les rangs espagnols; tout fuit devant lui: Olivera l'attend. Ils avaient été unis des nœuds de l'amitié depuis leur plus tendre enfance; mais en ce moment ils l'effacent de leur mémoire; les éclairs de leurs yeux se rencontrent, et leurs glaives retentissent dans la terrible mêlée. Olivera ne respirait que la mort de son adversaire; celui-ci l'atteint, et fait couler son sang à grands flots: l'Espagnol frémit de colère. Lumey, dit-il, était-ce toi qui devais me ravir le jour? Il tombe, et rend le dernier soupir.

Mais quel est ce héros qui paraît seul ébranler les escadrons ennemis? Est-ce Guillaume? Il porte quelques-uns de ses traits... C'est Louis, qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage: les Espagnols épouvantés reculent. Ferdinand les rallie, oppose son fer au

fer de Louis, et frappe des coups redoutables. Louis, entraîné par son courage, est environné d'Espagnols. Ferdinand, qui le croit vaincu, lui demande son épée, et il veut la saisir : mais Louis levant un œil intrépide, repousse les Espagnols, et fait jaillir le sang de ce bras téméraire. Cependant au milieu de son triomphe, son coursier s'abat, atteint d'un coup mortel. Aldegonde vole vers Louis. Ciel! dit-il en lui-même, Guillaume aura-t-il en ce jour à pleurer deux frères? Tandis que les Bataves s'empressent de secourir ce chef, Ferdinand, poursuivant le combat, s'écrie: Vas, guerrier, vas mourir dans les bras de ton frère. Qu'on élève à cette place un monument immortel : deux Nassau y sont abattus; il n'en reste plus qu'un; qu'il paraisse. Aldegonde retarde l'impétuosité de Ferdinand; mais il ne peut résister à Vitelli qui s'avance, et qui, secondé de sa cohorte, moissonne les rangs, et répand la consternation et l'horreur. Guillaume voit ses escadrons qui s'ébranlent : comme l'éclair embrasse l'horizon, il accourt, et sa seule présence raffermit le courage de ses troupes. L'orgueilleux Ferdinand qui la désirait, est intimidé, et Vitelli même recule.

Mais Guillaume demande en frémissant quel

est le sort de son frère; lorsqu'il le voit monté sur un nouveau coursier, ranimé par de prompts secours, et plus encore par le fèu de sa valeur. Excité par la présence de Guillaume : Guerriers, dit Louis aux siens, l'ennemi se vante de m'avoir désarmé, et ravi la lumière du jour : que les plus intrépides me suivent; courons lui arracher ses armes les plus terribles, ces bouches qui vomissent la mort. Guillaume entend ces paroles; et s'il n'écoutait que la tendresse fraternelle, il conjurerait Louis de ne point affronter le trépas; mais retenu par l'amour de la patrie et de la gloire, il n'a que le tems d'adresser à son frère un regard où se peignent ces divers sentimens. Louis descend de son coursier; sa troupe l'imite, ils s'élancent aux périls. Aldegonde partage la gloire de cette attaque.

Serbellone voit accourir cette troupe. Etonné d'une entreprise si hardie, il éprouve un mouvement de terreur. Par un éclat général et souvent répété toutes ses foudres tonnent : ainsi des cavernes souterraines s'ouvrent en jetant des tourbillons de flammes. Louis, Lumey, Aldegonde, ne ralentissent point leur course : en vain tombe une grande partie de leurs guerriers; ils inspirent leur courage à

ceux qui restent, et tous affrontent avec eux la mort. Par une route ensanglantée Louis est arrivé devant ces bouches fatales: là s'élève un combat terrible; le fer les attaque et le fer les défend; en même tems elles grondent: le sang ruisselle sur l'airain embrasé. L'intrépide Idamor, animé par la présence de Louis, s'emparait d'une de ces foudres, quand la flamme allume le salpêtre; son bras est emporté; et son front, où brille la victoire, frappe l'airain qu'il vient de conquérir. Le même sort menace Lumey, qui a pris une batterie entière; Irdazan s'avance, armé du brasier ardent; mais l'impétueux Lumey plonge son fer dans le sein de l'Espagnol; le brasier échappe de sa main, et son ame fuit épouvantée. Serbellone! tu désespères de conserver ces armes. Alors, par l'ordre d'Albe, Vitelli, Ferdinand, Avila, accourent au secours de ce guerrier. Aussitôt par l'ordre de Guillaume, Genlis, Lanoue, Irthur et leurs compagnons d'armes, volent pour soutenir le courage audacieux de Louis. Il combat tour-à-tour Serbellone, Ferdinand, Vitelli, Avila. De nombreux héros se précipitent sur ses traces. A cette attaque furieuse, Serbellone, Vitelli, sont ébranlés. Avila fait de nouveaux efforts pour abattre ce

formidable ennemi; mais ce n'est point ici qu'il doit remporter cette gloire. Tel que devant les murs d'Ilion, le vainqueur arrachait au vaincu son armure ensanglantée; tel, et plus terrible, Louis dépouille tous les combattans de ces armes redoutables; et les tournant contre eux-mêmes jette dans leurs rangs le désordre et l'effroi. Guillaume s'écrie: Volons sur les pas de Louis à la victoire.

On était à l'heure où le berger, après avoir abreuvé ses troupeaux, les conduit à l'ombre d'un bois, où, tandis qu'ils errent d'un pas tranquille, et cherchent avec la pâture la fraîcheur et le sommeil, il prend un repas champêtre, et goûte le repos : mais ici tous combattent sans s'apercevoir des besoins de la nature épuisée, ni des feux ardens du soleil, que redoublent les feux dont ils s'arment et leur haleine brûlante de fureur.

Le parti le plus juste avait triomphé; Albe vaincu ne cherchait de ressource que dans sa valeur et dans sa prudence; quand le démon de la guerre amène au-devant de ses pas les armes qu'il a nouvellement forgées. Laisse à l'ennemi, dit-il, le bronze dont il s'applaudit en vain d'avoir fait la conquête : voici les armes que je t'ai promises, et dont tu vas

connaître mieux encore les coups destructeurs. Albe hésite; il voudrait ne recourir qu'à sa seule valeur : mais voyant que la déroute est générale, il consent d'associer ces armes terribles à ses propres efforts. Le Génie de la guerre fait retentir dans les airs ces paroles : Globes d'airain, pour la première fois élevez-vous dans les champs du carnage et frappez les cieux. Almanzor s'avance : d'un bras tremblant il embrase le salpêtre et tombe étouffé par les flammes. Les Espagnols pâlissent, refusent d'allumer des foudres dont ils sont les premières victimes. Alors le démon des combats saisit lui-même un brasier ardent : il embrase le volcan; et de ses flancs caverneux sort, avec des torrens de flammes, un bruit épouvantable, qui anéantit le bruit de toutes les autres foudres, ébranle les remparts de Leyde et la plaine entière. Les pâles combattans s'arrêtent, plusieurs laissent tomber leurs armes. Démon des combats, tu t'applaudis, et te crois le dieu du tonnerre. Ton exemple est imité; et les bombes enflammées, semblables à des comètes brûlantes, s'élancent dans les airs, allument le feu du ciel dans les nues, retombent, éclatent avec fracas, et multiplient la mort. Tel que ces téméraires mortels

qui roulèrent l'Ossa sur le Pélion, et sur l'Ossa l'Olympe chargé de forêts, l'homme sans s'élever de la terre, semble attaquer de nouveau les cieux : les cieux, pour combattre l'homme, semblent voler en éclats.

Aussitôt la terreur à la chevelure éparse, et la mort, plus pâle et plus hideuse que jamais elle ne parut aux humains, se précipitent du char de la guerre dans l'armée de Guillaume. Les rangs entiers sont enlevés, comme un guérêt que l'aile tranchante de l'aquilon tombant des cieux coupe dans son vol rapide. Sensible amitié, et toi, tendre amour, jadis on vous voyait errer lugubrement dans les champs du carnage : aujourd'hui fuyez ; vous ne pourriez soutenir l'aspect effrayant de la mort, elle semble anéantir ce que vous aimez, et vous ravit jusqu'à la consolation de recueillir des membres épars. Plus affreuse encore que la mort, la terreur frappe ceux qui respirent : les yeux de Genlis, de Lanoue et d'Aldegonde sont couverts d'une épaisse nuit ; Lumey et Louis se troublent ; le cœur même de Guillaume s'étonne : mais il étouffe ce sentiment avec indignation, et voyant s'ébranler les Bataves, il élève la voix, et à travers l'horrible tumulte fait entendre ces paroles :

Arrêtez, et suivez mes pas; dans les nouveaux périls il faut déployer un nouveau courage. Ce ne sont point les immortels qui vous livrent la guerre; ces armes non redoutables de près, vous atteindront dans votre fuite: osons, à l'exemple de Louis, les arracher aux mains de nos assaillans. Il dit, et marche vers cette conquête. Mais les plus intrépides refusent de le suivre: cependant ils se rallient; les chefs se placent à leur tête, et le soldat attend la mort. Albe vole, et croit achever leur défaite: l'espoir du triomphe brille dans ses regards. Tel qu'un roc détaché du sommet d'une montagne, se précipite à grand bruit, et bondissant, franchit les torrens, ou détourne leur cours, et met en fuite et troupeaux et bergers, lorsqu'un chêne résiste seul au roc: tel Albe court, quand Guillaume arrête sa furie. Les Bataves se rassemblent près de leurs étendards, leurs rangs se forment: des deux parts on combine les marches; ici l'on s'observe, ailleurs on combat.

Douza, malgré le bruit des bombes qui obscurcissent la face du ciel, sort des remparts de Leyde à la tête des plus intrépides; pour ranimer le courage des héros venus à son secours, et pour favoriser leurs desseins,

il disperse Alphonse, Romero et leurs cohortes; il se mêle aux combattans de la plaine. Guillaume, témoin de cette entreprise hardie, saisit ce moment pour introduire de nouveaux défenseurs dans Leyde, objet du combat qu'il livre; s'il parvient à triompher de tous les obstacles qui s'opposent à ce dessein, il a remporté la victoire. Malgré les dangers dont il est assailli, il choisit un corps vaillant qu'il confie à l'intrépide Actor, dont Leyde est la patrie; et se préparant à le seconder, il lui ordonne de se joindre à Douza, ne craignant pas de s'affaiblir s'il augmente les forces de la citadelle. Hâtez-vous, dit-il; que Douza ne s'éloigne pas des boulevards de la liberté: si nous succombons, vous devez sur ces boulevards vaincre la tyrannie: je vois les nombreux bataillons qu'Albe y précipite. Les guerriers volent vers Douza; ils livrent un combat sanglant, et sous la conduite de l'intrépide Actor, parviennent enfin jusqu'à ce chef; ils exécutent tous les ordres de Guillaume. Douza ne peut rentrer dans Leyde, avec sa troupe renforcée de ces héros, qu'à travers de nouveaux combats; le fer à la main, ils s'ouvrent cette route glorieuse.

Mais si le combat s'est allumé sous les rem-

parts de Leyde, c'est dans la plaine qu'éclate la plus étonnante valeur. Ici des bataillons, semblables à des faisceaux étroitement liés, sont aux mains; rien ne ralentit leur acharnement, et leur destruction peut seule assouvir leur rage. Plus loin les escadrons se choquent, se renversent, s'immolent; et ceux qui leur succèdent, après avoir franchi la barrière que leur opposent les corps entassés des hommes et des chevaux, subissent bientôt le sort de ceux qu'ils ont remplacés. Tour-à-tour les ailes des deux armées se plient en divers mouvemens, reculent, se rallient, et recommencent l'attaque avec une ardeur nouvelle : il semble qu'à-la-fois et sans cesse, dans ce champ de carnage, tout combat, meurt et renaît pour combattre et pour mourir. Le centre seul de l'armée batave demeure inébranlable. C'est de là que Guillaume embrasse d'un coup-d'œil les mouvemens des deux armées, qu'il dirige ceux de ses cohortes, et prévient ou répare les écarts d'une valeur trop bouillante.

Près de lui, un guerrier se fait distinguer par sa haute stature, et plus encore par ses exploits; c'est Atrazore, fils du dernier des Incas; il porte sur la poitrine l'image du so-

leil dont il se croit issu ; l'or, qui fut si funeste à l'Amérique, ne décore point ses armes ; le fer seul les compose, et dans sa main brille le fer le plus acéré. Il conduit les Péruviens, et les guerriers du Mexique, qui, par leur valeur, ont brisé leurs chaînes ; désormais ils sont invincibles pour les Espagnols. Tous ont voulu combattre sous les yeux de Guillaume, et c'est à ce poste d'honneur qu'ils forment au-devant du héros un rempart de leurs corps, et des cadavres de l'ennemi dont ils ont jonché la terre. Sur une hauteur à quelque distance, seule et sans reconnaître d'ordre ni de chef, combat une Péruvienne, armée de l'arc et du carquois. Consumée de regrets, n'ayant plus d'espoir, ni de liens qui l'attachent encore au monde, Alzaïde ne respire que pour la vengeance. Elle a vu tomber sous le fer des bourreaux de l'Espagne, son père, ses deux frères et son amant. Devenue sauvage après ces malheurs, elle n'a quitté les forêts que dans le dessein de punir les tyrans ; elle unit sa haine à celle que leur portent les Bataves. Lorsqu'elle abandonna sa retraite, elle prononça ces paroles : Soleil qui me vois, et vous mânes sacrés qui me suivez par-tout, entendez ma promesse. Si la mort n'arrache pas cet

arc de mes mains, je jure de vous sacrifier cent fois autant de victimes espagnoles, que vous êtes d'ombres chères à mon cœur. A chaque instant Alzaïde satisfait à son serment, et cette journée doit le voir s'accomplir.

Parmi les Bataves était Orvan, vieillard à qui les tyrans enlevèrent son fils. S'il échappe de ce combat, il a résolu d'aller, dans l'Espagne, chercher de prisons en prisons le seul appui de sa vieillesse ; et si ses recherches sont inutiles, il ira dans un désert terminer, loin de l'œil des mortels, sa longue et triste carrière. Le tumulte des combats ne peut étouffer dans son cœur les accens de la nature. Le trépas m'environne, dit-il en lui-même, c'est ici que ma tombe est marquée. Hélas! mon fils ne me fermera pas la paupière.... Tandis que ce sentiment le trouble, il aperçoit dans les rangs espagnols un jeune guerrier qui ne combat point; l'infortuné reconnaît son fils. Il recule d'horreur. Le jeune guerrier se précipite vers son père et le serre dans ses bras. Malheureux! s'écrie le vieillard voulant se dégager de ces embrassemens, le glaive espagnol luit dans tes mains. Ah! plutôt que n'as-tu tranché le fil de mes jours; parricide égal à celui dont tu te souilles envers la

patrie ! que n'as-tu expiré dans les tourmens de ces barbares.

Forcé de m'armer de cette épée, répond le guerrier, je n'ai point combattu ; j'allais passer dans vos rangs. Je vais expier mon crime.... Ce coup déchirera votre propre cœur ; mais effaçant l'exemple odieux que je viens d'offrir, il sera pour le Batave une leçon éternelle. Il se frappe ; le sang jaillit sur le père, qui l'embrasse : ils tombent, expirent en même tems, l'un de sa propre main, l'autre de douleur.

Loin de cette scène funeste, Irthur fait éclater son courage. Près de lui, Idalyre, son épouse, affronte la mort sans la craindre : hélas ! elle la craint, non pour elle, mais pour son époux. Si elle partage son intrépidité, de son côté elle l'intimide ; assuré qu'elle suit ses pas, il n'ose pénétrer dans les bataillons les plus épais. En ce moment il s'avance vers Mendoze ; puis il hésite et se souvient qu'Idalyre, vraiment épouse, unit toute sa destinée à la sienne. Tu balances, s'écrie Mendoze d'un ton féroce. A ces mots Irthur vole vers Mendoze : un spectateur indifférent serait épouvanté du choc de leurs glaives. Idalyre, est-ce toi qui respirais l'ame des fleurs, en

voyant couler une onde dont tu semblais la naïade tranquille? Ces champs n'enfantent que le meurtre, tu respires l'haleine des volcans, et des ruisseaux de sang baignent tes pieds.

Comme une fleur agitée de la lutte des vents, telle à ce moment frémit Idalyre : autour d'elle, en vain se livrent de terribles combats; elle ne voit rien, elle n'entend rien; seuls à ses yeux combattent Irthur et Mendoze. Irthur allait être frappé; épouvantée, elle pare ce coup, écarte le fer de l'Espagnol; quand Mendoze, plus terrible, et semblable à l'insecte qui, nourri de sang, s'irrite et darde la mort, Mendoze triomphe d'Irthur; car il frappe Idalyre : elle tombe; son sang ruisselle sur son front pâlissant, elle rend le dernier soupir. Irthur, aussi pâle qu'Idalyre, ne se défend plus, invoque le trépas. Barbare Mendoze! après avoir coupé la trame d'une si belle vie, tu allais achever de vaincre Irthur : mais tout-à-coup, animé par l'amour et par la vengeance, il tombe avec fureur sur toi, t'immole, et t'abat sur le sable teint du sang d'Idalyre.

Cependant, précédée de l'étendard sanglant, comme d'un météore enflammé qui présage le trépas, la veuve d'Horn tenant

l'urne funèbre, va de rang en rang, embrase tous les courages. La mort régnait autour d'elle : trois guerriers ont été abattus à ses côtés; elle ne recule point, et brave les périls. Pour la quatrième fois, la flamme part, le globe d'airain arrive : elle présentait son front au trépas; le globe tombe aux pieds de la guerrière. Horn, s'écrie-t-elle, c'est toi qui, en ce moment, écartes de moi le trépas. Sa présence et son intrépidité animent les Bataves; par-tout où elle paraît, ils sont invincibles. Egmont et Horn semblent participer à leurs exploits.

Mais c'est autour de Guillaume que se rassemblent, comme au centre des dangers, tous les héros de l'armée. Là, Louis courroucé qu'Albe lui ait ravi la victoire, réprime seul l'effort de nombreux guerriers. Lumey, à l'exemple de Louis, combat avec peu de troupes une cohorte entière, se souvenant qu'il aborda le premier à la rive batave, et défendant ses trophées. Le fils du héros, le jeune Maurice, est l'émule de leur valeur; un astre heureux guide ses premiers pas dans les champs de la gloire; tout annonce qu'il déploiera tour-à-tour la ruse et l'audace guerrières. Combien de fois la voix de son père le

rappelle du sein des rangs ennemis où il s'est précipité avec un courage trop bouillant! mais cette fois il n'en revient qu'après avoir, aux yeux d'Albe, ravi un étendard, aurore de ses triomphes. Aldegonde en combattant, veille sur les jours de Maurice. Et vous, Français, vous croyez servir votre propre cause en défendant les Bataves. Enfin l'intrépide Swieten se signale avec Trélong et Wassenar, fier d'être descendu de Civilis, égalant en ce jour sa valeur. Mais parmi tant d'illustres guerriers, nul ne surpasse la valeur de Guillaume. Calme dans l'orage, il vole à tous les périls, et comme s'il combattait à-la-fois en plusieurs lieux, au même tems qu'il détourne les coups qui lui sont portés, il dirige les mouvemens de tous ces héros. Tel un pilote, à qui la tempête ne peut arracher le gouvernail, résiste à la rage des vents et des vagues, et si la lueur fugitive de quelque astre perce le tourbillon épais des nuages, il l'aperçoit, et son front serein en est éclairé.

Cependant l'ange qui préside à la terre, accourt du haut des cieux. D'un regard il rassemble les nuages; son front radieux s'obscurcit; il commande à la Nuit de voiler de ses plus épaisses ombres la plaine ensanglantée.

Aussitôt précédée du Silence, la Nuit monte sur son char lugubre, s'avance dans les airs; ses premières ombres ne peuvent calmer la furie des combattans. L'ange étend son bras; la terre s'incline; l'astre du jour disparaît, et de profondes ténèbres se répandent. Guillaume, ainsi que les Bataves, non content de se défendre encore, voulait, par un dernier effort, rompre les rangs ennemis : mais contraint par l'arrivée des ténèbres de réserver à d'autres tems ce courage infatigable : Albe, dit-il, a suspendu le combat, il se retire. Dans ce jour, au milieu de tant de périls, c'est assez d'avoir fait plus que balancer la victoire. Leyde nous a vu combattre; nous l'avons armée de nouveaux défenseurs; un courage invincible va l'animer.

Pendant qu'il prononce ces paroles, Albe s'est retiré en se promettant de tourner contre les remparts de Leyde des coups plus formidables. La retraite des Bataves est plus tardive et leur marche plus lente. Guillaume enfin regagne ses vaisseaux avec des trophées nombreux, conquis par la valeur indomptable de son armée.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

Les ténèbres couvrent la terre et les mers : tout dort : le glaive enfin repose. Le flambeau de la nuit s'allume lentement dans les cieux, et sa pâle lueur ajoute encore à l'horreur du spectacle que présente le champ du combat, où l'œil n'embrasse qu'un immense tombeau. Là, coulent de noirs fleuves de sang ; et au milieu des cadavres amoncelés et des corps déchirés et palpitans, on croit apercevoir des ombres errantes, et la mort hideuse comptant ses victimes : ici, l'on entend pousser encore de faibles plaintes ; mais, dans la plus grande étendue de la plaine, règne un profond silence, interrompu par les cris sinistres des oiseaux funèbres, et par des hurlemens lointains et lugubres.

Dans cette effroyable solitude, deux guerriers, suivis chacun d'une escorte, portaient de tous côtés leurs pas incertains : ils se rencontrent, s'arrêtent et s'observent, lorsque l'un élevant la voix : Guerrier, dit-il, mon dessein n'est point de répandre encore le sang ; je veux, hélas ! ensevelir une épouse adorée : mais, après ce dernier témoignage de mon

amour, tu me verras prêt à combattre. Cher Irthur, répond le guerrier, un même sentiment nous anime, et l'amour fraternel retient ici mes pas : reconnais Louis ; c'est par l'ordre de Guillaume que, sur ce champ de bataille qui nous est resté, je viens garantir de la vengeance de nos barbares ennemis le corps du vaillant Adolphe. A ces mots Irthur et Louis s'élancent dans les bras l'un de l'autre ; ils unissent leurs regrets ; mais s'arrachant bientôt à ces doux épanchemens, ils suivent chacun la route où leurs cœurs les guident.

Louis arrive enfin devant le corps d'Adolphe, et le voit à côté de celui d'Aremberg, comme deux amis, près de partager à leur réveil et leurs travaux et leurs plaisirs, dorment d'un sommeil tranquille. Il demeure un moment plongé dans une douleur muette. O toi ! dit-il, qui, prodigue de ton sang, fis éclater l'amour patriotique et l'amour fraternel, nous ne pouvons encore élever à ta cendre un monument digne de tes vertus ; mais ton ombre se contentera d'un tombeau simple, érigé par la main de ton frère. Après ce devoir, mon bras t'immolera de nombreuses victimes. Peut-être je descendrai bientôt vers toi dans la nuit du trépas. Cher

Adolphe, reçois dans cet embrassement la dernière marque de ma tendresse, et de la reconnaissance et des regrets de Guillaume... Et toi, généreux ennemi, je crois entendre la voix d'Adolphe qui m'ordonne de ne vous point séparer; couverts de la même gloire, participez aux mêmes honneurs. En prononçant ces paroles, il se penche sur le corps de son frère. Vive amitié, supérieure au plus énergique burin, tu graves dans son cœur tous les traits d'Adolphe, image qu'il veut emporter au tombeau. Par son ordre on ensevelit, sans les séparer, Adolphe et Aremberg : lui-même prenant une bêche qu'avait laissée en ces lieux le laboureur épouvanté, couvre leurs corps d'un peu de terre. Puis enfonçant leurs épées sur leur tombeau : Voilà, dit-il, les colonnes que j'érige à votre gloire.

Avant de s'éloigner, Louis tourne les yeux sur le champ où les Bataves ont combattu. Héros, dit-il, victimes du courage qui vous arma pour la défense des droits de l'homme, pardonnez si mon frère reçoit seul aujourd'hui de mes mains les honneurs de la sépulture. Je jure au nom du peuple batave, que si le ciel se déclare en faveur de la plus juste

des causes qui jamais aient conduit les mortels dans le champ des combats, un monument élevé dans votre patrie, témoin de vos glorieux efforts et du trépas qui vous immortalise, attestera votre vertu et la reconnaissance que vous doit l'humanité. L'honneur d'ériger ce monument ne m'est peut-être pas destiné; heureux si quelques exploits encore rendent mes cendres et mon nom dignes d'y être réunis avec vos noms et vos cendres!

Après ces paroles il dirige sa marche vers Irthur qu'il trouve devant son épouse, oubliant qu'il doit lui rendre les honneurs du tombeau. Ami, dit Loüis, il est tems de partir, l'aurore va paraître. Irthur, sorti comme du sommeil de la mort, ouvre un œil éteint : l'astre de la nuit éclairait Idalyre de ses pâles rayons. Tendre épouse, dit-il, c'est donc pour rencontrer ce coup fatal en défendant mes jours, que tu m'as suivi loin de ta cabane, séjour de la paix! Que n'écoutai-je mes pressentimens! au lieu d'être renversée dans ce champ de la mort, tu respirerais encore dans notre île fortunée le doux parfum des fleurs; ta main, unissant nos deux noms, préparerait les nœuds que vient de briser le trépas; tu me formerais des couronnes triomphales pour m'en décorer

à mon retour, pour adoucir tes craintes et celles du vieillard, qui peut-être en ce moment verse des larmes..... Qu'elles coulent. Compagnes d'Idalyre, remplissez son asile de cris de douleur...... Il est donc vrai, ton ame généreuse a cessé de t'animer; l'amour même est éteint dans ton cœur; et cependant la mort n'a pu t'enlever tes charmes! Prenez pitié de ma douleur; amis, regardez Idalyre; livrerez-vous aux vers dévorans un objet si beau, l'image de tant de vertus? Je veux que la main de l'art la conserve telle, hélas! que je la vois encore; je veux la déposer dans un cercueil précieux, et ne me séparer d'elle qu'à mon dernier soupir.

Louis ordonne à l'escorte de transporter Idalyre jusqu'au vaisseau : on obéit; Irthur accompagne le corps en versant des pleurs et en tenant cette main chérie. Louis paraît devant Guillaume : leurs larmes coulent, et le nom d'Adolphe est sans cesse répété par eux et par les Bataves.

En vain, dans le combat, la victoire a favorisé le Batave; en vain elle n'a balancé divers succès entre Albe et Nassau que pour couronner ce héros de palmes plus durables; l'orgueil persuade à l'Espagnol qu'il a triom-

phé. Albe affermit encore son armée dans cette erreur, par les éloges qu'il prodigue aux chefs et aux soldats ; mais trop accoutumé à des triomphes certains, une secrète rage dément au fond de son cœur la satisfaction que sa politique l'oblige à feindre.

Il vole vers Harlem, dans l'espoir d'y trouver la vengeance à laquelle il aspire. Je t'ai ordonné, dit-il à Frédéric qui l'assiégeait, de réduire Harlem en poudre; Harlem subsiste encore ! Est-elle donc environnée de puissans remparts ? Quoi ! dans Harlem, guidées par l'intrépide Hasselar, des femmes montrent plus de courage que les cohortes espagnoles ; et le fils d'Albe est loin d'atteindre aux exploits de cette guerrière ! Frédéric, si le jour qui s'approche n'éclaire pas la ruine de cette ville audacieuse, j'appellerai ta mère pour renverser ses frêles murailles.

Mon père, répond Frédéric rempli de honte et de courroux, vous n'accordez qu'un jour aux combattans d'Harlem : ils n'entendront point sonner la dernière heure de cette nuit. A peine a-t-il parlé qu'il marche à l'assaut. Albe le considère, et revole vers Leyde.

Quelques heures s'écoulent, et tout était préparé par Albe pour assaillir ces remparts,

lorsqu'il entend le bruit de trompettes guerrières et de coursiers frappant rapidement la plaine ébranlée; bientôt il aperçoit son fils, suivi d'une troupe, spectacle horrible ! dont les glaives sont hérissés de têtes livides, leurs mains sont teintes de sang; il luit dans leurs yeux féroces.

Harlem est réduite en poudre, dit Frédéric; appellerez-vous ma mère pour renverser ses murailles? A la fureur de mon attaque, Harlem a cru que vous veniez vous-même l'abattre, après avoir étendu Nassau dans la poussière. Cependant ses audacieux citoyens osaient combattre encore; mais malgré leur valeur obstinée, ils voyaient qu'ils seraient bientôt forcés de poser les armes, et conservant encore leur orgueil, ils déclaraient qu'ils se défendraient jusqu'au dernier soupir s'ils n'obtenaient point un traité honorable. Je voulais exécuter vos ordres et ma promesse; le tems pressait; j'accepte tout ce qu'ils proposent : les portes s'ouvrent, nous entrons; nos soldats se répandent dans la ville; soudain de toutes parts les flammes s'élèvent, et mille bras donnent la mort. Leyde tremblera, et peut-être votre fils a t-il abattu les principales têtes de l'hydre de la rébellion.

Il dit, et ses soldats agitent leurs glaives chargés de ces exécrables dépouilles. Mais Vitelli, Avila, et tous ceux qui, dans l'armée espagnole, respectent la foi des sermens et les droits de l'humanité, ne peuvent cacher leur indignation; ces têtes leur semblent prendre la parole et leur reprocher la plus noire perfidie; parmi eux s'élève un long murmure. Albe les regarde, le murmure est étouffé. Ta rigueur, dit-il à son fils, a franchi les bornes ordinaires de la justice : mais il n'est point de serment qui lie envers la révolte. Le Batave se courbera sous le joug, avant que le sang répandu, grossi par de nouveaux torrens de sang, couvre la Hollande d'un déluge plus funeste que celui qui engloutit la Zélande. A ces mots l'Espagnol le plus barbare frémit.

Cependant par l'ordre de Frédéric, Leyde, on jette dans tes murs ces dépouilles, trophées infâmes du vainqueur. Ajoutant à cette action féroce des railleries plus féroces encore : Recevez, dit-il, ce renfort, qu'un ennemi généreux vous accorde. Leyde est saisie d'horreur. A chaque instant ces têtes tombent devant les pâles citoyens : ils voyaient avec plus de constance arriver ces globes, ministres ailés de la mort : chacun considère les traits de ces vic-

times, craignant de rencontrer ceux d'un parent ou d'un ami, et lève ensuite un œil épouvanté; comme celui devant lequel tombe la foudre, recule d'effroi, et regarde en frissonnant le nuage enflammé qui flotte au-dessus de lui, d'où elle va partir encore.

Werf et Douza connaissent la barbarie espagnole; cependant ils restent immobiles à ce spectacle. Mais qui peut exprimer l'impression que fait sur leurs ames la vue du peuple entier de Leyde, couvrant tout-à-coup les remparts et l'enceinte d'une grande place; tandis que de nombreux citoyens, en fléchissant un genou, relèvent chacun une de ces têtes qui leur est sacrée, et la portent avec respect sur une éminence voisine de la principale porte de la citadelle? En peu d'instans elles y sont réunies; et bientôt par les mêmes mains, des pierres s'élèvent, et couvertes de terre et de gazon, forment à des héros un monument simple, mais touchant et honorable, où se lit en grands caractères : POUR L'ÉTERNELLE IGNOMINIE D'ALBE ET DE FRÉDÉRIC SON FILS, LEYDE ASSIÉGÉE ÉRIGE CE TOMBEAU AUX DÉFENSEURS D'HARLEM.

Après cette cérémonie imposante, le peuple vient se ranger auprès de ses chefs. Alors

Douza prenant la parole, et montrant de sa main l'auguste sépulture : Citoyens, guerriers, dit-il (désormais ces titres sont ici confondus), nous avons sous les yeux l'image de notre sort, si jamais l'Espagnol souillait cette enceinte de sa présence odieuse. Albe, nous te remercions dans ta fureur, toi-même t'es fermé les portes de Leyde. Citoyens, jurons sur les têtes de ces héros, jurons que celui d'entre nous, fût-il notre fils ou notre frère, qui osera proposer d'ouvrir à l'ennemi ce dernier asile de la liberté, recevra la mort, non de nos mains, mais qu'il sera conduit hors de nos remparts, et livré à cet ennemi ; son nom sera dans nos fastes une tache éternelle ; du faîte de nos tours nous contemplerons son supplice ; et nous dirons que, durant ces calamités, le fer de l'Espagnol fut juste une fois. Si l'Espagnol lui laisse la vie, son châtiment sera d'être le spectateur de tant de perfidies et d'atrocités.... Tous ont répété ce serment.

Rosalinde, tu prononces le même serment. Cependant Arodar est dans l'armée d'Albe ; les nœuds de l'hymen allaient vous unir, quand l'Espagnol et le Batave devinrent ennemis : tu gémis que ni la guerre ni aucune puissance ne puissent éteindre les feux de l'amour. Arodar

sans cesse errait autour de ces murs. Dans un lieu écarté et sans défense, le rempart venant d'être frappé des coups du bronze, est entr'ouvert. Amour, tes yeux sont plus perçans que ceux du plus grand guerrier. Arodar, dès l'arrivée des ténèbres, se rend en ce lieu; il franchit le fossé, lutte contre les obstacles, arrache une partie du mur, se coule à travers le rempart, et recourant tour-à-tour à la ruse et à l'audace, il pénètre jusque dans la ville, il court à la demeure de son amante, il frappe, on ouvre, il est aux pieds de Rosalinde. Est-ce ton ombre? s'écrie-t-elle.... Arodar, c'est toi-même; l'ennemi est-il dans nos murs?

Oui, répond-il, si tu peux donner ce nom à l'amant le plus tendre. Tu frémis des périls que je cours; frémis de ceux qui t'attendent. N'as-tu pas vu les témoignages de la férocité d'Albe? Il va livrer à la citadelle des assauts terribles. T'exposeras-tu aux suites de ces combats? suis-je assuré de t'arracher à la rage la plus effrénée? Hélas! dans l'ardeur qui me fera voler à ta défense, tombant peut-être le premier sur ces remparts.... alors quel sera ton destin? Tu n'auras aucun ami dans l'armée d'Albe. Chère Rosalinde, la guerre ne nous a-t-elle point assez long-tems séparés? Un

devoir rigoureux ne t'enchaîne pas dans ces murs : viens, le chemin qui m'a conduit jusqu'à toi, peut te procurer une retraite facile. Leyde n'attend pas de toi son salut ; laisse aux combattans à décider de son sort, et suis ton époux.

Qu'oses-tu me proposer? dit-elle ; pour sauver mes jours, que je coure à l'infamie. Lâches amis, n'aimerions-nous la patrie que dans ses tems prospères ; et lorsqu'elle est dans le péril le plus imminent, nous verrait-elle fuir? Lui appartenons-nous si peu qu'il lui soit indifférent de nous perdre? Notre présence, notre voix, ne peuvent-elles pas animer ses défenseurs? et lorsqu'ils affrontent la mort, leur donnerai-je l'exemple infamant de se dérober au danger par la fuite? Arodar, il n'est point d'excuse pour celui qui trahit la patrie ; elle doit être plus obéie encore qu'un père et qu'une mère. Te le dirai-je? Au milieu de tant de cœurs ulcérés d'une juste haine envers l'Espagnol, je crains même que ce ne soit un crime de t'aimer. Cependant, fidèle aux sermens qui t'ont engagé mon cœur ; mais fidèle aussi à celui que j'ai fait à la patrie, je n'abandonnerai pas ces murs, et je frémis à la seule pensée de mettre un pied criminel dans le

camp d'Albe. Va, ne perds point de tems, cours loin des périls, et puisse le ciel favoriser ta retraite ! Un jour peut-être, après tant de calamités.... Mais si nous devons périr l'un et l'autre, puissent des mains amies nous réunir dans un même tombeau !

Arodar, frappé d'admiration, ne la presse plus de le suivre; il la serre dans ses bras, et s'arrachant à ces doux nœuds, il se précipite loin d'elle. Rosalinde compte les instans, et dès qu'elle croit son amant en sûreté, elle va trouver Douza, et lui dit : Leyde est en péril; le rempart est ouvert, un Espagnol a pénétré dans la citadelle. Celui qui vient d'exécuter cette entreprise hardie, m'était destiné pour époux, avant les troubles qui désolent nos contrées; il n'est point animé de la férocité de nos ennemis. Malgré ses prières, je n'ai point suivi ses pas, mais je n'aurais pu vous le livrer. Si j'ai violé nos sermens, punissez Rosalinde. Douza déclare que sa résistance, son aveu ingénu, et l'avis important qu'il a reçu d'elle, adoucissent à son égard la sévérité des lois; mais il avertit le citoyen de les respecter; il l'exhorte à la vigilance, et ordonne que l'on coure au rempart pour le réparer, et qu'on y place une forte garde. Aussitôt on exécute ses

ordres. Le soir, Arodar revient en ce lieu : saisi de douleur, il s'arrête long-tems au pied du rempart, il y porte ses mains pour l'embrasser, et ses soupirs même ne pénètrent point dans Leyde.

Cependant tout annonçait une attaque prochaine; Albe lui-même la dirige; déjà le bronze se fait entendre, et Frédéric rassemble ses cohortes. Amis, dit-il, la nuit dernière vous a livré Harlem; que le soleil éclaire un plus beau triomphe. Il dit; et aux yeux de son père, il court vers les remparts.

Tel qu'un vieux aigle rassasié de victoires, du haut d'un rocher suit d'un œil satisfait à travers l'espace des airs son aiglon, le voit tomber sur les brebis tranquilles, et ravir un agneau à la mère qui l'allaite; transporté de joie, il célèbre cette victoire par des cris et par le battement de ses ailes; le rocher en retentit, et ces sons animent encore l'aiglon chargé de sa proie : tel Albe voit son fils voler à l'assaut.

Mais bientôt s'avançant d'un pas majestueux avec ses plus redoutables légions, il dirige à-la-fois vers plusieurs forts des attaques terribles.

Les Bataves rougiraient de combattre à l'om-

bre de leurs murs, et demandent à se distinguer dans un champ plus libre et plus étendu. Douza seconde leur ardeur, et s'élance à leur tête hors des remparts; les Espagnols reculent, épouvantés à l'aspect de tant de courage: mais la présence d'Albe les retient, et la voix et l'exemple de Frédéric les ramènent au combat. Alors il se fait un sanglant carnage : nul ne veut abandonner le terrain; long-tems, fermes comme leurs digues, les Bataves résistent à l'impétuosité de la bravoure espagnole

Mais Albe frémit de ne pas vaincre encore; il court de rang en rang, il excite ses guerriers, ainsi que la baleine pousse contre le rivage les vagues écumantes. Les Bataves cèdent enfin au nombre; Douza ne peut plus soutenir le choc furieux d'Albe et de la multitude d'assaillans qui sans cesse se renouvelle et s'accroît; il réunit ses troupes et les conduit en bon ordre vers un fort qu'il est sur-tout nécessaire de défendre avec intrépidité. Albe, prompt à profiter de la moindre lueur du succès, se précipite vers un autre fort; Douza court aux périls; un combat plus opiniâtre encore se livre; Frédéric, Vitelli, Avila, volent sur les pas de leur chef; animés de son

ardeur, ils le secondent, le représentent partout où ils combattent; des torrens de sang coulent des deux parts; mais ce fort disputé long-tems, devient enfin la conquête de l'Espagnol.

A la vue du triomphe d'Albe et de l'impétueuse attaque que Frédéric porte sur un poste non moins important, les femmes, les vieillards et les enfans, qui, du faîte des maisons, considéraient ce combat, poussent des cris de douleur. Parmi elles, la courageuse Ilsonte avait souvent nourri ses yeux du spectacle de la guerre. Arrêtez, leur dit-elle; que vos cris ne frappent point l'oreille des combattans. Descendez-vous de ces femmes intrépides, compagnes de la gloire du Batave ? Ah ! si elles avaient versé des pleurs, leurs époux eussent-ils montré tant de courage ? Est-ce là l'exemple que nous a donné dans Harlem la valeureuse Hasselar, leur émule, dont le nom, célébré même par nos ennemis, a pénétré dans cette enceinte, et dont le ciel a permis que la tête fût lancée dans nos murs pour nous exciter à la vaillance ? Qu'elles renaissent en nous : la patrie ne nous ordonne point d'être captives dans ces demeures; courons où elle combat; là nous seconderons et des pères, et

des époux, et des frères. Mais non; faites retentir de vos cris ces maisons désertes. Et vous que nous déshonorons, héroïnes, sortez de vos tombeaux et allez combattre en notre place avec nos guerriers.

On croit voir en elle une de ces héroïnes. Soudain, enflammées par les accens de sa voix, elles courent s'armer; les unes prennent un glaive, d'autres arborent un étendard où, dans un tissu d'or et de soie, éclatent ces mots tracés de leurs mains: LA PATRIE ET LEYDE; les plus intrépides ont saisi l'arme bruyante qui lance avec des feux le trépas.

Bataves, malgré votre valeur, qu'animait Douza de son exemple, vous étiez près d'abandonner un second fort à l'impétueux Albe et à son fils poussé par l'ardente soif du sang; mais, du haut des remparts, on vient à votre secours, comme si des régions célestes descendait une légion d'anges, armée pour la défense de Leyde; ce sont vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes.

Ilsonte se précipite dans la mêlée; ses compagnes volent à côté d'un père, ou d'un époux, ou d'un amant. Ils ignorent quelle main généreuse détourne d'eux la mort; mais lorsqu'ils les aperçoivent, ils sont invincibles, et l'Es-

pagnol ne peut résister à l'intrépidité qu'enflamment les sentimens les plus chers de la nature.

Les vieillards, ayant Werf à leur tête, sortent des remparts, suivent de loin les traces des guerriers; et s'ils ne se mêlent pas au carnage, du moins leur voix et leur aspect animent le soldat, qui croit combattre comme en présence des dieux de la patrie.

Les enfans même, voulant partager les périls, viennent échauffer au feu des combattans leur valeur naissante, et lancent d'un bras faible des traits qui ne peuvent atteindre l'ennemi, mais qui sont suivis de coups mortels portés par la main de leurs pères, que tout excite à la défense.

A la voix d'Ilsonte, Rosalinde s'est armée; parmi les ennemis est cependant un mortel qu'elle veut épargner. O ma patrie! dit-elle en soi-même, pardonne; mais tu n'exiges point que je t'immole Arodar, cet Espagnol qui porte en son sein le cœur d'un Batave, qui s'attendrit à nos disgraces, et brava les plus grands périls pour me sauver le jour: assez d'autres victimes honoreront mon courage. A-la-fois intrépide et craintive, elle considérait son ennemi avant de le frapper, pour ne pas teindre son épée

d'un sang qu'elle voudrait sauver au péril de sa vie.

Arodar combattait aux premiers rangs; animé par l'amour, il brûlait de pénétrer dans les remparts de Leyde. Rosalinde l'aperçoit, et porte des coups plus timides; elle est même entraînée plus loin par l'amour; voyant un Batave prêt à le blesser, elle vole, et détourne en pâlissant le fer du Batave : Arodar ne connaît point sa libératrice. O fureur des combats! cet amant, toujours occupé de l'image de son amante, aveugle en ce moment, croyant combattre l'ennemi qui venait de l'attaquer, il ne la voit point; le démon de la guerre a couvert ses yeux d'un épais nuage. Un mouvement de pitié se fait cependant sentir au cœur du guerrier; son fer levé sur le sein de Rosalinde, frémit : il se reproche sa pitié comme une faiblesse; il enhardit son bras....

Elle jette un cri qui retentit dans le cœur d'Arodar. Nuage qui obscurcis ses yeux, que ne t'épaissis-tu à l'égal de celui de la mort! Mais le nuage est dissipé; il voit tomber Rosalinde, un torrent de sang coule sur l'ivoire de son sein; pâle et saisi d'horreur, il ne peut se croire coupable de ce coup funeste. Cher Arodar, je te pardonne. Ce sont les dernières

paroles qu'elle prononce. Mais Arodar désespéré, se punit lui-même de son égarement; il tourne contre son propre sein le fer ensanglanté, et son sang coule avec celui de Rosalinde. Les deux amans demeurent entrelacés dans les bras l'un de l'autre : leurs yeux, pour se voir une fois encore, s'efforcent de pénétrer les ténèbres de la mort, leurs mains défaillantes se serrent une fois encore; ils descendent réunis dans l'abyme du trépas, et leurs lèvres mourantes articulent faiblement leurs noms en exhalant leur dernier soupir.

Cependant autour d'eux on s'acharnait au carnage. Albe furieux animait ses cohortes, qui cédaient la victoire aux vaillans défenseurs de la citadelle. Quoi! s'écrie-t-il d'une voix formidable, est-ce vous qui reculez? Que n'abandonnez-vous aussi ce fort que nous venons de conquérir? Fuyez jusque dans l'Espagne; que les Pyrénées ne retardent pas votre course, et apprenez à nos peuples, et à Philippe lui-même, que les vainqueurs d'un monde fuient ici devant quelques Bataves et devant des femmes.

A cette voix les Espagnols se rallient; tous les chefs sont remplis d'un nouveau courage. Vitelli, à la tête de ses troupes, s'avance comme

pour marcher à une conquête assurée ; Frédéric, fier d'avoir subjugué Harlem, ne respire que la perte de Leyde ; Ferdinand veut monter le premier sur ses remparts ; Braquemont, Avila, Mondragone et Romero se préparent à lui disputer cette gloire.

Mais les combattans de Leyde restent inébranlables, soutenus par la présence de leurs femmes, de leurs pères et de leurs enfans, et enflammés par Douza, Douza qui va de rang en rang, prononçant le nom de Nassau, et leur rappelant qu'à cette place il signala pour eux sa valeur. Ils croient le voir lui-même encore, et comme s'ils entendaient sa voix, et qu'il combattît à leur tête, ils bravent tous les assauts et sur les remparts et dans la plaine ; et Leyde ouvrant ses portes, menace d'envoyer tous ses défenseurs, et de triompher, par un effort général, de la fureur des légions espagnoles.

Albe, étonné de la résistance et de l'intrépidité plus qu'humaine que lui opposent des ennemis qu'il se flattait de vaincre dans une seule attaque, alarmé du nombre des combattans qu'il a perdus, inquiet des blessures que la plupart de ses chefs ont reçues de la main des héros et des héroïnes bataves ; Albe, feignant d'être satisfait d'avoir emporté l'un

des forts, ramène enfin ses troupes dans leurs lignes.

Douza témoigne sa reconnaissance aux héroïnes, et sa satisfaction à tout le peuple. Les corps de Rosalinde et d'Arodar sont portés sur les remparts et jusque dans la ville par plusieurs guerrières, suivies du nombreux cortège de leurs compagnes : chacun accourt à ce douloureux spectacle ; on les voit se tenant embrassés ; la froide main d'Arodar, comme pour arrêter le sang, couvre encore ce cœur où il a porté une atteinte mortelle ; ses traits font éclater le désespoir, la douceur respire dans ceux de Rosalinde. On leur donne la sépulture ; Douza permet qu'ils soient placés dans un même tombeau. Il ordonne que chacun continue de se consacrer à la défense de la citadelle, et il porte un œil vigilant sur tous les remparts.

Albe cependant, qui ne ralentit ses assauts que pour préparer celui dont il se promet un triomphe certain, voyait chaque jour Leyde lui opposer la même résistance, et il regrettait la perte de ses plus braves soldats.

Mais enfin, par son ordre, on a creusé la terre ; le salpêtre et le bitume en ont rempli les cavités. Mortels, qui murmurez contre la nature lorsqu'elle allume les volcans, vous les multi-

pliez ; vous pénétrez dans les entrailles de la terre, et vous y préparez dans les ténèbres la mort la plus terrible.

Sur les remparts, tout est tranquille ; mais sous terre on combat : les mineurs et ceux qui s'opposent à leurs desseins s'y rencontrent, semblables à des furies ou à des ombres dont la lutte infernale troublerait le séjour paisible des morts. Dans leur rage, les mineurs espagnols se dévouant eux-mêmes au trépas, allument ces volcans. Soudain la terre tremble, des torrens de flammes jaillissent des sombres cavernes ; et des remparts entiers, enlevés avec leurs défenseurs, frappent de leurs ruines la voûte céleste. Les tombeaux voisins s'ouvrent. On croit voir la mort s'élançant de son antre, agitant sa faux redoutable, reprochant aux mortels de troubler ces demeures qui les attendent, et menaçant d'y précipiter leur race entière.

Les citoyens de Leyde relèvent leurs remparts abattus, ou combattent sur ces débris. Au même instant, Albe fait lancer de toutes parts des traits de feu, et fait avancer ses batteries les plus terribles. Au tumulte épouvantable des tonnerres souterrains, et des bombes enflammées qui s'élèvent dans les airs

avec les ruines, la ville chancelle depuis le sommet de ses tours jusque dans ses fondemens : une pluie de feu la dévore ; le nuage de la mort l'environne, on ne l'aperçoit plus ; seulement on entend retentir au loin le bruit de ses édifices foudroyés qui tombent : les bombes volantes atteignent les tours les plus éloignées ; en vain elles ont triomphé des âges dont elles traçent le cours ; avec les palais et les temples elles s'écroulent, et Leyde toute entière semble rouler dans un immense abyme.

La Liberté considérait ces calamités du haut d'une tour qui, échappée à tant de ruines, environnée de débris, s'élevait fièrement vers les cieux ; Albe a dirigé contre elle toutes ses foudres ; mais elle est couverte d'une égide impénétrable : les Espagnols en conçoivent de noirs présages, et Leyde voit en elle l'image de Guillaume. Cependant, par degrés, l'espoir du salut s'éteint dans les cœurs de tous ses habitans, et ils méditent sur les moyens les plus prompts de s'ensevelir sous les ruines de la citadelle.

Héroïques citoyens, Albe a prévu une résolution si magnanime : pour en prévenir l'exécution et vous ravir cette gloire, il joint à tous les périls que vous fait courir la fureur

de ses assauts, les périls presque insurmontables d'une surprise. O Leyde ! le ciel est désormais seul arbitre entre l'Espagnol et toi !

Un vieil hermite qui demeurait au pied d'une montagne, poussé par le fanatisme et par la cupidité, va trouver le chef de l'armée espagnole. A l'extrémité de la ville, dit-il, loin des remparts où se dirigent vos attaques, subsistent les débris d'une tour antique, soutenus par un mont formé de la main de l'homme, et que baigne une eau profonde. Depuis des siècles on ignore l'origine et la destination de cette tour ; mais, préservée d'accidens par le mont qui lui sert de fondement et d'appui, elle est consacrée maintenant à conserver un dépôt de poudre et de salpêtre. Cependant ce que l'édifice recèle en son sein peut causer la perte de la citadelle qu'il semble protéger. C'est un chemin prolongé et creusé dans ce mont, chemin qui, par de nombreux degrés et de longs détours, conduit enfin dans le silence et les ténèbres jusqu'au centre d'une forêt épaisse. Le ciel m'a fait découvrir ce secret ignoré de la race présente.

Après cet avis important, Albe regarde Leyde comme sa conquête, et savoure déjà sa vengeance. Par le plus terrible assaut, il ap-

pelle les citoyens à toutes les portes et sur tous les remparts, tandis que guidée par l'hermite perfide, une colonne de ses soldats les plus hardis, sous la conduite des chefs les plus sanguinaires, s'engage dans la route secrète et souterraine, et marche jusqu'à la tour qui doit leur livrer l'entrée de Leyde.

Ils ont gravi les degrés à demi rompus par le tems, et déjà touchaient au faîte des ruines.

Assis au pied du mont, des enfans prenaient le repas que des mères tendres leur avaient préparé avant d'aller combattre; lorsque sortant en foule de ce séjour de ténèbres, les oiseaux de la nuit annoncent par leurs cris et par le battement de leurs ailes, que leur asile vient d'être violé. Ces enfans sont d'abord saisis d'épouvante : mais, ô pouvoir de l'exemple des vertus sur les ames les plus faibles ! ô saint amour de la patrie, qui germez avec la vie dans les enfans bataves ! ils ne doutent pas que le trouble et la fuite de ces oiseaux ne soient les signes d'un pressant danger qui peut-être menace la ville.

Ils s'élancent sans crainte sur ces ruines qui s'ébranlent sous leurs pieds légers : de là, ils entendent le bruit confus de la voix des soldats, celui de leurs armes; ils sont témoins de

leur arrivée; et se précipitant à terre, ils courent aux soldats gardiens de ce rempart, et crient à leur chef: L'ennemi.... il va paraître....

S'assurant aussitôt de la vérité du récit, chef, soldats, enfans, que sans doute le ciel inspire, s'écrient à-la-fois: Allumons les poudres. La troupe se partage, et tandis que les guerriers, à l'aide de leurs armes, creusent sous la porte de la tour un sillon favorable à leur dessein, les enfans courent aux demeures voisines, arrachent de l'humble toit le chaume dont il est couvert, recueillent dans le foyer quelques restes de feu conservé sous la cendre, et munis de ces secours, ils volent avec ardeur à l'entreprise la plus périlleuse.

Le chaume, le feu, sont placés devant l'entrée de la tour: tous s'éloignent, tous se couchent à terre; des piques ajoutées l'une à l'autre, poussées par les plus hardis, servent à introduire le chaume embrasé jusque dans l'enceinte qui recèle les poudres; soudain le mont, la tour et les cadavres mutilés de l'hermite et des Espagnols, s'élèvent dans les airs avec un bruit épouvantable, et poussés avec violence par les vents que dirige la volonté suprême, vers les lieux où l'armée d'Albe

combat ; ils y retombent, et couvrent la plaine d'effroyables débris, augmentés encore par la multitude des guerriers qu'ils écrasent dans leur chute. Albe, tels sont les courriers qui t'instruisent du succès de ton entreprise.

Comme si Leyde toute entière avait été arrachée de ses fondemens et s'était élevée dans les airs, les combattans sur les remparts sont remplis de la plus vive épouvante, qui se change bientôt en transports de joie, lorsqu'ils apprennent que la ville n'a souffert d'autre dommage que la ruine de quelques édifices, et qu'aucun de ses guerriers ni de ses enfans n'a péri dans cette explosion terrible à laquelle ils doivent leur salut. Les guerriers célèbrent ces enfans qui ont triomphé d'Albe ; les pères les couronnent, les mères les pressent contre leur sein.

Mais quelle n'est pas la terreur de l'armée espagnole ! Ne pouvant connaître la cause de ces ravages inopinés, en proie à l'effroi, à la superstition, elle est prête à prendre la fuite ; lorsqu'Albe consterné lui-même, mais prévenant cette dernière honte : Quoi ! dit-il, Nassau, ton génie, s'armant par-tout contre le mien, obtiendrait-il enfin le triomphe ? Non : d'autres moyens bientôt me livreront

Leyde; et peut-être n'échapperas-tu pas toi-même au fer de la vengeance....

Il s'arrête, et ramène son armée dans ses lignes avec l'apparence du calme. Il espère que, sans multiplier désormais des assauts, qui ont fait régner la mort dans son propre camp, et qui ont couvert de deuil toutes les cités de l'Espagne, la seule présence de ses troupes, la famine et les calamités qu'elle mène à sa suite, parviendront à vaincre ces combattans indomptables.

Les fleurs du printems couvraient encore les prairies, lorsque Leyde vit menacer ses murs, et les feux de l'été commencent à jaunir les moissons, sans qu'aucun des secours qui servent d'aliment à la vie, ait pu tromper la vigilance de ses assaillans et pénétrer dans son enceinte.

Enfin accourt la Famine, fantôme hideux que l'on confondrait avec la mort, et qui suit les pas de la guerre. Va, lui dit le démon des combats, hâte-toi, descends dans ces murs, et dévore ceux qui me sont échappés.

Il dit; le monstre s'élance dans Leyde. Là, de maisons en maisons, il montre sa tête livide; dessèche de son souffle aride les canaux de

l'abondance, s'immole de nombreuses victimes, et porte l'épouvante au sein du plus intrépide. Bientôt, comme si ce monstre s'était multiplié, on voit les citoyens errer languissamment, et l'on croit être dans le séjour lugubre de la mort, au milieu des pâles ombres. Ce qui aggravait leur infortune, c'est qu'ailleurs on recueillait les présens de la terre; ils se représentent l'agréable bruit des faucilles qu'aiguise le moissonneur; les nombreux épis abattus sous leur tranchant, les joyeux villageois formant des gerbes odorantes, en chargeant un char qui gémit sous le lourd fardeau, et le conduisant en triomphe dans leurs granges ouvertes pour le recevoir, où il n'entre qu'avec de pénibles efforts. A ces tableaux succède l'affreux spectacle de leurs calamités.

Enfin accourt encore la Contagion, plus formidable que la famine: ses bras multipliés sont armés de faux énormes, son souffle est mortel. Autour d'elle tout s'abat; les vivans et les morts occupent les mêmes demeures. Encore quelques jours, et il ne restera plus assez d'habitans pour rendre les devoirs funèbres, et Leyde ne sera qu'un tombeau; déjà règne de toutes parts le silence du trépas, inter-

rompu par les adieux des mourans, et par des cris lamentables.

Cependant Guillaume s'occupait sans cesse des maux qu'éprouvaient les glorieux défenseurs de Leyde, et des moyens de leur faire parvenir des secours. Le Fanatisme en frémit; il arrête ses regards sur le camp d'Albe. Dans ce camp était Jauregui, que, depuis le berceau il nourrit de ses poisons, et qu'il réservait à un grand attentat. Ce malheureux vit avec des transports de joie le supplice d'Egmont et d'Horn; dans sa rage, il s'abreuva de leur sang; et courant dans Madrid, il parut devant les ministres de l'inquisition, se dévoua par les sermens les plus horribles à venger avec éclat leur tribunal; pénétrant dans le palais de Philippe, il y répéta les mêmes sermens; et soudain volant au camp d'Albe, l'aspect, les discours et les actions de ce chef sanguinaire et de son fils redoublèrent la fureur qui l'enivrait.

Dans une nuit ténébreuse où le sommeil fuyait de ses yeux : Est-ce ainsi, se dit-il, que tu remplis les sermens par lesquels tu juras ou d'être à jamais la victime des flammes infernales, ou de venger la sainteté de ce tribunal que le Batave et Nassau veulent dé-

truire ? Les combats ne peuvent triompher de lui. Philippe a proscrit sa tête. Pour l'accabler, pour triompher de Leyde, qui se défend encore, faut-il armer tant de guerriers, et répandre tant de sang ? Il suffit d'un coup hardi, d'une main ferme, et cette main c'est la tienne. Le ciel t'a fait naître pour cette haute entreprise. Entends les éloges que vont te prodiguer Philippe, Albe et l'univers, et vois les palmes célestes qui flottent sur ta tête fortunée.

De nouveaux poisons agitent le cœur de ce monstre. Il quitte le camp d'Albe, prend le masque de la franchise la plus ingénue, prête un serment perfide et criminel sous les drapeaux du Batave, et il lui semble que tantôt le ciel et tantôt l'enfer s'ouvrent pour le précipiter à l'attentat qu'il prépare.

Dès que la fin du jour suspendait les travaux de Guillaume, il rassemblait plusieurs d'entre les chefs, participait avec eux à un repas simple et sans faste, où leurs cœurs s'épanchaient, où leur entretien rehaussait leur courage. Toujours affable, il était aisément accessible. Jauregui se présente, et déclare qu'il vient l'instruire du sort de Leyde : il est admis au même instant. Tandis que

Nassau et les chefs le regardent, et découvrent dans ses traits un sinistre dessein, l'Espagnol, dont la main cachait une arme qui de loin lance la mort, lève un bras déterminé; le feu luit, et le plomb fatal atteint le héros, qui tombe entre les bras des siens; son sang coule à longs flots, son front est couvert d'une pâleur mortelle: aussitôt le furieux, voulant porter un coup plus assuré, saisit un poignard; mais Louis le prévient, et lui plonge l'épée dans le cœur; chacun des chefs le frappe, il expire aux pieds de Guillaume, qui, rouvrant à la lumière un œil languissant, ordonne sans s'émouvoir, qu'on épargne l'assassin. Cependant on s'empresse à secourir Nassau, et sur la flotte tous les cœurs sont remplis des plus vives alarmes.

A peine la nouvelle de cet événement sinistre est portée dans le camp d'Albe, que pour combler les maux auxquels Leyde est en proie, il y fait répandre que Nassau n'est plus. Alors un deuil universel règne dans ces murs: Douza et Werf font paraître l'espoir sur leurs fronts; mais leurs cœurs sont remplis de trouble. Cependant ils songent aux moyens de connaître la destinée du héros, et s'il en est tems encore, de l'instruire de leurs cala-

mités : toutes les routes sont fermées : ils lèvent les yeux tristement vers le libre espace des airs.

Guillaume précipité par un coup assassin aux portes du trépas, consumé par tant de soins et de travaux, s'affaiblissait de jour en jour : sa constance n'était point ébranlée, il voyait d'un œil ferme approcher son heure dernière; mais il se trouble à la seule pensée qu'il ne sera plus l'appui du Batave, et qu'il meurt sans l'avoir vu triompher : autour de lui tout était plongé dans la consternation et le deuil; ses plus chers amis, Louis et Maurice même, se tenaient souvent à l'écart, ne pouvant soutenir un spectacle si douloureux, et voulant lui dérober leurs larmes.

En ce moment la colombe, dans l'Asie la messagère ailée des amans; la timide colombe, devenue la messagère de la Liberté, seule interprête entre des héros séparés par des remparts, des armées, des terres et la mer; la colombe, dont un génie céleste semble tracer la route, descend du haut des airs, voltige devant Guillaume. Le héros saisit entre ses ailes un feuille de palmier, y jette les yeux lit ces paroles : *Nassau, Leyde qui succombe, gémit de ton sort : renais, elle t'implore.* Guillaume levant un œil moins

abattu : Oui, dit-il, Douza, les citoyens qui m'appellent, me reverront encore. Transporté sous leurs remparts, je veux m'ouvrir un passage jusque dans leurs murs. Est-ce à moi de périr sur un lit de langueur ? Tant que je respire, je puis combattre. Louis le serrant dans ses bras : Ah ! dit-il, avec quelle joie je vois se ranimer votre vie ! Louis a résolu de vous suivre : s'il faut mourir, quelle tombe plus illustre que les ruines de Leyde !

La nuit arrive, et Guillaume, impatient de voir paraître les premiers rayons du jour, attachait l'œil sur l'empire des eaux ; quand tout-à-coup le Génie des mers s'avance et lui tient ce discours : Demeure dans mon empire, où ta présence est nécessaire : si la mer a ravagé la Zélande, par elle la Hollande sera sauvée. Peuple heureux, plus d'une fois tu devras ta liberté à mes ondes. Ocanor disparaît, et le héros est éclairé d'une vive lumière.

Il ordonne aussitôt qu'on éveille les principaux chefs : ils viennent, et Guillaume prenant la parole : Impatient de partir, dit-il, je tenais l'œil attaché sur les eaux, quand une voix céleste m'a dit : Demeure dans mon empire, où ta présence est nécessaire. Si la mer a ravagé la Zélande, par elle la Hollande sera

sauvée. Peuple heureux, plus d'une fois tu devras ta liberté à mes ondes.

Eclairé par cet avis du ciel, sans m'éloigner de la flotte, je repousserai loin de ces murs couverts de héros l'ennemi qui les assiége, et bannirai la famine qui le seconde, assise au-dedans sur les débris fumans de leurs tours. Soixante forts, élevés par Albe, les séparent de l'univers : dans Leyde, vieillards, femmes, enfans, tout combat; ses remparts ébranlés résistent même dans leurs ruines, jusqu'à ce qu'étant réduits en poudre avec leurs défenseurs, ils aient disparu de la face de la terre. Je savais que Leyde serait animée de ce courage; mais la voyant, au sein de tant de malheurs, attaquée par la vaillance, par la ruse et par la barbarie la plus féroce; ayant toujours devant les yeux l'image d'Harlem nageant dans le sang; moi, souvent traversé du sort, et frappé enfin d'un coup qui semblait devoir être mortel; pardonne, ô Leyde ! un moment j'ai frémi pour toi. Je vis : non, je ne descendrai point dans la tombe avant de secourir de tels citoyens. Leyde, dans tes calamités, applaudis-toi d'avoir produit des héros et des héroïnes égaux à ceux dont Sparte et Rome s'enorgueillirent.

Vers Delfshaven, où s'unit la Meuse à l'un des bras du Rhin pour se perdre dans la mer, s'élèvent majestueusement les digues les plus hautes, et qui toujours résistèrent aux tempêtes. Rompez ces anciens boulevards ; armez ces eaux contre l'Espagnol, et, combattant vous-mêmes, répandez dans son camp le trouble, la consternation et la mort. Louis, Maurice, et vous qui les accompagnerez, courez triompher des forts nombreux dont Albe serre la citadelle comme d'indestructibles chaînes; navires, soyez prêts, hâtez-vous de secourir ses défenseurs contre la famine ; boulevards opposés à la mer, ouvrez-vous promptement pour leur délivrance. Hollande, elle peut causer ta ruine momentanée : mais malheur au Batave qui balancerait à tout sacrifier, à se sacrifier lui-même, pour seconder la magnanimité de ces héros, et s'associer avec vous à leur gloire immortelle. Ne pouvant aller moi-même à leur secours, je leur envoie mon frère et mon fils. N'enfermez pas cependant votre valeur dans ces murs ; après en avoir repoussé l'Espagnol, revolez à la défense de la flotte, qui va combattre.

Il dit : l'espoir et la satisfaction qui règnent dans son ame ont banni de son front la pâleur,

ranimé ses yeux éteints, et fait couler dans son sang la chaleur et la vie: Louis, Maurice et tous les chefs aperçoivent cette heureuse révolution, et semblent sortir avec lui du tombeau. Mais s'ils ont voulu secourir Leyde, maintenant ils le désirent avec une impatience qui ne peut souffrir aucun retardement. Louis, Maurice, Saunoi, Boisot, partent aussitôt avec plusieurs cohortes, enflammées du même désir et de la même valeur.

Dans Leyde cependant la famine poursuivait ses ravages. Des citoyens, qu'à leur pâleur on prendrait pour les victimes du trépas, s'assemblent autour des tombeaux : leur main mourante trouble le silence et la cendre des morts pour y chercher un aliment odieux ; soudain croyant voir leur apparaître les ombres de leurs anciens concitoyens, ils reculent d'épouvante ; mais il leur semble entendre ces paroles : Cessez de frémir ; vous ne violez point le respect qu'on doit aux mânes ; plutôt que d'être livrés à l'Espagnol, que nos cendres vous servent de pâture, pour revivre en de tels citoyens et concourir à la défense de ces remparts.

Dirai-je les extrémités auxquelles une partie des citoyens de Leyde se porta, réduite par la famine au comble du désespoir? Dirai-je que

des amis abandonnèrent au sort le soin de prononcer qui d'entre eux s'immolerait pour servir à prolonger, parmi ses frères d'armes, moins des jours odieux que la valeur consacrée à la patrie? Pour violer la nature avec moins d'horreur, il n'est point de parens dans cette sinistre assemblée; nul n'y rencontre l'œil d'un fils, ni d'un père; mais ils n'ont pu écarter l'amitié, l'amitié née de la conformité de leurs sentimens et de leurs malheurs. Tandis qu'ils évitent leurs regards, et qu'en silence on agite leurs noms dans l'urne de la mort, Orame se dévouant au trépas, tire un poignard, se frappe, et tombe. Ils poussent des cris, arrachent de son sein le poignard ensanglanté; mais il n'est plus. Ils jurent sur son corps de le respecter et de le livrer à la terre; ils jurent de ne permettre jamais que l'Espagnol triomphe dans ces murs, et foule les cendres d'un citoyen si magnanime.

Croira-t-on jusqu'où la vengeance et la famine portèrent le fils d'un habitant d'Harlem, qui défendait les remparts de Leyde? La tête de son père lancée par les Espagnols dans ces murs, était tombée à ses pieds, et ce spectacle funeste le poursuivait en tous lieux. Il pénètre dans les cachots, saisit un prisonnier espagnol,

Barbare, s'écrie-t-il dans son égarement, n'est-ce pas toi qui m'envoyas sa tête sanglante? Il ouvre le sein de l'Espagnol, arrache le cœur, le porte à ses lèvres; mais soudain il le rejette et s'écrie: Il est trop amer. Ses concitoyens le fuient avec horreur; il court, et veut se fuir lui-même.

Mais qui pourra soutenir le spectacle de cette mère dont le sein aride ne fournit plus l'aliment naturel à son nourrisson? elle se tire des veines le peu de sang qui l'anime encore, le fait couler dans la bouche mourante de son rejeton, cherchant à prolonger ainsi la vie de cet enfant chéri, qu'elle-même va suivre au tombeau.

Une foule expirante se pressait autour de Douza. Citoyens, dit-il, gardez-vous de proférer une parole flétrissante, et souvenez-vous de vos sermens. Orame, Rosalinde, et vous, défenseurs d'Harlem, auriez-vous répandu votre sang pour des perfides qui trahiraient la patrie et vos cendres? Leyde, tu dois à l'univers un exemple immortel. Désormais que l'Espagnol frémisse de paraître devant nos murailles; que la tyrannie tremble désormais d'attaquer les remparts de la liberté..

Cependant Albe, impatient de se rendre sur

la flotte de Bossut, qui, après divers assauts où la victoire est toujours demeurée incertaine, se préparait à livrer un grand combat; Albe ne peut plus supporter les obstacles que la longue résistance de Leyde oppose à ses desseins; instruit des calamités qui la désolent, il se détermine à y faire porter des paroles de paix. Un trompette annonce l'arrivée du héraut. Douza et Werf, suivis de guerriers, le reçoivent à la porte de la ville. Restes malheureux de tant de citoyens, dit le héraut, quelle est votre aveugle obstination? Votre résistance est au-dessus de la force des mortels. Qu'attendez-vous encore? Craignez, craignez d'irriter la fureur d'Albe; il n'est point d'obstacle dont il ne triomphe; il pénétrera dans vos remparts; et alors il n'est point de mort si cruelle qui ne devienne le prix de votre courage forcené. Mais si vous lui ouvrez enfin vos portes, il vous apprendra qu'il connaît la clémence.

Pour toute réponse à ce discours, Douza et Werf lui montrent de la main un tombeau. Le héraut lit : POUR L'ÉTERNELLE IGNOMINIE D'ALBE ET DE FRÉDÉRIC SON FILS, LEYDE ASSIÉGÉE ÉRIGE CE TOMBEAU AUX DÉFENSEURS D'HARLEM. Il se retire.

Compagnons, dit Werf, vous l'avez entendu. Est-il ici des Bataves qui profèrent le coupable mot... que ma bouche se refuse à prononcer? Qu'ils paraissent, et ces portes vont s'ouvrir pour qu'ils ne profanent plus ces murs de leur présence. Le peuple se rend sur les remparts, et s'écrie : Tyrans, il nous reste deux bras; nous dévorerons l'un, de l'autre nous vous combattrons. Cette réponse glace de terreur les Espagnols.

En ce moment paraît la colombe; elle attire tous les yeux par le battement de ses ailes et par la rapidité de son vol; elle descend du haut des airs; Dousa saisissant la feuille de palmier, lit à haute voix ces mots tracés par la main de Guillaume : *Leyde immortelle, poursuis; Nassau vit pour te secourir.* A ces mots tous lèvent leurs regards vers le ciel, et l'espérance est peinte sur tous les fronts.

Cependant pleins d'ardeur, Louis et Boisot avec leurs cohortes, abordent au rivage, poursuivent leur course. Par les ordres de Guillaume, se sont rassemblés les nombreux navires, prêts à voguer au secours de Leyde; toutes les villes y consacrent leurs trésors et leurs citoyens. Ceux de Zélande offrent un spectacle aussi respectable qu'attendrissant;

l'un est privé d'un bras, les pas de l'autre chancellent; tous portent les cicatrices des blessures qu'ils ont reçues dans les combats, ou lorsqu'ils ont défendu leurs digues : cependant leur front est serein; ils oublient leurs pertes, et sacrifiant ce qui leur reste de forces et de vie au salut de Leyde, leur courage n'a point essuyé d'atteinte.

Louis les conduit devant les digues qu'ils doivent ouvrir. Rompez, dit-il, ces anciens boulevards. A cet ordre ils reculent d'effroi. Tel jadis le villageois, voulant abattre le chêne antique et révéré, et frémissant à la pensée de commettre un sacrilège, au premier coup laissa tomber la hache de ses mains, crut voir sortir du sein de l'arbre ébranlé la dryade furieuse. Mais Louis anime ses guerriers; il frappe les digues. Enhardis par ses paroles et par son exemple, tous l'imitent; aussitôt les boulevards sont rompus, et la Meuse et l'Issel se répandent à grands flots dans les campagnes.

Au camp espagnol, Albe avait publié que ce jour verrait tomber l'orgueilleuse Leyde. Chefs et soldats, tous s'abandonnaient à la joie des festins; au sombre tumulte des tambours et des foudres guerrières, succédait l'éclatante harmonie des trompettes et des clairons.

Tout-à-coup se fait entendre un effrayant murmure ; des cris funèbres s'élèvent dans les airs : les soldats courent aux armes ; mais ils fuient à l'aspect de ce nouvel ennemi.

Meuse, Issel, qui long-tems frémîtes dans votre lit des ravages de l'Espagnol, vous dont les eaux ensanglantées s'enflèrent plus d'une fois pour surmonter vos digues, aujourd'hui plus terribles que le Xanthe et le Scamandre combattant pour Troye, vous vous précipitez dans les plaines, et comme eux vous obtenez un nom immortel. Et toi, Rhin, si faible aux bornes de ta course, des Alpes où s'élève le palais de la Liberté, ta source bouillonne et t'envoie des eaux plus rapides. L'Espagnol épouvanté voit à travers des nuages voler sur les ondes, le glaive en main, les génies de ces fleuves ; il les voit plus redoutables que ces ondes encore, frapper et renverser les cohortes.

Précédé de ses vagues furieuses, Ocanor s'avance jusqu'au rivage ; il touche du pied la terre ébranlée ; les tentes s'abattent ; et plus impétueux qu'un torrent qui tombant des montagnes entraîne les arbres et les rocs dans son cours, les flots arrachent les drapeaux, entraînent ces batteries formidables dont le seul

bruit menaçait de faire crouler les remparts. Louis et ses héros, portés sur des navires qui semblent ailés, suivent le débordement de l'onde écumeuse, combattent et l'enflent de noirs torrens de sang.

L'Espagnol abandonne en désordre le fort qu'il a conquis, et ses propres forts; tout fuit; les uns jettent leurs armes; d'autres, voulant les emporter dans la nuit du trépas, se débattent contre l'onde jusqu'à ce que leurs mains mourantes les abandonnent.

Leyde d'abord elle-même saisie d'effroi, et n'espérant plus d'échapper à cette nouvelle tempête et à tant de fléaux réunis, voit bientôt combattre en sa faveur et la Meuse, et l'Issel, et la mer, et comme autant de demi-dieux, Louis, Boisot et leurs guerriers; elle reconnaît les secours que lui annonça Guillaume, et la joie que ses citoyens éprouvent ranime en eux la flamme de la vie.

Albe rassemble sur un terrain élevé ses légions consternées : là, bouillant de rage, incertain quelle victime il doit choisir, portant tour-à-tour sur les remparts et sur ses troupes des regards foudroyans, il élève la voix : Arrêtez, et cessez de fuir d[illegible]nt ces eaux qui cessent de vous poursu[illegible] 'attestent-elles

pas l'extrémité où cette ville est réduite ? Ses guerriers n'osant plus combattre, veulent s'ensevelir sous les flots, empruntent un secours qui se tournera contre eux-mêmes. Oui, sa ruine est seulement suspendue, et je jure par tout le sang dont j'arrosai les plaines et les échafauds, que dans peu de jours nous y porterons avec le fer assez de feux pour dessécher ces torrens. A ce serment leur terreur se dissipe.

Mais les navires conduits par Boisot, arrivés sur le lac qui s'étend vers ton fort, Swieten, s'avancent chargés des dons de la terre, et s'annoncent par la voix de l'airain éclatant. Pour les favoriser, les vagues de la mer précipitent leur course, et à travers les digues ouvertes roulent dans les campagnes; tandis que des bords de l'horizon les vents accourent, soufflent dans les voiles, et les navires voguent rapidement jusques aux remparts.

Bientôt y touche un vaisseau plus rapide, c'est le Guillaume; il porte deux Nassau et les plus vaillans guerriers. Ils entrent: épouvantés du silence qui règne dans ces murs, ils craignent d'être arrivés trop tard; ils ne voient de tous côtés que de pâles ombres; mais leur aspect les ranime, et à travers les accens de la



mort éclatent ces accens de la joie : Leyde est délivrée. L'aveugle plongé dès sa naissance dans une nuit profonde, éprouve moins de ravissemens aux premiers rayons du jour qui viennent frapper sa prunelle.

Le peuple conduit par Douza et Werf, se traîne au-devant de ses libérateurs. Des alimens et des boissons salutaires lui sont distribués avec prudence par Louis, Maurice et les guerriers que chaque instant amène ; Werf et Douza refusent d'en jouir eux-mêmes avant d'avoir partagé ces soins.

Louis, au nom de la patrie, félicite les chefs et tous les citoyens de leur sublime courage ; ceux-ci lui témoignent, ainsi qu'à ses guerriers, leur reconnaissance ; et de toutes parts s'élèvent, par l'inspiration de leurs cœurs, des chants où, sans ordre, ces sentimens confondus forment une touchante harmonie, souvent interrompue par un silence éloquent, où l'ame s'exprime dans les traits, les regards, et les douces larmes de la joie qui succèdent aux larmes amères de la douleur.

Louis et ses guerriers ne s'arrêtent dans Leyde que peu d'heures, et les vents devenant tout-à-coup favorables à leurs désirs, ils se hâtent de remonter dans les navires, et d'aller

apprendre à Guillaume et à l'armée l'heureux succès de leur entreprise.

Au moment où les secours sont entrés dans ces murs, Albe, saisi d'un profond désespoir, mais déguisant son trouble et sa fureur, se dispose à se retirer avec son armée loin de la citadelle invincible, et roule dans son cœur d'autres projets de vengeance. Dès que le camp espagnol n'est plus qu'un espace désert, des feux qui brillent sur tous les remparts de Leyde, et les voix éclatantes du bronze, annoncent au loin le retour de ses citoyens à la vie, et sa glorieuse délivrance.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

ALBE vaincu devant Leyde, contraint de renoncer à la conquête de ce fort indomptable, où la vertu a triomphé de son armée, de sa valeur et de sa rage, se détermine à joindre avec ses guerriers les plus intrépides la flotte espagnole : cependant il s'efforce de se persuader que son bonheur ne s'est éclipsé que pour un instant, et que ses revers sont peut-être même une faveur de la fortune, qui multiplie les obstacles pour assurer à sa vengeance une victoire plus éclatante.

Dans cette pensée il assemble les chefs, et leur tient ce discours : Guerriers, couronnés d'anciennes palmes (car un seul jour ne saurait vous lès ravir); nous ne sommes pas vaincus, et c'est maintenant que nous devons, par les plus grands exploits, effacer jusqu'au souvenir de quelques revers que nous a fait connaître le désespoir de nos ennemis qui ont voulu nous entraîner dans leur ruine; c'est maintenant que nous devons soutenir la gloire de Philippe, et notre propre gloire. Quelle honte, si nous succombions en combattant les restes d'un parti rebelle, faible et mourant! Sur la terre,

abattu plus d'une fois sous nos coups, les derniers efforts par lesquels il se relève et qui tournent à sa perte, attestent qu'il n'a pu résister à notre valeur. Sera-t-il plus heureux sur l'élément dont les flots ne peuvent couler sans annoncer nos triomphes, sans redire à l'univers qu'en volant à l'autre hémisphère, nous avons conquis l'Océan? Déjà les fleuves qui arrosent leurs provinces que notre fer a ravagées, ont apporté à la mer les corps inanimés de leurs compagnons : joignons-y les victimes qui nous sont échappées, et que la renommée instruise promptement l'Espagnol de leur défaite entière, glace d'effroi la révolte, et fasse trembler cet hémisphère, docile aux lois de Philippe. Encore un combat, et ils ne sont plus; et Leyde habitée de pâles fantômes, Leyde qui ne te confiant plus dans tes remparts, t'environnes encore des ondes, bientôt ta dernière tour, déjà chancelante, croulant sur tes derniers défenseurs, leur servira de tombeau. Il dit d'un ton fier et terrible, et semble presser d'un pied victorieux la tête de ses ennemis.

Tels sont les discours et même les espérances d'Albe, lorsqu'il est entouré de ses légions et de leurs chefs; mais dans la solitude, ces pres-

tiges de son orgueil s'évanouissent, et font place à la crainte, à la fureur, au désespoir, et même au remords; tant il est impossible aux tyrans d'immoler avec leurs victimes ce serpent qui déchire leur propre cœur!

A peine le sommeil suspend ses agitations, qu'un songe les fait renaître. Il lui semble que les nombreuses victimes qu'il fit périr sur les échafauds, sortent de leurs tombes et viennent l'environner; des caractères sanglans lui tracent les noms d'Egmont et d'Horn, il voit même leurs ombres. Ce spectacle est devenu son bourreau: pour s'affranchir de ces horreurs, il ordonne, en sommeillant et au milieu du songe qui le tourmente, il ordonne qu'on élève un échafaud, et qu'on y fasse expirer le chef de la révolte. Il voit tous les apprêts du supplice, l'échafaud s'élève; il y voit monter Nassau. Tout-à-coup l'échafaud disparaît, la victime commande; il est forcé, par une main céleste, de fléchir le genou. Il s'éveille; un froid mortel glace son cœur; pour la première fois il connaît la honte.

C'est dans ce moment qu'Albe cherchant hors de soi de l'appui, et, s'il se peut, quelque repos, s'environne de ses favoris les plus intimes, Vitelli, Serbellone, Vargas qui vient

d'arriver, et Frédéric et Ferdinand ses fils. Tour-à-tour paraissent sur son front les divers mouvemens qui troublent son ame. Ses favoris se taisent, et craignent de rencontrer ses regards.

Qui l'aurait cru, dit-il, que Nassau échapperait à tous les coups de la vengeance, et que cette citadelle, dont l'audace inouie excite ma fureur.... et, il faut l'avouer, mon admiration, verrait échouer notre gloire, la puissance de Philippe, et les efforts des deux mondes? Leyde, les fleuves et la mer sortent de leurs lits pour te défendre; puisse l'enfer engloutir et toi, et les fleuves et la mer! Désormais que Nassau, que tout un peuple et qu'un élément armés pour elle ont banni de ses murs la famine dévorante, et que ses citoyens, comme sortis de leur sépulture, ont repris avec leurs armes un nouveau courage, puis-je espérer de vaincre leur résistance et d'abaisser leur orgueil? Pourvu que le courage triomphant sur ses remparts, ne se répande pas dans les provinces déjà ébranlées, et ne les entraîne pas vers la rébellion! Pourvu qu'à notre honte nous ne voyons pas enfin Nassau couronné des plus grands honneurs par les Bataves!.... Le dirai-je? Albe craint

d'avoir outré la juste rigueur des lois. Peut-être aurais-je dû retarder au moins le supplice de ces chefs.... dont l'un fut autrefois mon ami.... de ces chefs dont la mort, objet des regrets éternels de ce peuple, l'excite à la vengeance? Cette nuit, un songe funeste.... Oublions un songe. Je me flatte que, trahi de toutes parts, le superbe Nassau.... Mais non, qu'il respire encore, je le combattrai. Nassau, trop long-tems Leyde m'arrêta devant ses tours fatales; si je veux l'anéantir, c'est toi que je dois abattre.

Il dit. Ses favoris, surpris des sentimens qui l'agitent, gardent le silence. Vargas, venu devant Leyde pour enflammer la barbarie d'Albe, prend la parole; sa main trace des arrêts de mort, le poison de la flatterie coule de ses lèvres. Albe, dit-il, est-ce vous qui, insensible aux cris d'une épouse et d'une famille prosternées à vos pieds, fîtes tomber les têtes des criminels dont vous semblez redouter les ombres? Ce n'est point la résistance des rebelles qui fondera leur triomphe, mais (il m'en coûte de le proférer) vos remords. Gardons-nous que le bruit en parvienne à l'oreille de Nassau. Le sang a coulé; mais que de coupables respirent! les monstres de l'hé-

résie et de la rébellion vivent encore. Si l'on vous reproche un excès, c'est un excès de clémence. La plupart des guerriers qui l'entendent rougissent de honte. Vargas ne baisse point les yeux.

Cependant, consultant sa politique, Albe offre le pardon à des peuples qu'il opprime, sans songer que cette proclamation est le plus grand acte de sa tyrannie; et dans l'espoir qu'un grand nombre de Bataves lui tendront les mains pour recevoir des fers, il ordonne que les échafauds soient abattus, qu'on éteigne les bûchers : mais il est environné de gardes armés de glaives qu'on croit voir fumer encore du sang des Bataves; Vargas est à côté de lui; à travers le voile de la douceur étrangère sur le front d'Albe, éclate la cruauté, et tandis qu'il annonce la clémence, ses traits, ses regards, ses lèvres menacent encore.

L'amiral espagnol, le valeureux Bossut, après avoir livré divers combats sans obtenir un triomphe certain, était impatient d'apprendre qu'Albe eût renversé les remparts de Leyde et leurs défenseurs, victoire éclatante, présage de celle dont il voulait enfin se couronner en attaquant [illegible] ses forces la flotte batave; mais in[illegible] renommée

que Leyde est invincible, il s'attend que Nassau, enflammé par la gloire de la citadelle, et profitant de l'humiliation de ses ennemis, dont l'orgueil vient de se briser devant ces remparts, ne tardera pas à le combattre.

Il s'animait à soutenir ce combat avec intrépidité, à venger Albe et l'honneur du nom espagnol, lorsque monté sur un navire superbe, Albe lui-même, entouré des plus vaillans guerriers qui le suivirent devant Leyde, Albe s'offre tout-à-coup aux yeux de l'amiral, auquel il adresse ces mots avec une sérénité qui rarement paraît sur son front: Amiral, ces guerriers et moi nous venons chercher près de vous la victoire. La flotte célèbre l'arrivée du général espagnol, et croit recevoir en sa personne le renfort de toute une armée.

L'amiral n'était pas dans l'erreur; Guillaume se préparait à combattre, et toujours occupé du sort présent et de la grandeur future du peuple dont il a été nommé le défenseur, à la veille de cette journée qui va décider de la destinée du Batave, sa prévoyance est plus active, et son courage redouble encore. Le sommeil ferme rarement sa paupière; et c'est dans le silence de la nuit qu'il médite ses desseins, et s'y affermit en consultant la valeur

et l'expérience des chefs, pour n'avoir à redouter que les revers dont le hasard décide.

Enfin parvenu au moment de leur exécution, lorsqu'ils sont favorisés par la mer et les vents, et que l'heure d'un grand combat s'approche, Nassau donne ses ordres. Il ne confie le salut des vaisseaux qu'à des chefs dignes de les commander :

Irthur, et vous invincibles Péruviens, vous monterez ce navire que décore un soleil arrivé au plus haut de sa course. Veuve d'Horn, Lumey défendra le vaisseau honoré du nom d'Horn ; oui, Lumey, c'est à toi que je confie et l'épouse de ce héros et les cendres révérées qu'elle porte au milieu de nos rangs, et qui souvent ont triomphé de nos ennemis. Boisot, Saunoi, et vous chefs, impatiens de voler à votre poste, vous le connaissez ; il est périlleux, allez, la valeur vous y conduit. Genlis, Lanoue, votre ardeur, je le vois, n'attend pas que je l'embrase : ce fer que me remit Coligni, m'appelle, ainsi que vous, au combat : ou nous périrons, ou nous allons l'illustrer par la défaite des tyrans. Le vaisseau qui porta Louis à Leyde, le Guillaume, d'autres vaisseaux encore, suivront ses ordres dans cette sanglante journée.

Se tournant vers les guerriers qui sont venus partager ses périls sur leurs propres navires, des différens ports de la Hollande et de l'infortunée Zélande : Combattez sur les vaisseaux qui vous ont amenés ; sous les ordres de tels héros, la valeur et l'expérience les conduiront à la plus brillante victoire. Maurice, tu resteras sur le Batave, que je demande à défendre. Et toi, Barneveldt, veille sur ce vaisseau sacré ; et monté sur le navire Hollande, qui est honoré de t'avoir pour chef, combats près de moi, et jurons l'un et l'autre de nous ensevelir dans les ondes, plutôt que d'abandonner ....

Ces mots leur suffisent, et les cris de ceux qui l'entourent répètent de proche en proche sur toute la flotte, ce serment avant qu'il l'ait terminé.

Tandis que Nassau désignait aux chefs leurs fonctions et leurs rangs, Louis attendait que son frère lui marquât le poste le plus périlleux dans le grand jour qui se prépare. Guillaume l'aperçoit : tous deux se regardent avec une tendresse inexprimable, et volant dans les bras l'un de l'autre, demeurent quelque tems muets.

Cher Louis, dit Guillaume, Adolphe n'est

plus; eh! combien de héros dont la vie fut le prix de nos triomphes! O mon frère, serait-ce manquer à la patrie, si je te conjurais de modérer ton bouillant courage? Ne t'alarme point, Guillaume ne peut exiger que Louis démente sa gloire; mais la patrie même, autant que l'amitié, ne t'impose-t-elle pas de mettre un frein à ton ardeur? A moins qu'elle ne te demande le sacrifice de ta vie, tu lui dois épargner des regrets. Tu dois en ce combat me seconder, me remplacer peut-être.... Si je péris, sers de père à Maurice, venge Horn, Egmont, mon fils captif; que dis-je? et en ce moment puis-je songer que je suis père? Vois le Belge enchaîné; le Rhin, la Meuse et l'Escaut coulant sous des lois tyranniques; la Zélande sous les ondes, la Hollande même contrainte de livrer à la mer les terrains qu'elle avait conquis sur elle; nos concitoyens chaque jour immolés; Leyde, du sein de ses ruines, levant seule un front victorieux....

Et c'est, interrompt Louis, le Belge enchaîné, nos fleuves coulant sous des lois tyranniques, la Zélande sous les ondes, ces tombeaux, ces ruines, ces échafauds, et cette étroite enceinte où triomphe la liberté, tandis que tout est anéanti dans un vaste esclavage;

c'est ce qui allume mon ardeur et me ferait courir à mille morts. Mais je ne fais qu'imiter dans les combats le courage de Guillaume; il prodigue ses jours, serais-je avare des miens? Ah! si le sang des Nassau doit couler encore, que ce soit mon sang; et daigne le ciel conserver au Batave son plus grand désenseur! Il s'arrache des bras de son frère, et quelque tems ils se suivent de leurs regards.

Cependant les vaisseaux espagnols, voguant avec audace, se rangent dans l'ordre qui leur est prescrit sur la plaine des mers dont ils occupent un espace immense. L'escadre batave dans un espace moins étendu, attend le signal du combat.

Déjà les deux flottes s'observaient en silence, et l'on n'entendait que les mugissemens de la mer: mais la nature élève au fond de tous les cœurs une voix plus terrible que celle des vagues émues. Les Bataves, malgré leur courage, ne peuvent dissiper tout sentiment de terreur. L'aspect formidable de la flotte ennemie, celui de leurs provinces en proie à la mer et à l'Espagnol, enfin de tristes souvenirs, et la pensée que ce combat va décider de leur salut et de leur liberté, portent quelque trouble dans leurs ames.

Guillaume s'en aperçoit : il paraît à leurs regards, et prenant un bouclier éclatant, il dirige le bras vers le rivage et les tours qui sont comme présens à leurs yeux. Ils croient entendre la patrie elle-même, qui leur dit : Hommes libres, songez que vous êtes mon dernier rempart, que l'issue de ce combat fera ma destinée. Vos longs travaux, les revers que vous avez surmontés, les succès obtenus par votre valeur, le prix qui vous attend, la patrie qui vous parle ; tout est perdu si vous ne triomphez en ce jour. C'est donc en vous que dans ce moment réside la république : tant que vous n'êtes pas vaincus, le Batave est libre. Ce n'est pas du nombre que dépend la force d'une armée : soldats de la liberté ! vos adversaires sont des esclaves qui combattent pour partager avec vous le poids de leurs chaînes. Leyde, la Hollande et la Zélande vous regardent, Leyde naguère environnée d'ennemis qui maintenant la redoutent et la révèrent, Leyde foulant à ses pieds leurs armes et leur orgueil. Des trophées immortels couvrent ses ruines : parmi vous, quel sacrilége voudrait les abattre ? Imitez sa constance et son courage.

Ils croient entendre ces paroles, lorsque

Nassau les exhorte par le feu de ses regards; ce feu se communique dans tous les cœurs avec autant de rapidité que l'étincelle de l'élément, ame de la nature. Ces guerriers impatiens de combattre, frappent à grand bruit leurs armes; un si beau mouvement marque le moment de l'attaque, et de toutes parts en est donné le signal.

Les deux flottes vomissent des feux qui semblent se multiplier, réfléchis par les ondes. Les globes d'airain sifflent sur les vagues embrasées, portent dans les vaisseaux ennemis une mort rapide. La voix de ces nombreux tonnerres retentit jusqu'à des rochers éloignés : la mer épouvantée est muette.

O toi qui le premier te hasardas sur cet élément, ton cœur fut de bronze : mais toi qui le premier y combattis, combien ton cœur fut plus féroce encore! la terre, dans sa vaste enceinte, n'offrait donc pas à tes ravages un espace assez étendu? tu fis de l'océan même, l'océan si terrible et prêt à t'engloutir, un champ de bataille.

Long-tems la mort n'a frappé que dans l'éloignement : mais l'homme sait vaincre cet élément où les vents et les flots dérobent à chaque instant la victime. Des deux parts plu-



sieurs vaisseaux s'avancent. Tels que des lutteurs, après s'être mesurés des regards, se joignent, se serrent, s'étouffent de leurs bras nerveux; tels ces vaisseaux s'abordent, s'attaquent, s'unissent étroitement et sont un champ de bataille où la retraite est impossible. Là le bronze garde le silence: à sa voix succèdent les cris féroces, le choc étincelant des glaives, le bruit répété des mousquets. Des fleuves de sang coulent dans la mer émue. Tantôt le Batave combat sur les vaisseaux espagnols, tantôt l'Espagnol combat sur les vaisseaux bataves.

Parmi ces héros se distinguait Irthur, Irthur qu'on ne voit plus accompagné d'Idalyre: désormais n'ayant plus à craindre pour les jours de cette épouse, sa valeur plus libre brave tous les périls. Malgré tant d'exploits, Ferdinand, à la tête de nombreux Espagnols, aborde le vaisseau de ce guerrier, il y pénètre.

Alzaïde ne pouvant combattre que de loin, ses traits lui deviennent inutiles dans cette épouvantable mêlée. Un Espagnol l'aperçoit; il ose la saisir et conçoit l'espoir d'orner son triomphe de cette illustre captive. La fière Péruvienne lui enfonce dans le cœur le plus aigu de ses traits; c'est sa dernière victime.

Environnée d'ennemis, elle échappe à leur vengeance en se perçant le sein; et satisfaite d'avoir rempli ses sermens, elle va rejoindre son père, ses frères et son amant au séjour du trépas; elle y trouve enfin le terme de ses infortunes.

Ferdinand toujours plus impétueux, s'avance en combattant, s'approche de l'asile où sont les restes précieux d'Idalyre. Alors le fils d'Aldamène, plus terrible, à la tête de ses Bataves et de ses Péruviens, frappe de toutes parts les Espagnols, et les repousse loin de cet asile sacré jusqu'au bord du vaisseau. Cependant il croit entendre une voix qui lui fut chère, et qui lui dit: Arrête, que ne suis-je encore à côté de toi pour écarter une seconde fois le coup mortel! Tendre Idalyre, il n'est plus tems; le coup mortel est porté; plus d'une épée est teinte du sang de ton époux, et le glaive de Ferdinand, descendu avec la force d'un globe d'airain, se plonge au sein d'Irthur, qui tombe. Les guerriers de l'île batave et les Péruviens, animés de fureur, vengent cette perte, immolent à leur chef le plus grand nombre de ces assaillans; le reste est mis en fuite; les uns s'élancent dans la mer, d'autres dans les chaloupes: l'or-

gueilleux Ferdinand, saisi de honte, fuit avec eux, renonce à la conquête de ce vaisseau, où il a porté le deuil, mais où l'ame d'Irthur enflamme encore les combattans, et qui est défendu par ces redoutables guerriers et par les mânes d'Idalyre. On transporte Irthur jusqu'à l'asile où elle semble respirer encore : il ouvre sa paupière mourante, il la voit : sa victoire a sauvé ses troupes, son vaisseau, et l'image qui restait de son épouse ; satisfait, il expire.

Cependant l'intrépide Lumey veut dans ce jour élever à sa gloire un trophée éternel. Il excitait la valeur de ses troupes, et se préparait à l'attaque du vaisseau nommé Philippe, lorsqu'il rencontre la veuve d'Horn, qui, tenant l'urne de son époux, allait aux combats, assurée de la victoire. O cendres d'Horn, dit-il, je l'ai juré, et nous tous en avons fait le serment, vous serez vengées. Qui serait plus digne ici, que ta veuve, de porter ton cœur au milieu des combats ! mais ton ami aspire à partager avec elle cet honneur ; qu'un moment je sois le dépositaire de ton urne. Le fils d'Albe me dispute ce vaisseau ; sa conquête, glorieuse pour toi, sera d'un heureux présage pour le Batave.

La guerrière dépose l'urne entre les mains de ce chef; il implore d'un regard le ciel vengeur, et court attaquer le vaisseau Philippe; l'urne entraîne un grand nombre de combattans qui secondent avec ardeur cette attaque. Lumey pénètre dans ce vaisseau, il sème devant lui le trépas, redoutable par ses coups et par ces cendres qui souvent remplirent l'Espagnol d'épouvante. Daval recule, le fer des autres chefs tremble dans leurs mains, leurs légions se dispersent. Quelle vaine terreur, s'écrie Frédéric, s'empare de vos sens? redouteriez-vous une ombre? Horn, après ta mort, triompherais-tu encore dans le champ des combats? que ta dépouille échappée à l'ignominie soit un de mes trophées. Ils s'avancent, Frédéric porte sur l'urne un bras intrépide. Lumey, tu penses au compte que tu dois de ces cendres à la veuve du héros, à ces cendres elles-mêmes, à Nassau, à tous les Bataves; tu invoques Horn; Horn combat avec toi, et tu es invincible. Comme l'aigle traçant de grands cercles dans les airs, s'abat sur sa proie, ton glaive tombe sur les téméraires; tu fais ruisseler sur l'urne le sang du fils d'Albe, trop légère expiation de tant de barbaries. Les Espagnols jettent leurs armes,

Frédéric fuit dans un esquif rapide; et le Philippe arbore le pavillon batave.

Séparée des cendres de son époux, étonnée de la langueur qu'elle éprouvait, la veuve d'Horn cessait de signaler son courage. Sur les pas des combattans, elle a suivi Lumey de ses regards; au moment où il s'est emparé du Philippe, elle paraît devant lui, et voit l'urne dans ses mains. Que ce vaisseau, dit-il, conquis par Horn, lui soit consacré, et que désormais, au lieu du nom de Philippe, il porte le nom d'Horn. Satisfaite, elle reprend l'urne victorieuse, et sent renaître son courage.

A l'autre extrémité de la flotte, Louis triomphait de tous les efforts des Espagnols. Il a conquis plusieurs vaisseaux; d'autres par lui sont mis en fuite; les Espagnols se demandent en frémissant ce qu'est devenue leur valeur. Albe, instruit de leur défaite: Avila, dit-il, toi qui ne connais pas la crainte, signale dans ce jour mes leçons; cours ramener au combat ces vaisseaux qui fuient devant le frère de Guillaume. Qu'à tes coups il redoute les coups d'Albe. Avila part aussitôt; son navire, au milieu des combattans, traverse avec rapidité la plaine ensanglantée des ondes. Il arrive, il ramène ces vaisseaux au combat, il brave la

valeur de Louis, et l'oblige à la déployer avec plus d'éclat encore.

Cependant au centre, deux citadelles mouvantes jetaient des torrens de flammes. L'un de ces vaisseaux portait Albe, l'autre portait Guillaume. Ils s'avancent, ils s'évitent, enfin il se joignent. A l'aspect d'Albe, dont l'œil étincelle et semble lancer la mort, à cet aspect inattendu, les Bataves, saisis d'horreur, s'arrêtent. Guerriers, dit Guillaume aux siens, ne dirigez pas vos coups vers cet ennemi, c'est à moi seul qu'il appartient de le combattre. Le ciel en l'amenant ici seconde mes vœux les plus ardens.

Les deux chefs, tantôt se cherchent et s'appellent, tantôt sont près de s'atteindre; leurs regards percent les nuages de fumée qui les entourent, leurs panaches se touchent, leurs glaives se frappent, et des deux parts avec des feux répandent l'épouvante. Tels au sortir des forêts, le tigre féroce et le formidable lion (la mort de l'un des deux peut terminer seule cette lutte terrible) se disputent la même proie.

Une foule de combattans sépare ces grands adversaires. Il vous en coûte la vie, Gusman, Albora, Enrique; vous succombez sous les coups que Guillaume destinait à cet ennemi.

Et toi, unique objet des soins et de l'amour de ta mère, Albarose, jeune audacieux, tu cours à des périls trop grands pour tes forces et ton âge; le fer que ta main ose diriger vers Guillaume, est écarté par Maurice qui te ravit le jour; ta tête charmante s'incline, les grâces y sourient encore après ton dernier soupir. Telle une fleur, l'honneur des jardins, frappée par le souffle, non d'Eole en furie, mais d'un de ses jeunes aquilons, penche sa tête, conserve l'éclat de ses couleurs, exhale encore sa douce haleine; on veut la cueillir, elle se décolore, et répand sur la terre ses feuilles flétries.

Mais à côté de ces vaisseaux, quels funestes spectacles! un navire espagnol est assailli par de vaillans Bataves; ils s'y précipitent; bientôt l'onde y pénètre, et le feu s'armant encore contre le navire, leur dispute à qui demeurera cette proie. Telle est la fureur de ces combattans, qu'ils ne s'aperçoivent point des fléaux qui les assiégent, jusqu'à ce que ces élémens les dévorent eux-mêmes. Alors éperdus, saisis d'horreur, leurs bras s'arrêtent: en vain ils implorent du secours: l'abyme s'ouvre, le navire et les combattans ont disparu.

Clazon, ton nom sera gravé dans les fastes du Batave; toi et ta légion, vous donnez

de courroux, abat plusieurs Espagnols, quand l'airain siffle; et le bras de ce guerrier est emporté dans l'air avec son épée victorieuse : l'ami d'Alsor l'accompagne au sombre empire. Boisot a vu leur chute; une cohorte espagnole leur est immolée.

Cependant Boisot, tu dois partager le sort des guerriers que tu regrettes, et que ta valeur anima. Le fer de Romero le frappe, déchire le nerf où se dessine le tableau de l'univers, et l'éteint dans un noir torrent de sang. Alors suivi de ses troupes, Romero pénètre dans le navire de l'amiral. L'amiral, environné d'une sombre nuit, poursuit le combat. Assailli de toutes parts, plutôt que d'abandonner son pavillon à l'Espagnol, il appelle la flamme au secours du glaive : ses combattans, par son ordre, descendent dans les chaloupes; seul, il reste sur son vaisseau. Romero prévoit le dessein de ce héros invincible; à peine a-t-il le tems de s'élancer dans les ondes, que le vaisseau en feu s'élève dans les airs. Le monument que la reconnaissance érige dans Leyde à Boisot, sera inondé de larmes; Boisot sera pleuré de Guillaume et de tous les Bataves.

Mais Albe reparaît à la tête de la flotte espa-

gnole, montant le navire Inquisition, nom dont ce navire semble s'enorgueillir. Sur le pavillon est l'emblême d'un autel entouré de victimes: au-dessus de l'autel, le fanatisme traça ce nom terrible.

A côté d'Albe est l'amiral de la flotte, le vaillant Bossut, qui n'a pas abjuré tout sentiment d'humanité, et qu'Albe en ce moment nomme gouverneur de la Hollande. Ils vont attaquer Guillaume; c'est du succès de ce combat que dépendra la victoire. Guillaume résiste aux flots d'ennemis qui s'amoncelaient et menaçaient de fondre dans son vaisseau. Genlis, Lanoue et Saunoi, voyant son péril, courent soutenir sa valeur. Comme si l'on n'eût combattu qu'en ce lieu, des deux parts naît la lutte la plus sanglante.

A la vue de ce pavillon, Genlis, et sa cohorte et les Bataves sont saisis d'horreur: mais Nassau élevant la voix: Guerriers, s'écrie-t-il, redoutez-vous l'image du tribunal que votre bras doit abattre? qu'il lance ses foudres; vous êtes armés pour renverser les échafauds de la tyrannie.

A ces mots un jeune Batave (il porte le nom d'Horn et le veut mériter) s'élance dans le vaisseau; il abat tout ce qui s'oppose à sa

vaillante audace, monte à travers le feu des éclairs, saisit d'un bras déterminé le pavillon qui sème la terreur, l'arrache, le montre fièrement à ses compagnons qui soudain volent dans le vaisseau; et descendu dans celui de Guillaume, il étend le pavillon aux pieds du héros.

Des cris de désespoir se font entendre sur la flotte espagnole : l'amiral, Albe même sont consternés. Guillaume et Maurice à la tête des Bataves et des Français, tombent avec furie sur ces légions troublées : mais Albe et l'amiral ont repris leur intrépide fermeté. Aldegonde et Genlis combattaient à côté de Maurice; plus occupés du salut de ce jeune guerrier que de leur propre salut, en défendant ses jours, et tout couverts du sang des ennemis, ils sont enveloppés. Albe se promet de vaincre, et pour mieux s'assurer la conquête de ces deux illustres chefs, il ordonne, tandis que cet ardent combat se prolonge, qu'un esquif les conduise promptement vers un autre vaisseau. Ils frémissent de fureur lorsqu'on les entraîne loin de ce champ où se dispute la victoire. Mais Guillaume, son fils et Lanoue, irrités de ces pertes, se montrent plus redoutables encore; l'épouvante, l'horreur

devancent Guillaume; il frappe, renverse les Espagnols.

Le vigilant Barneveldt, qui défendait le vaisseau Hollande près du vaisseau le Batave, voit le péril de la patrie; il arrive lorsque la valeur d'Albe et de l'amiral, indignés de la défaite qui les menaçait, se ranime avec le plus d'impétuosité, et embrase leurs cohortes. Ferme, intrépide, Barneveldt remplace et Genlis et Aldegonde. Comme un génie tutélaire, il accompagne le héros, détourne de lui plus d'un coup mortel; trois fois il délivre Maurice qu'il voit près de tomber au pouvoir des ennemis; enfin il précipite de sa main le pilote espagnol au fond de l'abyme, et se saisit du gouvernail.

Alors l'amiral prévoit la perte de son vaisseau : résolu de n'y pas survivre, il adresse ces mots au furieux Albe qui, voyant moissonner ses légions, combattait et s'environnait des victimes qu'il immolait à sa vengeance : Duc d'Albe, malgré votre valeur et nos efforts, ce vaisseau et moi ne pouvons résister que peu d'instans. Disputez avec le reste de la flotte la victoire, qui nous abandonne. Albe, forcé de céder à la troupe héroïque prête à l'accabler, tour-à-tour s'éloigne et retourne

au combat : enfin frémissant d'une sombre rage, il se retire lentement, et conduit par la chaloupe vers un autre navire, il jure d'y porter la victoire.

L'amiral, enveloppé de toutes parts, veut mourir les armes à la main : plusieurs Bataves allaient lui percer le cœur ; mais Nassau retenant leurs glaives, dégage l'amiral, et lui dit : Vaillant chef, votre gloire n'exige pas une plus longue résistance ; confiez-moi votre épée. Il dit ; le guerrier cesse de combattre, et dépose son épée entre les mains du héros.

Mais à peine Guillaume est-il maître de l'amiral de la flotte, suivi du vaisseau que l'amiral a monté, et foulant aux pieds ce pavillon semé de flammes, dont le seul aspect répandait la terreur, que les airs sont ébranlés par des cris épouvantables. Soudain l'élément sur lequel se livre ce combat, s'agite et se courrouce ; ses flots s'enflent, se soulèvent, comme si la mer allait sortir de son vaste lit. La nuit, au milieu du jour, couvre le ciel de ses voiles les plus lugubres. Les nuées, les vents, les vagues combattent. Des volcans s'ouvrent au fond de la mer, et à travers les eaux, lancent des flammes, et joignent leurs tonnerres aux tonnerres de la flotte et des cieux.

C'est contre le vaisseau de Guillaume que les aquilons réunissent leurs efforts; ils fondent sur la proue; ils ébranlent le mât superbe. Le mât résiste à leur fureur : enfin il plie, et menace de tomber.

Mais le père de la nature, du centre de l'univers où s'élève son trône, autour duquel gravitent tous les mondes, voit le péril du héros et des Bataves. A travers l'immensité de l'espace, il lance un regard aux vagues irritées et bruyantes; les vagues calmées s'abaissent, le soleil a reparu; et la rage de la tempête et des aquilons est enchaînée et muette.

Comme si le champ des combats s'ouvrait pour la première fois aux guerriers qui viennent d'y mesurer leur courage, tous s'y précipitent avec ardeur. Albe impatient de renouveler le carnage, agite fièrement son glaive, fanal étincelant vers lequel ses vaisseaux accourent. Du haut de la proue qu'il n'a point abandonnée, Guillaume élève la voix; elle est répétée de vague en vague et de navire en navire jusqu'à ses vaisseaux les plus éloignés qui soudain revolent vers le héros.

Louis, que le souffle des aquilons a séparé de l'escadre, l'a rejointe, et [illegible]

cherche des rivaux dignes d'exercer son courage. En vain une voix céleste crie dans les airs: Louis, souviens-toi de la prière de Guillaume. Son ardeur n'en est point ralentie. Tel qu'un coursier accoutumé à franchir les fleuves, s'il rencontre un torrent écumeux, et roulant comme un tonnerre, il s'y précipite, entraîné par son courage audacieux; tel Louis, avec son vaisseau, fond sur les vaisseaux espagnols; ils sont ébranlés de ce choc, et les voiles frémissent. De tous côtés s'attaquent ces châteaux volant sur la mer en lançant leurs foudres, les mâts combattent les mâts, les voiles touchent les voiles, les cordages s'entrelacent dans les cordages. Des Bataves et des Espagnols s'élèvent rapidement le long de ces tours; ils sèment du haut des airs le trépas; plusieurs d'entre eux s'assaillent près des nues, reçoivent la mort, et tombent à grand bruit dans les navires.

Le vaisseau de Louis presse le vaisseau que monte Avila. A peine ils sont unis, qu'entraîné par son ardeur, et suivi des plus intrépides, Louis se précipite dans ce vaisseau; il y répand la terreur et la mort : cependant Avila résiste à la fureur de cette attaque, et repousse le bataillon ennemi loin du mât, devant lequel



il a rallié les siens comme devant une tour. Le bataillon revole au combat; la victoire est quelque tems indécise; mais enfin l'élève d'Albe craint de se voir en ce jour ravir sa gloire; quand les vagues rompent le lien qui unissait les deux bâtimens, et les séparent. Alors les Espagnols ne reculent plus devant ce héros et ses guerriers peu nombreux, qui sont demeurés sur leur vaisseau; ils soutiennent contre lui le combat, qu'à leur étonnement il ose poursuivre; et telle est sa valeur et celle des Bataves qui partagent sa destinée, qu'ils semblent pouvoir, quoique seuls et dénués de secours, conquérir ce vaisseau. Louis se flatte que le sort n'a écarté la plus grande partie de ses troupes que pour le couvrir d'une gloire plus éclatante, et cette pensée anime encore son courage: mais à chaque instant il perd un de ses braves combattans; percé de coups le dernier, Armin tombe. Louis n'est pas vaincu encore.

Avila, honteux d'un combat trop inégal, et désirant de se mesurer seul avec ce héros, ordonne en vain aux siens de se retirer; chacun, irrité de l'audace de cet ennemi, veut avoir la gloire de le frapper, et de venger le sang espagnol, répandu par ses mains. Guer-

rier dont j'admire la valeur, dit alors Avila, peux-tu espérer encore de vaincre? Cesse de combattre; daigne me remettre ce fer illustré par tant d'exploits et par ta longue résistance.

Tu l'auras, ce fer, avec ma vie, répond Louis. Et plus terrible, il combat, et précipite plusieurs Espagnols au tombeau. Cependant on l'environne, de moment en moment se retrécit ce champ glorieux. Avila crie qu'on respecte ce guerrier; mais Louis ne craint que de fournir par sa captivité à l'orgueilleux Albe un sujet de triomphe. Il se peint Leyde, Leyde qui serait descendue dans les abymes de la terre, plutôt que de se livrer aux mains de ce chef. Il aperçoit Guillaume, et voit briller sur son front la victoire. Guillaume, dit-il en combattant, un génie tutélaire te guide; poursuis... Cependant il retarde le moment de sa chute.

Tel qu'un majestueux éléphant lutte seul contre une armée de chasseurs; ses compagnons qui ont été soumis, se contentent de ne point propager une race d'esclaves; lui, plus superbe, mourra plutôt que de recevoir des fers, et d'abandonner ces forêts et ces montagnes qui l'ont vu naître, et au milieu desquelles il errait en liberté, ne craignant

point de rencontrer un maître sur la terre; tel Louis combat. Son sang coule à grands flots; une pâleur mortelle s'imprime sur son front; il affermit ses pas chancelans, relève son bras appesanti, lutte contre les ennemis qui l'environnent et contre le trépas. Enfin il tombe, sans céder encore son glaive. Il appelle Avila d'une voix mourante:

Sois généreux, dit-il, Je t'ai promis que tu aurais ce fer avec ma vie: le voici. De tes mains qu'il passe aux mains de Nassau. Dérobe mon corps aux outrages de la vengeance et de la férocité; ne lui refuse point les larmes d'un frère... Nassau, Bataves, vous triomphez, et je meurs... Quel spectacle s'ouvre devant moi! douces images! à travers les ténèbres, je vois une main céleste suspendant des palmes sur vos têtes. Il expire, et laissant échapper son épée, il l'abandonne aux mains d'Avila.

Ouvrez-vous, portes éternelles. Ombres d'Adolphe, d'Egmont, d'Horn, d'Irthur, venez, recevez ce jeune héros dans votre troupe immortelle, et conduisez-le en triomphe sous l'étendard que la liberté déploie au plus haut des airs.

Guillaume ignorait le sort de son frère. Sa flotte obéit à sa voix, et l'on dirait que les

vagues dociles prennent ses ordres ; des éclairs plus redoutables partent de ses yeux. Son vaisseau, comme avec des ailes de feu, franchit les plaines liquides ; le mât est plus auguste, la voile jette un éclat plus terrible ; Guillaume commande du haut de la proue.

Les Espagnols s'ébranlent, et leur orgueil est terrassé, ainsi que ces monts sourcilleux qui se précipitent dans l'abyme. En vain Albe exhorte, menace, et même dans sa fureur, fait immoler ceux qu'il voit abandonner les armes : ils tournent leurs vaisseaux et fuient. La mer semble être traversée par les aquilons et la tempête. Albe seul s'arrête. Il entend une voix formidable qui lui crie du sein du tumulte : Retire-toi, retire-toi ; cesse de lutter contre une puissance supérieure ; Guillaume et le Batave t'ont vaincu. Albe balance encore : mais pâle, en silence et dévoré de rage, Albe prend enfin la fuite. Il fuit, et de noires furies, le remords et le désespoir le saisissent pour ne l'abandonner jamais. La mer n'eût point offert d'asile aux vaincus, si la nuit ne les eût enveloppés de son ombre. Guillaume défend de les poursuivre, et sur toute la flotte, que son vaisseau devance, on entonne des chants de victoire.

Cependant au milieu de la foule des guerriers qui courent l'environner, il cherche en vain Louis; surpris qu'il ne vienne point partager sa joie, de sombres inquiétudes commencent à troubler son ame. On l'a vu, dit-il enfin, on l'a vu s'élancer dans le vaisseau d'Avila; tout fuyait devant lui. Poursuivrait-il encore l'ennemi, et son courage ne connaîtrait-il pas le repos? Mais, près de vaincre, j'ai cru le voir à mes côtés, j'ai cru entendre sa voix; il m'adressait les plus touchans adieux; cependant il enflammait ma valeur.... Tout se tait autour de moi. Barneveldt, dans ce jour de triomphe, vous gardez le silence, et je sens au fond de mon cœur naître de noirs pressentimens.

Telles sont ses paroles. Par degrés, son front où brillait l'éclat de la victoire, se couvre de nuages, et ses yeux se fixent sur l'immensité des mers.

En ce moment l'orbe de la lune s'élevait dans les airs, et son image se réfléchissait dans les ondes. A sa tremblante clarté, le héros voit s'avancer une chaloupe, sans voile ni aviron; les flots la conduisaient lentement, semblaient respecter le dépôt dont elle était chargée; comme guidée par une

main invisible, elle s'arrête devant le vaisseau de Guillaume.

Quel spectacle !... un glaive, un bouclier, un corps inanimé. Il jette un cri, son fer victorieux tombe de sa main; il s'élance avec Maurice dans la chaloupe, embrasse le corps de son frère, pousse un gémissement douloureux, et garde un sombre silence. Un écrit frappe ses yeux; il lit ces paroles : Nassau, Avila ne peut se glorifier de la chute de ce héros. Fidèle à ma promesse, plutôt que de le livrer à ses ennemis, j'abandonne son corps aux ondes. Puisses-tu le recevoir, et lui rendre tous les honneurs qu'il doit attendre de toi et des Bataves !

Guillaume, sans rompre le silence, attachait les yeux sur ce corps, et le tenait étroitement embrassé; il prononce enfin ces paroles entrecoupées : Cher Louis... mon frère, toi qui me consolais de la mort d'Adolphe; toi, en qui respirait toute la valeur des Nassau, tu n'es plus. Ta mort rouvre toutes mes plaies, et je pleure sur toi, tous les héros immolés pour la cause du Batave.... Louis, ô le plus tendre des amis et des frères ! tu n'as partagé que mes infortunes; ton bras m'a secouru, et maintenant, à l'aurore de mon bonheur, tu descends dans

la tombe. J'y descendrai sur tes pas; comme tu fus le compagnon de mes malheurs, je te suivrai dans la nuit profonde.... Tu es tombé noblement; le sourire de la victoire est sur tes pâles lèvres... Il dit, et ses larmes coulent. Tous les Bataves sont pénétrés de douleur, et un profond silence règne sur la flotte.

Mais le jeune Maurice, prosterné devant le corps de Louis, l'embrasse, l'inonde de ses pleurs; et l'appelant à haute voix : Louis, Louis, mes embrassemens ne pourront-ils te ranimer?... Combien de fois m'as-tu pris dans tes bras, et me plaçant sur tes genoux et m'appaisant avec tendresse, as-tu d'une main caressante essuyé les larmes de mon enfance! Pour dissiper ma douleur, tu ne dédaignais point d'armer mon faible bras de ton épée, tu m'aidais à la porter, et tu me faisais prononcer le nom de la patrie; mes larmes ne coulaient plus, mon œil serein se tournait vers toi, j'écoutais attentivement tes leçons, ces leçons soutenues de ton exemple.. Hélas! je ne les entendrai plus de ta bouche; je ne te verrai plus combattre!

La nuit s'avance; mais le héros, plongé dans la douleur, ne peut s'éloigner du corps de son frère. En vain les chefs descendus dans la cha-



loupe, s'efforcent de le consoler; en vain unissant leurs larmes à celles de Nassau, ils le conjurent de quitter ce spectacle, et lui parlent des lauriers qu'il vient de cueillir, et de ceux qui attendent encore sa main victorieuse. Ne cherchez pas, leur dit-il avec douceur, à me distraire de mon deuil, et ne blâmez point les sentimens que je dois à mon frère. Eh quoi! tandis que tout mon sang coule pour la patrie, m'envierait-elle quelques larmes.... que la mort va tarir; car je sens mon cœur qui se brise.

Alors Barneveldt s'adressant à Nassau: Est-ce bien vous, dit-il, qui avez prononcé ces mots: *Des larmes que la mort va tarir.* A quel excès la douleur vous égare! Vous désirez de mourir, quand jamais votre vie ne fut plus nécessaire pour terminer la plus haute entreprise, quand les devoirs les plus sacrés vous imposent de conserver des jours qui ne vous appartiennent plus. Nassau, votre douleur est légitime, l'armée la partage. Louis, autant par sa valeur que par ses autres vertus, nous était cher; mais plus la liberté batave a coûté de pertes, plus vous, qui nous restez, vous devez aspirer à ne donner votre vie que pour une si glorieuse cause. Guillaume, la

Batave lutte aux yeux de l'univers contre le plus puissant des monarques. Jusqu'à ce jour, pour s'affranchir, jamais nation n'eut de plus grands obstacles à vaincre : la liberté est naissante encore; nos Etats n'ont pas cru pouvoir rompre le joug espagnol, s'ils n'opposent à ce monarque formidable un chef intrépide, vertueux, honoré de tous les peuples. Vous venez de remporter une victoire éclatante ; mais avez-vous consommé entièrement le grand ouvrage qui vous est imposé ? Ne vous reste-t-il plus aucun devoir à remplir envers la patrie ? Est-ce le moment de remettre notre fortune en d'autres mains ? Livrerez-vous ce peuple généreux aux fureurs de l'ambition, à la rage des factions qui détruisent tout en se détruisant elles-mêmes ? Les chemins qui mènent à la liberté sont semés d'innombrables écueils; le salut ou la perte du peuple qui s'y est engagé dépendent souvent de la foi des guides qu'il a chargés de l'y conduire. Guillaume, vous êtes le phare que le Batave a choisi pour l'éclairer dans la périlleuse route où il s'avance d'un pas affermi. Fidèle à la patrie, à votre gloire, reprenez cette constance intrépide, qui vous a toujours distingué dans les plus grandes infortunes. Oubliez-vous que,

même avant qu'Albe eût été vaincu sous les murs de Leyde, cinq provinces bataves ont résolu de s'unir à nos armes et à notre sort? La renommée a publié que, sans attendre le succès du combat dont nous sortons victorieux, elles ont prononcé d'une voix unanime cette heureuse réunion; leurs députés viendront vous en instruire. Nassau, chaque instant peut les voir paraître. Chercheront-ils dans cette barque le vainqueur d'Albe, et celui de Philippe et de l'Espagne entière, absorbé dans la douleur.

Barneveldt, répond le héros, je saurai mériter l'estime de ce peuple et la vôtre. Cependant il doit m'être permis de rendre les honneurs funèbres à mon frère. Maurice, Barneveldt, partagez avec moi ce devoir.... Louis, ne te reverrai-je plus? Après ces mots, il donne un dernier regard à son frère, pousse un profond soupir, s'éloigne, et remonte dans son navire.

A peine le soleil, dissipant les ténèbres, commençait à rentrer dans sa carrière, que Guillaume, entouré des chefs de l'escadre, donne des ordres pour achever la défaite des espagnols domptés, et les écarter de cette mer couverte des débris de leur flotte, pour re-

cueillir les fruits de la victoire, et s'ouvrir un champ à de nouveaux triomphes, lorsque tout-à-coup il entend le signal de l'arrivée d'un vaisseau.

Il porte les yeux sur l'étendue de la mer, et voit un navire sillonnant les ondes, dirigeant à voiles déployées sa course rapide vers l'escadre. Trois fois, dans l'éloignement, ce navire l'a saluée par la voix du bronze, et lorsqu'étant près d'arriver, il fait apercevoir divers pavillons qu'unissent et décorent des banderoles de couleurs brillantes et des branches de laurier, trois fois aussi l'escadre lui rend hommage en faisant retentir le bruit de l'airain foudroyant, joint à l'harmonie des instrumens militaires, dont les vagues redoublent et prolongent majestueusement l'éclat sonore.

Aussitôt Guillaume fait descendre dans une chaloupe, avec Maurice, plusieurs chefs, et les envoie au-devant de ceux que ce navire amène avec pompe.

Sénat auguste! six vieillards en sortent. La satisfaction a ranimé leurs traits, ils semblent revoir l'aurore de leur jeunesse. Conduits vers Nassau, l'un d'entr'eux prend la parole :

Héros, et vous Bataves, impatientes de s'unir à vos travaux et à votre gloire, cinq provinces,

Amsterdam que la liberté ceindra d'une forêt de navires, vous parlent par notre voix.

Nassau, vous le savez, avant que Leyde eût vu la retraite d'Albe et de ses légions, avant que la victoire vous eût accordé ses plus éclatantes palmes, Amsterdam et les provinces d'Utrec et de Gueldres, et celles qu'arrosent l'Ems et l'Issel, s'armèrent, coururent aux combats, jurèrent de partager la fortune de la Hollande et de la Zélande, et remirent à votre valeur et à votre prudence le gouvernail du vaisseau de la république, assailli par les plus horribles tempêtes. Bataves, de quelle ardeur nous animent vos triomphes ! nous volons sur vos pas. Hâtons-nous d'imprimer à cette union le sceau immortel, garant de notre grandeur et de notre félicité. Moment propice : Albe, avec les débris de son armée, fuit vers le Brabant. Philippe irrité nous disputera la victoire, et nous préparera de nouveaux périls; mais tandis qu'une partie de l'escadre veillera pour écarter l'ennemi de nos bords, nous, pleins d'assurance en notre courage, et plus forts par notre union et par le serment que nous aurons prononcé d'une voix unanime devant l'autel de la Liberté, nous reparaîtrons dans le champ des combats.

Le héros est animé de joie ; les éclats de l'alégresse se font entendre de vaisseau en vaisseau ; la mer semble y participer, et l'on voit s'enfler et tressaillir les vagues écumeuses.

Hollande, s'écrie Guillaume, toi qui donneras ton nom à toutes ces provinces, la victoire et la vertu te proclament libre. Sans doute il te reste encore à livrer de terribles combats ; mais si, luttant seule, tu triomphas de la puissance de Philippe, de la valeur et des efforts d'Albe, quels triomphes ne remporteras-tu point, secondée de ces alliés, tes frères. Guerriers, allons serrer les nœuds de cette union. C'est du sein des ruines de Leyde que sortirait la plus éloquente voix de la liberté : mais laissons-lui relever ses tours, qui ne l'ont point entraînée dans leur chute. Assez d'éclat l'immortalise pour le partager avec une des provinces résolues à l'égaler. Utrec, sois le berceau de la gloire de la Hollande entière.

Il dit. Tandis que les chefs et tous les guerriers répètent avec des cris d'applaudissemens ces dernières paroles, les vieillards, saisis d'un doux ravissement, remontent sur leur navire et voguent vers Utrec ; au même instant, par les ordres de Guillaume, l'escadre se partage ;

et de nombreux vaisseaux sur l'un desquels, par les soins de Barneveldt, sont placés les corps de Louis, d'Irthur et de son épouse, sillonnant les ondes, et déployant toutes leurs voiles, suivent les traces rapides de ce navire.

Ils touchent au rivage. On a réparé les digues, et les eaux se sont retirées. Guillaume descend de la flotte victorieuse, et les guerriers marchent sur ses pas.

Dirigeant sa route vers Leyde, il en traverse les ruines; il les traverse avec lenteur, on lit dans ses yeux l'attendrissement et le respect; ses guerriers pénétrés des mêmes sentimens, gardent un profond silence. Tous les citoyens, parmi lesquels on distinguait Douza et Werf, couvraient les places et les remparts. Ils oublient leurs calamités, et se livrant aux transports de la joie, ils célèbrent par des acclamations réitérées la victoire de la flotte et l'union des provinces. A l'aspect de ce peuple et de ses chefs, par un mouvement unanime que le sentiment seul commande, Guillaume et ses guerriers les saluent de leurs armes.

S'adressant aux citoyens : Puis-je douter, dit-il, que la république ne s'empresse d'honorer votre valeur et votre constance ? Pour

prix de ce dévouement, désirez-vous que Leyde soit le siége illustre du savoir et des talens, afin que la jeunesse batave puise dans vos murs, avec les lumières, les vertus qui font le bonheur et le salut de la patrie ? Toujours magnanimes, ils choisissent, sans balancer, cette salutaire et honorable récompense.

Le héros, l'armée, Douza, Werf et de nombreux citoyens de Leyde, sortent de ces remparts et volent vers Utrec qui les appelle. Mais avant d'entrer dans ces murs : Allez vers Albe, dit-il à l'amiral de la flotte espagnole; qu'il apprenne que pour venger le sang innocent je ne veux pas le répandre, et que, sans vous imposer aucune condition, je vous déclare libre.

Héros, digne chef des Bataves, répond l'amiral, je jure de venir reprendre mes liens, si un illustre et jeune captif n'est pas le prix de ma liberté, et si Aldegonde et Genlis ne le reçoivent pas de mes mains pour le ramener dans vos bras. L'amiral lit dans les yeux de Guillaume combien ce prix qui lui sera présenté par Aldegonde et Genlis, satisfera l'amour paternel et l'amitié.

Enfin s'élève de l'orient le plus beau jour

qui jamais ait éclairé la terre : dans tout l'horizon, aucun nuage ne trouble la sérénité du ciel, et l'astre radieux s'avance dans une pompe solemnelle. La liberté, avec un sourire mêlé de fierté, Ocanor, tenant en main le sceptre des mers, amènent à la fête qui se prépare, les ombres des guerriers et des citoyens qui se dévouèrent pour la patrie. Descendu des plaines célestes, Civilis, le front couronné de fleurs, conduit à cette fête sacrée les ombres des anciens Bataves, glorieux de revoir leur terre natale, rentrée sous l'empire des lois et de la liberté.

Dans une place immense se presse une foule innombrable; toutes les provinces se sont précipitées dans Utrec ; la ville entière jusqu'au faîte des maisons, et hors des portes les vastes campagnes en sont inondées.

A l'extrémité de la place s'élève un temple qu'Utrec s'enorgueillit de renfermer dans son enceinte; il inspire le respect par sa haute antiquité, comme il étonne par sa structure hardie. Sur le frontispice, des emblêmes, que peu de mortels ont su interpréter, prononcent quelle sera sa dédicace. Lorsque cette contrée éprouvait les fureurs des tyrans, les citoyens venaient dans cet auguste lieu; ils y sentaient



renaître leurs espérances et leur courage. Mais dans ce jour de délivrance, où tout un peuple passe du joug de la tyrannie sous l'heureux empire de la liberté, on y voit accourir une multitude immense pour rendre des actions de graces au génie libérateur de ces contrées; un rayon céleste éclaire tous les esprits, chacun interprête les emblêmes tracés sur le frontispice, et lit avec respect et dans un religieux silence, ces mots: A LA LIBERTÉ.

Entré dans la ville, au son des trompettes guerrières, au bruit des tymbales et de l'airain tonnant, Guillaume, environné des députés des provinces, des chefs de l'armée, des héros et des héroïnes qui combattirent sur les remparts de Leyde, s'avance, arrive au milieu de la place par une route semée de fleurs, et à travers les flots de la multitude qui s'ouvrent devant l'auguste cortége : le ciel et la terre retentissent d'acclamations. Les chefs et le cortége dirigent avec pompe leur marche vers le temple, que l'armée environne avec respect. Nassau et les députés, suivis de nombreux guerriers et d'un peuple immense, montent les degrés majestueux, où ses traits frappent les regards de la multitude entière;

et à peine sont-ils parvenus sous la voûte sacrée, que des hymnes entonnés par des voix touchantes, accompagnés d'instrumens sonores et harmonieux, et répétés hors de l'enceinte par tout le peuple, adressent à celui dont l'œil veille sur l'univers des témoignages d'amour et de reconnaissance.

Tout-à-coup il se fait un silence universel. Les provinces, par l'organe de leurs députés, prononcent le serment qui les unit :

Père de l'univers, dit le plus vénérable d'entr'eux en tenant un sceau où des flèches sont étroitement unies; père de l'univers, nous jurons sous tes yeux d'être libres, et de maintenir notre union. Nous avons lu dans nos cœurs les caractères gravés par ta main, lorsque nous avons défendu les droits de l'homme; ces caractères sont notre serment. Nous avons combattu pour les lois et la justice, tu as été notre défenseur : les tempêtes à ta voix se sont calmées; par tes ordres, les fleuves et la mer ont combattu avec nous : les échafauds sont abattus, les bûchers sont éteints; Philippe est tombé d'un de ses trônes. Si des tyrans tentaient de renverser l'édifice de notre liberté, ce peuple qui le consacre en ce jour, jure qu'il se montrera digne du sang des Bataves, et que

se rappelant son ancienne gloire, et bravant la mort, il ne permettra pas que le trône du despotisme soit relevé. Père de l'univers, reçois nos sermens, et que la vertu, fondatrice de sa liberté, en soit la garde éternelle.

Aussitôt le cri de liberté prononcé par la multitude avec des cris de victoire, retentit jusqu'aux dernières limites des provinces confédérées, et jusque sur les vastes plaines de la mer. Les ombres des Bataves répètent le même cri. Ocanor et la Liberté élèvent leur voix. Les tours de Madrid tremblent; Albe, au milieu de sa route, s'arrête, saisi d'étonnement et d'épouvante; Philippe, au fond de son palais, est troublé, et la tyrannie et le fanatisme précipitent leur fuite; les eaux qui couvraient la Zélande se retirent, elle sort de ses ruines. L'orient est frappé de cette voix, et déjà prononce le nom du Batave.

Nassau prenant la parole: Je jure au Batave, dit-il, de n'exister que pour son bonheur, pour sa gloire et pour le maintien de ses lois.

Après ce serment : Peuple généreux, dit-il, cette liberté, tu l'as conquise, et voici enfin le jour glorieux où ta main élève une république. Mais tu n'en as jeté que les fondemens; de plus grands efforts te sont demandés encore ; que

les vertus qui lui donnèrent naissance, propagées dans ton cœur comme dans celui de tes chefs, achèvent de l'établir, et que le courage et la sagesse affermissent et maintiennent le bonheur acquis par ta sagesse et par ton courage. Albe court dans Madrid enflammer la fureur de Philippe; Philippe, dont l'orgueil et la tyrannie survivront à ses défaites, Philippe, ses successeurs, prodigueront l'or pour acheter la trahison et le meurtre; oppose-leur ta constance et ton intrépidité. On dira peut-être que tu n'as point d'alliés. Que tes vertus t'en acquièrent. Le commerce te donnera pour alliées les quatre parties du monde. La liberté, favorisée par lui, le favorise à son tour. La tyrannie sous laquelle gémissent les provinces belgiques, bannira du milieu d'elles le commerce qui jadis les rendit si florissantes; il volera chez le Batave. Que ses pavillons franchissent les mers, attaquent l'Espagnol jusque dans le centre de sa puissance et des richesses qui nourrissent son orgueil; et si, à la honte des républiques, leur despotisme sur d'autres peuples est le plus terrible, puisse le Batave donner un exemple contraire, affranchir une partie de l'orient et de l'occident du joug espagnol, et faire aimer sa liberté, source de

son bonheur et de sa gloire. Je vois avec douleur marcher de loin, à la suite du Commerce, le Luxe et la Mollesse.... Générations futures du Batave, n'oubliez pas le sang répandu pour votre liberté ; considérez ces champs où combattirent vos pères, ces tours relevées du sein des ruines, comme autant de colonnes à leur gloire, et entourez-vous de la digue impénétrable des vertus. Il dit, et ces cris : Bonheur aux Bataves, Bonheur aux Provinces-Unies, retentissent de nouveau dans le temple, percent les murs, remplissent l'espace immense des airs, et frappent la voûte céleste. Animé du même transport, Barneveldt demande au héros dans quel tems et en quel lieu la république érigera aux guerriers et aux citoyens qui lui ont sacrifié leur vie, un monument digne d'elle et de leur gloire. Ce monument, répond Guillaume, est érigé : c'est la république.

Durant l'acte auguste, Guillaume s'est aperçu que le corps de Louis et l'urne cinéraire d'Horn ont été déposés dans le temple. Vivement attendri, à peine est-il le maître de résister au mouvement qui le porte à se précipiter sur le cercueil de cèdre, ouvert encore. Mais il se contraint à vaincre les sentimens de son

cœur, et détourne enfin les yeux du cercueil: ce n'est pas en ce moment qu'il doit répandre des larmes.

Cent bouches d'airain ont annoncé que le plus sacré des devoirs est rempli. Le peuple, dans le temple, se range des deux côtés de longs portiques ornés de fleurs. Sur des estrades, paraissent les vieillards, les femmes tenant leurs enfans dans leurs bras, les guerriers couverts de cicatrices glorieuses; et, ce qui frappe et charme tous les yeux, les jeunes vierges, qui célèbrent dans leurs chants les triomphes du Batave, l'union des Provinces, la liberté et le bonheur qui doivent en être les fruits. La nature a fait à leur sexe le don de la beauté; elles n'ont pas négligé les soins qui peuvent en relever l'éclat; mais la pudeur est leur principal ornement.

Les chants sont suspendus : un doux murmure s'élève, parcourt tout le temple, et le nom de Guillaume, uni aux titres de sauveur et de père, vole de bouche en bouche. Le héros ne dissimule point combien il est sensible à de tels honneurs; il éprouve en ce moment une satisfaction qu'il n'a point connue encore; ce langage des cœurs est sa plus flatteuse récompense, supérieure à tout ce que la fortune

a d'éclat et de pompe : mais bientôt s'oubliant lui-même, son ame est toute entière à la patrie.

On entend l'heureux concert de la voix des vieillards, des mères, des épouses et des enfans, qui célèbrent les guerriers, et qui les embrassent en versant des larmes délicieuses. Les vieillards courent former des couronnes de laurier, qu'ils unissent à des rameaux d'olivier, et l'on voit au milieu d'eux les femmes et les enfans partager à l'envi ce doux ministère. C'est le peuple, c'est la patrie elle-même qui couronne les vainqueurs.

Mais des hommes vénérables auxquels le peuple a confié les fonctions importantes de la magistrature, et dont l'un tient en main une couronne de laurier, conduisent Nassau, les députés, les guerriers et la multitude vers le superbe cénotaphe que les provinces ont fait élever dans ce temple à la gloire des combattans qui ont répandu leur sang pour la conquête de la liberté batave. Auprès, dans un cercueil de cèdre, sont placés les corps d'Irthur et d'Idalyre. Le peuple, arrivé devant le cénotaphe, témoigne par ses regards et par son attitude le respect, l'amour et la reconnaissance dont il est animé pour ces mânes;

les bras levés, il s'incline vers le monument; un silence profond règne dans la multitude; les regrets naissent, les larmes coulent; mais aussitôt les regrets sont suspendus, et les larmes sont retenues à la pensée que ces guerriers ont fait le sacrifice de leurs jours à la patrie et terminé si glorieusement leur carrière.

Les chefs du peuple s'avancent jusqu'au monument. Bataves, dit le plus âgé d'entre eux, et vous, Français, qui avez fait à la même cause le don de votre vie, participez, même après la mort, à cette grande journée. Quelque satisfaction ne pénètre-t-elle pas dans vos tombeaux? Après avoir partagé nos périls, recevez les honneurs que ce peuple vous décerne. Que la fête de la liberté soit votre pompe funèbre. Il dit, et ces chefs, au nom du peuple, posent avec solemnité la couronne sur l'auguste monument.

Cendres du vaillant Irthur et de la vertueuse Idalyre, dit Guillaume, vous honoreriez nos contrées; mais, Irthur, tu as un père, et nous avons promis que tu lui serais rendu; allez recevoir ses pleurs. Guerriers de l'île batave, qui les avez suivis, qui environnez leur cercueil, rapportez au vénérable Aldamène les

restes de son fils et d'Idalyre..... Irthur, tu construisis le vaisseau sur lequel j'ai obtenu la victoire. Aldamène, lorsqu'au sortir de tes bras, ton fils conduisit son épouse dans ce vaisseau, l'espérance de la gloire et l'amour animaient d'un nouvel éclat leur jeunesse et leur beauté, et maintenant je te les renvoie pâles, inanimés, unis dans le tombeau. Heureux, lui disais-tu, si j'expire à ton retour dans les transports de la joie! Aldamène, tu expireras de douleur... Magnanime vieillard, que le souffle de la vie ne t'abandonne point encore; apprends que ton fils et son épouse nous laissent un souvenir éternel de leur courage et de leur amour; apprends qu'avec leurs guerriers ils ont contribué à faire luire sur nos terres cette éclatante journée. Aldamène, jouis de notre bonheur, la patrie est libre.

Les héroïnes qui se consacrèrent à la défense de Leyde, aussi modestes qu'elles furent courageuses par un sentiment naturel que leur inspira la patrie, confondues dans la foule, célébraient les vainqueurs, et ne songeaient pas même qu'elles eussent mérité des palmes. La veuve d'Horn, se dérobant à tous les regards, ne pouvait abandonner l'urne de son époux, déposée dans ce lieu. Le peuple à grands cris

les invite à paraître. Elles obéissent à ce vœu, et traversent le portique du temple aux longs applaudissemens des spectateurs. L'admiration, la reconnaissance, se manifestent dans tous les yeux; ils sont fixés sur Ilsonte, dont le nom vole de bouche en bouche, avec ceux d'Hasselar et de Rosalinde qu'on regrette. La veuve d'Horn porte encore l'urne de son époux; Horn, elle te consacre la gloire de ce triomphe : elle a déposé ses vêtemens lugubres, et ses traits font éclater un mélange inexprimable de tristesse et de joie. A son aspect règne tout-à-coup un silence respectueux, qui l'honore plus que des acclamations bruyantes. Egmont, et toi Sabine, votre souvenir se réveille dans tous les cœurs.

A l'entrée du temple étaient rangés les Péruviens, dont plusieurs étaient armés de l'arc. L'un d'entre eux voulant montrer son adresse, se préparait à percer de sa flèche une colombe qui traversait les airs près des vastes portes de cet édifice, lorsqu'un cri général du peuple l'arrête. Messagère de la liberté, s'écrie un Batave en se rappelant la colombe, seule interprête entre Guillaume et Douza, toi qui parais à nos yeux comme un augure favorable, élève-toi librement vers le ciel, et va remplir

le but de ton vol. La colombe accompagnée des acclamations de la multitude, s'élève librement vers le ciel, après avoir reçu le tribut de la reconnaissance, et partagé les triomphes des héros.

Cependant les jeux où brillent la force et l'adresse sont préparés, et appellent le peuple, qui s'écoule hors du temple. Nassau croit pouvoir donner quelques instans au sentiment douloureux dont n'a pu le distraire l'objet même de cette fête. Louis au cercueil est présent à sa pensée, et son cœur l'entraîne vers le lieu où repose le corps de ce frère si chéri. A sa prière, les chefs s'éloignent : resté seul, il y précipite ses pas, et le cercueil qu'il embrasse est inondé de ses larmes. Rien n'eût pu l'arracher à cette violente explosion de sa douleur, si tout-à-coup une voix majestueuse n'eût retenti dans le temple : une multitude d'objets qui tous le rappelaient vers la patrie, se présentent à son ame, passent devant ses yeux comme des ombres. Ses bras se dégagent lentement du corps de son frère; il se livre à ces objets qui, traçant le tableau de l'avenir, lui font apercevoir les destinées du Batave. Ainsi, après une longue navigation, le voyageur, avec des transports

mêlés de craintes, croit découvrir dans l'enfoncement d'un horizon lointain les tours de sa patrie.

Nassau voit avec douleur la discorde secouant déjà sa torche ardente. Tour-à-tour divers chefs se montrent et disparaissent. Une grande fête se prépare. Mais quel appareil lugubre interrompt les accents de l'alégresse? Tout un peuple est en deuil : un superbe convoi traverse une foule éplorée; au milieu d'une place est une arme, que tous regardent avec horreur; les citoyens pleurent devant la statue de Guillaume. Le front du héros se couvre d'un léger nuage. Un bras assassin, dit-il, armé par Philippe, doit donc enfin me porter le coup mortel. Qu'il frappe; je ne reculerai point dans la carrière. Et il voit les Etats et le peuple, malgré leur deuil, pleins de fermeté. Trahis de toutes parts, et privés de leurs chefs les plus vaillans, il les voit refuser une paix trompeuse et se déterminer à combattre. Le nuage qui couvrait son front se dissipe.

Un vieillard présente à des hommes vénérables un jeune guerrier, qui annonce la valeur la plus intrépide. Il reconnaît Barneveldt et Maurice. Il aperçoit avec transport une longue chaîne de victoires et de trophées.

Tandis que ce spectacle le tient dans l'enchantement, l'océan s'ouvre aux regards de Guillaume. Des pêcheurs quittent leurs barques et leurs filets, montent sur des vaisseaux. Il les voit sortir de tous les ports du Batave, il suit leur vol sur les mers. Ils prennent les routes immortelles que tracèrent sur l'onde Colomb et Vasco; les uns cinglent vers les lieux où se lève l'astre du jour, et les autres vers ceux où il termine sa carrière. L'orient voit naître une Hollande nouvelle : Amsterdam est reproduit dans l'Inde; et le soleil dans sa naissance, au milieu de sa course, et en se plongeant dans l'onde, éclaire la puissance du Batave.

Un corps de commerçans règne avec autorité comme avec douceur, réunit dans un centre commun l'industrie humaine, est le lien de l'univers, et rapproche les pôles.

Cependant Guillaume voit arriver à la Haye les ambassadeurs de l'Europe et de l'Asie. Dans une illustre assemblée, il distingue Barneveldt, qui, nouveau Fabricius, repousse l'or et les diamans offerts par les ministres espagnols pour séduire sa foi. Il aperçoit Hambroeck, le Régulus hollandais qui embrasse ses enfans, et, accompagné

de sa seule vertu, marche d'un pas ferme au supplice.

Mais, comme si toutes les forêts de l'Espagne descendaient sur la mer, une flotte immense la couvre. Philippe, ton orgueil donne à cette flotte le nom d'Invincible : elle paraît le mériter, et pouvoir se promettre, non-seulement la ruine des Provinces-Unies, mais la conquête de l'univers. Guillaume est saisi de quelque crainte; quand tout-à-coup il voit la même flotte en proie à la plus horrible tempête qui jamais ait bouleversé l'océan; le ciel semble se précipiter sur la flotte embrasée, la mer furieuse s'enfle et la livre au tonnerre.

La république goûte enfin à ses yeux remplis de joie, le calme et la paix. Par le commerce, mine plus féconde que celle qui nourrit la mollesse orgueilleuse de l'Espagnol, le monde entier lui donne des tributs; le héros voit, de tous les rivages, des vaisseaux se rendre dans les ports de la Hollande. La Hollande entière se présente à lui comme un superbe jardin, qui, décoré de palais, de statues, de berceaux, et de sources jaillissantes, se considère dans les longs canaux qui circulent au milieu d'elle, liens de ses villes fortunées. La Liberté

et la Paix, avec un front serein, se promènent sur tous ces canaux.

Sardam, le créateur d'un peuple, vient habiter tes chantiers; il s'est éloigné du trône pour s'instruire; confondu parmi les compagnons de ses travaux, montrant combien l'égalité favorise l'acquisition des lumières, il construit de ses propres mains un vaisseau.

Des ministres de l'Espagne, avec un humble maintien, implorent le secours du Batave. O changement du sort! sont-ce là ces despotes qui naguère n'imprimaient leurs pas dans cette contrée que pour l'arroser de sang? On ne les reconnaît plus qu'à leur faste qui contraste avec la simplicité de cette nation libre et commerçante, et qui ajoute à son triomphe.

Mais le fanatisme réveille la discorde. Malheureux mortels, à peine sortis des calamités les plus terribles, vous ne pouvez supporter le bonheur! Guillaume voit tous les apprêts d'un supplice; il aperçoit la victime; c'est le plus vénérable des vieillards. Arrêtez, s'écrie-t-il dans le transport qui l'agite, Barneveldt ne peut être coupable... Guillaume voit le fils de ce vieillard; il est dans les fers, il marche à la mort. Sa mère tombe au pied du tyran, surpris qu'elle ne l'ait pas imploré en faveur d'un

époux. Guillaume entend cette femme héroïque proférer ces paroles : *Mon époux était innocent.* O toi que je n'ai qu'entrevu, et que ma bouche se refuse à nommer, dit-il saisi de tristesse et d'horreur ; non, tu n'es plus un héros, tu es le déshonneur de mon sang. Mais croirai-je que l'ambition et le despotisme le porteront jusqu'à l'attentat d'immoler ce grand défenseur des droits du peuple, que la Liberté couronna et qu'elle chérit et révère ? Serais-tu assez puni par l'ignominie qui dégraderait tes trophées, et par les remords qui creuseraient ta tombe ?

Un autre fils de Guillaume se présente à ses regards : il égale Maurice par une suite non interrompue de triomphes, et non content de la gloire des combats, il sait acquérir les cœurs. Mais son successeur écoute les conseils de l'ambition. Guillaume ne voit sa famille représentée que par un enfant au berceau, que tous les ordres de l'Etat jurent d'écarter de la première place.

La Hollande reçoit dans son sein les rejetons infortunés des rois d'Albion poursuivis par l'habile tyran qui leur ravit le sceptre. Tandis qu'il est redouté de l'Europe, la Hollande encore ébranlée de tant de combats qu'elle a

livrés, brave la haine de Cromwel, court au-devant de ses armes, oppose à ses flottes des flottes aguerries, balance long-tems ses ressources, sa capacité, sa fortune; et si elle est contrainte de céder à la destinée qui couronne toutes les entreprises de cet usurpateur, elle mérita au moins de le vaincre. Il poursuit les rois d'Albion jusque dans le sang des Nassau leurs alliés, et demande qu'ils soient pour jamais éloignés du rang suprême: la Hollande souscrit à cette loi; et le jeune Nassau, soumis à la patrie, jure lui-même de l'observer.

Cependant un conquérant formidable, et qui arbore les lys, franchit le Rhin épouvanté; devant lui tombent les forts, il subjugue en un moment trois provinces, et dans sa course impétueuse menace d'envahir toute la Hollande, théâtre où brillèrent tant de héros. Alors cette voix se fait entendre : Qu'un Nassau arrache la république au naufrage. Et un Nassau paraît. O vous, amis de la liberté, De Wit, frères illustres, le Batave, détestant ses fureurs, pleure sur vos cendres ! L'ame du héros est vivement agitée. Mais la Hollande arme les élémens contre ses ennemis, s'ensevelit une seconde fois sous les eaux, et sort éclatante du sein des orages. L'Angleterre

envoie au vainqueur de Louis une couronne; il la reçoit; les peuples voient en lui leur arbitre. Louis qui prétendait châtier, asservir le Batave, est lui-même humilié; ce superbe conquérant, enfin dépouillé de sa foudre, connaît à son tour l'infortune, implore la paix auprès de ce peuple commerçant qu'il dédaignait, et qui a vengé l'Europe.

Mais Guillaume considère avec respect des héros qu'environnent les plus brillans trophées: la vertu les conduit des emplois maritimes les plus obscurs au faîte des honneurs. Tromp, Ruyter, demi-dieux du Batave, vos noms, gravés dans tous les cœurs, les enflamment dans les combats, et triomphent encore après votre mort. Vos vertus égalent votre valeur. L'un préfère à tous les titres d'honneur celui de père de la flotte. Les enfans de Ruyter, héritiers des sentimens qui l'animèrent, contens du rang de citoyen, rejettent une vaine décoration de noblesse, dont l'Espagne veut les revêtir. Louis pleure la mort de ce héros, hommage honorable au vainqueur comme au vaincu.

Tu occupes une place parmi d'illustres personnages, Beuckels, né dans une époque antérieure à cette journée glorieuse, toi dont le

génie industrieux est devenu pour ton pays, autrefois stérile, une source intarissable et qui va s'accroître encore, d'abondance et de prospérité; tu seras mis par la république au rang de ses plus fermes appuis, et nommé parmi les bienfaiteurs des hommes. Beuckels paraît devant Guillaume, dont l'ame embrasse le passé et l'avenir : environné de pêcheurs et de citoyens de tout rang et de tout âge, il leur enseigne ce que son industrie, son activité et son zèle pour la patrie lui ont fait découvrir, l'art de conserver et de transporter en tous lieux le hareng, que la mer enfante dans une profusion égale aux sables de ses bords, et qui, venu du nord, traverse les flots en peuple nombreux devant les côtes de la Hollande. Par des procédés simples dont la nature l'a instruit, par un des principes conservateurs donnés à l'homme pour retarder la dissolution des corps, par le sel qui va pénétrer toutes les parties de la chair de ce poisson, il procure à toutes les contrées du monde une nourriture salubre dont le pauvre peut jouir ainsi que le riche, et devient le créateur d'une des branches de commerce les plus fécondes, fondement de la grandeur d'Amsterdam et de la Hollande entière. Guillaume

a vu les descendans de ces pêcheurs quitter leurs barques et leurs filets, couvrir des vaisseaux, affronter toutes les mers, arborer l'étendard de la liberté, et livrer pour elle d'illustres combats.

La Hollande s'offre à ses yeux comme un des sanctuaires des Lettres : dans son sein naissent des hommes studieux qui puisent aux mines fécondes de l'antiquité, et font reparaître dans tout leur éclat les trésors de la Grèce et de Rome. Il voit que tous les cultes y sont libres; il voit qu'elle est encore pour d'autres nations le berceau et l'asile de la liberté; que la pensée libre de l'homme n'y est pas étrangère, et peut s'y produire, après avoir été bannie de la plupart des états de l'Europe; qu'elle y jouit plus qu'ailleurs de ses droits, et n'y est pas toujours persécutée.... C'est là que la philosophie ose encore élever son flambeau. C'est là que vous portez vos pas, comme dans votre véritable patrie, philosophes proscrits aux lieux de votre naissance, où l'on craint la lumière; parmi eux vous paraissez, Descartes, vainqueur de l'ancien fantôme de la philosophie; Bayle, armé d'une dialectique aussi fine que profonde, et né pour combattre la superstition et toutes

les erreurs, la Hollande s'honore de vous recevoir, elle vous adopte. Elle s'honore aussi des grands hommes dont elle est la mère, dont plusieurs ont porté les premiers coups à la superstition, étendu l'empire de la philosophie. Vous paraissez ici dans le lointain, Erasme, qui l'as illustrée; vous, Boerhaave, dont l'école s'ouvre à toute l'Europe; Ruysch, qui sembles rendre la vie à des corps inanimés; Huyghens, dont le génie créateur sonde toutes les profondeurs de la géométrie; Muschenbroeck, qui cultives le champ de la physique; Cohorn, Vauban hollandais; et toi, Grotius, célèbre par ton génie et ton savoir, l'ami de Barneveldt, et qui lui restes fidèle après qu'on l'a fait périr sur l'échafaud; défenseur de la liberté de ta patrie, au fond d'une prison : enfin d'autres hommes distingués qui, par la culture des lettres et de la philosophie, honoreront la république.

Mais le voile qui dérobe l'avenir s'ouvre plus encore aux regards de Guillaume. Après tous ces objets, après que plusieurs héros de son sang ont paru devant lui avec éclat, il découvre dans l'éloignement un dernier spectacle qu'il aperçoit confusément, qui lui laisse quelque incertitude, et qu'il considère avec

attention. Il croit voir le Belge dégagé de ses chaînes; l'Escaut qui coule librement; une assemblée de législateurs délibérant sur les droits et sur le bonheur des Bataves; un lien plus intime qui resserre l'union de leurs provinces, qui établit l'unité du gouvernement. Puissent, dit-il, la justice et la vertu présider à ce conseil! leur liberté paraît être affermie par les Français, dont un grand nombre de héros ont volé avec moi et le Batave dans la carrière que nous venons de franchir..... Nassau, tu cherches des yeux ta famille. Tout change: tu l'as déjà vue écartée du rang où la reconnaissance du peuple pour tes services l'avait élevée. S'oubliant lui-même, il cède aux mouvemens sublimes qui naissent dans son ame, et il s'écrie: Puisse le Batave être heureux et libre!

Par degrés, les images qui ont passé devant ses yeux s'obscurcissent, s'éloignent et disparaissent. Les ombres du soir succèdent à la lumière du jour; et le héros averti par le bruit des tambours et des clairons, que les jeux sont terminés, va rejoindre les députés des provinces et les chefs de l'armée. Son ame conserve de profondes traces des pensées et des sentimens dans lesquels elle a été absorbée;

sur son front brille un rayon céleste; son port, ses traits et ses regards annoncent le bonheur et les hautes destinées du Batave. De toutes parts redoublent les accens du triomphe; et dans un vaste espace, illuminé de feux innombrables, la ville entière, les hameaux qui l'environnent et toute la Hollande, habitée comme par une seule famille qui, long-tems dispersée, vient de se réunir, prolongent l'alégresse de cette fête sacrée, au milieu de la mélodie des voix et de l'harmonie des instrumens, jusqu'au lever de l'aurore.

FIN.





